

Vent de printemps...

par Christophe Duhamel

Chapitre 0

*Pour arriver là où l'on veut aller
Encore faut-il savoir où c'est*

« Viens, viens... le monde vit dehors. »

Quoi ?

Déjà que j'ai du mal à me concentrer sur ma machine, ce n'est pas le moment d'entendre des voix...

« Ecoute ces bruits que je t'amène, ces odeurs lointaines que tu imagines à peine »

Odeurs, bruits...où ça ? Je fixe désespérément mon écran, j'essaie vainement d'y voir autre chose qu'un amas de caractères réunis là dans le seul but de me narguer.

« Détends-toi, laisse-toi caresser par mon voile »

Me détendre ? Quelle idée ! J'en ai encore bien pour deux heures. Vivement les vacances !

Les vacances...quelles vacances ? Il y a des contrats, toujours des contrats. La crise ? La crise de nerfs, oui !

« Viens, approche, viens à ma rencontre »

Le silence qui m'entoure regorge de bruits insupportables. Pendule, frigo, éclats de voix, petits cris stridents des oiseaux couche-tard.

Il me faut bien dix minutes pour m'apercevoir que je n'ai pas avancé d'un poil depuis une demi-heure.

Pause. Je me mets au balcon.

« Là, regarde, tu n'es pas mieux comme ça ? Regarde tout ce que tu vois »

Paris, comme d'habitude : la Tour Eiffel illuminée, l'opéra Bastille, blanc comme un bloc de savon tombé là par hasard, le Sacré Cœur au fond à droite, le téton jaune des Invalides, la monolithique tour Montparnasse, tout droit sortie de « 2001 »...

« Et maintenant, où veux-tu aller ? Tu n'as pas envie de savoir ce qu'il y a dans cette direction ? »

Sud - Sud Ouest : l'Atlantique, le Brésil, le Pérou, le Chili, l'île de Pâques...

« Et par-là ? Droit devant toi... »

La Tour Eiffel ressemble à un viseur : en y accrochant un élastique, je pourrais peut-être me catapulter vers le Mexique...le Yucatan... Quoique avec la chance que j'ai ces jours-ci, je tomberais certainement sur un cactus.

« Tu n'as pas soif, soif de découvrir ce que tu ne peux que deviner d'ici ? Soif de voir ce dont tu peux à peine rêver ? »

Effectivement. Tiens, je vais prendre un jus d'orange. Il fait étrangement chaud pour un mois d'avril ; la brise qui m'enveloppe contribue à créer une ambiance bizarre, un peu onirique. La fatigue, sans doute : je commence à me détendre, mon imagination fait le reste !

« Tu sais que c'est vrai. Suis ton instinct. Que te dit-il ? De rester devant une machine tellement stupide qu'elle ne peut même pas faire ton travail à ta place ? »

Je jette un œil dépité sur mon ordinateur. C'est peut-être le summum de la technique, mais ma charge de travail n'en diminue pas pour autant... En fait, c'est plutôt l'inverse : plus les outils sont performants, plus il y a de travail. Et si je peux toujours améliorer ma machine, il est plus compliqué de m'améliorer moi : ma vitesse de calcul n'a guère changé depuis dix ans...

« Le monde des machines est pour les machines. Pour les utiliser, tu dois penser comme elles. Ce sont elles qui te programment, pas l'inverse. Ton univers, il est dehors, là-bas. Ton monde, c'est celui que tu ne connais pas encore. »

C'est vrai. Après tout, c'est juste un outil, un tas de silicone avec des électrons qui se baladent à droite à gauche.

« Tu voyages via l'Internet ? La belle affaire ! Monde virtuel, passions virtuelles, tu n'es pas un hologramme ! Enfin, pas encore... »

Je sais, je sais. C'est sûrement pour ça que je ne peux me décrocher de cette vue : Paris est réel, on l'entend, on le touche, et on le respire même, pour peu que la pollution ait retrouvé son niveau de saturation naturel.

« Jamais tu ne ressentiras devant ton ordinateur quelque chose d'aussi fort que la réalité. »

Et voilà...c'est loupé ! Ce n'est pas ce soir que je le finirai, ce boulot. Tant pis.

« Le monde est là. Où veux-tu aller ? »

La question devient de plus en plus insistante...au point que je finis par me la poser pour de bon. Mais oui, où aller ? Et pourquoi y aller, d'abord, hein ? Pourquoi ne pas rester ? Rester ? Pour quoi faire ? Si seulement je savais... Quoi faire !

Avoir un boulot, des amis, un appart, c'est ça mon but dans la vie ? Bien sûr que non. Et qu'est-ce que je fais pour l'atteindre, mon but ? Je ne crois pas trop en mon horoscope (surtout quand il n'est pas bon), je n'ai aucun rêve précis...ou plutôt j'en ai trop pour qu'un seul me suffise. Et je reste là, comme un gland sur son chêne, attendant de tomber et de se faire bouffer par un écureuil... Je suis bien naïf d'imaginer que la vie va me tomber toute cuite entre les mains, que j'aurai juste à la sortir du micro-ondes.

« Ca aurait un goût de réchauffé... »

Non. Il faut bouger, se bouger, aller la chercher, cette vie ! Aller chercher la vie pour ne pas se faire rattraper par la petite mort de l'habitude, ou du moins pas tant qu'on n'a pas trouvé sa place, une mission, un but, quelque chose après quoi courir.

De toute façon, j'en ai marre. A force de mettre de l'argent de côté, j'ai oublié comment le dépenser...

Et puis...

Après tout...

Qu'est-ce que j'attends ?

Rien. Mais non, rien du tout. Je suis prêt. Prêt à partir. Non seulement prêt, mais fermement décidé. Demain, je prends l'avion. Un avion. Pour quelque part.

« Tu verras bien. L'important, c'est de partir. »

Quelques coups de fil à mes proches et un au répondeur de mon patron...et voilà : le cordon ombilical est rompu ! Je me sens...euh...fatigué, en fait.

Je m'endors en quelques secondes. Non sans avoir fermé la fenêtre : de toute façon, je sais que la brise d'aventure qui a su me convaincre sera encore là demain, et qu'elle partira avec moi. Comme quoi, ce sont souvent des idées stupides qui sont à l'origine de décisions majeures.

Chapitre 1

Au lever du soleil, je suis encore couché. Seul mon esprit vagabonde à la recherche des objets indispensables que je ne vais pas manquer d'oublier une fois éveillé. Comme si rêver qu'on les emportait suffisait...je vous jure, des fois !

Parfois on se demande si certains chanteurs qui passent à la radio le font par la magie des quotas de diffusion réservés à la chanson française, ou grâce à ceux réservés à la soupe. Celui qui me tire du lit appartient sans conteste aux deux : sa voix dégoulinante se glisse jusque dans mon lit...il me faut une douche au plus vite.

Je rampe négligemment jusqu'à ma salle de bains, m'arrêtant çà et là pour terminer ma nuit. La magie combinée de l'eau et du café fait le reste : une heure plus tard, je ferme ma porte à clé, me demandant quand je la rouvrirai à nouveau.

Je ne me demande plus rien lorsque pour la quatrième fois je m'éloigne de la porte, après m'être successivement souvenu qu'il pourrait m'être utile d'éviter d'oublier mon appareil photo, mon dentifrice (j'avais pensé à ma brosse à dents), mon portefeuille, puis mon sac à dos.

Les couleurs et les odeurs fades du RER prennent une toute autre allure dès lors qu'on sait qu'on ne les reverra pas avant longtemps... Mon sourire guilleret doit sembler louche à tous mes voisins de transport. J'ai presque envie de leur dire de partir, eux aussi, mais je pense qu'on me prendrait surtout pour un illuminé... Alors je m'abstiens.

Me voilà à Roissy. C'est un bon début ! Mais maintenant, où aller ? Le panneau des départs affiche des destinations toutes plus exotiques les unes que les autres : Quimper, Strasbourg, Bordeaux... Ne sachant que choisir, je demande au premier guichet venu où l'on me signale que les prochains vols sont pour Nice, Bordeaux, Jakarta et Le Caire.

Ni trop loin, ni trop près, l'Égypte est parfaite pour commencer. En plus, il reste des places à tarif compétitif, dernière minute oblige... Dès l'entrée dans l'avion, le dépaysement commence : les informations sont sous-titrées en arabe et le bronzage de mes voisins ne doit rien à la lampe à UV. Seul le repas me rappelle furieusement ceux que nous prenions dans la petite échoppe de Belleville à la sortie des bars : ni diète ni éthique n'y trouvent leur compte, mais quand on a faim...

L'atterrissage est accueilli par un tonnerre d'applaudissements, me donnant un aperçu du côté chaleureux des égyptiens, faute de me rassurer sur leurs moyens de transports.

Nombreux sont ceux qui veulent m'emmener dans un hôtel, moi je veux juste aller dans celui que j'ai choisi dans mon guide : après d'âpres négociations, j'arrive enfin à m'y faire déposer, après m'être vu proposer à peu près tous les autres établissements de la région.

C'est joli, c'est tout près des pyramides : on en voit un bout qui dépasse ! Et ces palmiers... J'ai toujours adoré les palmiers...peut-être parce que c'est un symbole de dépaysement, d'autre chose, donc de liberté ! De cette même liberté que je goûte maintenant, son parfum décuplé par la petite angoisse de l'inconnu.

Aaah! Aaaa...aaatchaahhh ! C'est formidable, l'air conditionné. Neuf heures ! Par Isis, j'ai grand faim. Il y a un resto indien dans l'hôtel !! Non que je n'aime pas la cuisine égyptienne, mais l'idée de voir un plat de riz basmati se couvrir de sauce au curry éveille en moi des sentiments proches de l'orgasme.

Orgasme qui dure vingt bonnes minutes, bercé par les mélodies lancinantes de l'orchestre dont les musiciens semblent tous sur le point de s'assoupir. C'est sûrement parce qu'il sont très bons : ils peuvent jouer les yeux fermés !

Les pyramides, le souk du Caire, le musée d'égyptologie, Memphis, la pyramide de Djoser, les dromadaires et les bakchichs...tout le temps, donner une livre, deux livres... Plus on en donne, plus il y a de gens qui en demandent. Bah, tant pis. Ça ne me coûte pas grand-chose d'autre que quelques francs...et ma tranquillité ! De toute façon, comme ça marche, je ne vois pas pourquoi ils s'arrêteraient.

Deux jours passent, puis trois. Je commence à connaître par cœur la silhouette de la pyramide de Kheops, dont le sommet est encore recouvert de sa couche protectrice originelle...telles des neiges éternelles qui résisteraient à 70° au soleil, à 4000 ans d'histoire et à un siècle de touristes pollués, venus de pays pollués.

Il n'y a plus guère d'endroits vierges sur notre belle planète... Et alors ? Ca prouve que les gens sont curieux...pour peu qu'ils prennent la peine de descendre de leur car. On s'enrichit au contact d'autres cultures, et ces cultures s'enrichissent tout court au passage. C'est bien normal, même si... Le monde devient un vaste parc d'attraction : il faudra bientôt aller sur Mars pour passer des vacances originales. Enfin...raison de plus pour aller un peu partout avant que ça devienne ringard.

Il est temps de bouger. L'idée d'accompagner une caravane me trotte dans les neurones depuis mon arrivée. Malheureusement, j'ai l'impression qu'il est moins facile d'en trouver une ici que d'en acheter une en France. Je me résigne donc à recourir aux moyens de transport modernes (ou du moins désignés comme tels). L'agence de voyages que je trouve à grand peine regorge de prospectus plus ou moins clairs sur diverses destinations. Enfin, pas si diverses que ça : Louxor, Assouan, le Sinaï et quelques oasis par-ci par-là... Rien de bien original, mais il me faut choisir. Vite, mon guide !

« Le désert pierreux du Sinaï est plutôt inhospitalier, mais les scorpions s'y plaisent beaucoup : c'est l'un des endroits du monde où l'on trouve les plus beaux spécimens, mais aussi les plus dangereux... »

J'ai toujours été fasciné par les arachnides. J'en ai une trouille monstrueuse, mais ces bêtes grouillantes m'attirent comme la salsepareille attire les schtroumpfs (enfin, je n'ai jamais vérifié, mais là n'est pas la question). J'éprouve comme un plaisir masochiste à regarder tous les documentaires sur les tarentules, en me répétant inlassablement : « affreux, atroce, beuuurkkk ! ».

C'est décidé, je vais aller dire bonjour à nos amis les scorpions du Sinaï. De toute façon, je suis déjà allé à Louxor et à Assouan, et puis les oasis ne me disent rien : tant qu'à voir un peu d'eau au milieu du sable, autant choisir un désert au bord d'une mer. D'une mer rouge, qui plus est.

Le car qui nous emmène vers l'est est climatisé, mais il est aussi bondé d'américains. Je n'ai absolument rien contre les américains, ce sont eux qui m'en veulent ! Je ne leur ai rien fait...pourquoi tiennent-ils tellement à me faire la conversation alors qu'ils n'ont rien à me dire ? Je n'aurai jamais dû dire que je parlais anglais : on m'avait pourtant déjà fait le coup à l'armée... Mais la corvée de chiottes n'était rien à côté d'une discussion sur la géographie avec quelqu'un qui n'était jamais sorti du Wyoming cinq jours avant.

Après avoir vainement essayé d'expliquer à Ernest Banner que -malgré les pyramides- l'Egypte n'était pas au sud du Mexique, je jette l'éponge. Bizarrement, il est beaucoup plus réceptif lorsque je lui explique que le Sphinx est un dinosaure pétrifié, et que si les égyptiens ne parlent pas tous anglais, c'est parce que parler espagnol leur donne droit à des réductions fiscales. De toute façon, c'est le seul langage que comprennent les dromadaires. Mon interlocuteur est ravi, et moi ça me passe le temps. Il finit par s'endormir, et me laisse seul avec le paysage qui défile.

Il n'y a rien, mais c'est très beau. Un peu comme si le désert se suffisait à lui-même : « je n'ai besoin de rien, je suis très bien comme ça ». Ce vide est grand d'immensité et de majesté. Si j'étais Dieu, c'est vrai que ça serait un endroit sympa pour donner deux ou trois tuyaux à ces animaux bizarres qui bougent dans tous les sens et qui n'arrêtent pas de me demander des conseils. Un décor un poil grandiose, deux ou trois coups de tonnerre, quelques lois griffonnées sur deux pierres qui traînent (il n'y a pas grand-chose d'autre dans la région...) et ils ont de quoi s'amuser pendant des siècles ! Quelle imagination ils ont...

Par contre, moi, je ne m'amuse pas. On se fait une idée très naïve de l'aventure : le cliché où l'on rencontre une jeune et belle jeune fille que l'on sauve des griffes des méchants bandits (ou l'inverse, pour les fans de Pierre Richard). Mais même pas une petite américaine à me mettre sous la dent. J'hésite à réveiller mon voisin pour lui expliquer comment les égyptiens ont amené l'eau depuis l'Atlantique pour créer la Mer Rouge, mais non, finalement non. Heureusement, nous arrivons à El-Gharandal. Pas vraiment une métropole d'équilibre, mais une petite ville typique...si on part du principe qu'une ville est typique dès qu'elle dépasse le ratio d'une boutique de souvenirs pour vingt habitants.

Après un dîner tout aussi typique qu'un plateau-repas sur un vol Paris New York, je sors de l'hôtel pour échapper au tohu-bohu yankee, peut-être aussi dans l'espoir de découvrir autre chose du pays que ce qu'on vous vend pour trois livres à chaque coin de rue.

Le désert est encore plus impressionnant la nuit, car on ne voit plus qu'il n'y a rien. Mes yeux s'accoutument peu à peu à l'obscurité, et distinguent de plus en plus nettement le sol. Ca bouge ! J'aperçois de petites ombres furtives, trop furtives pour qu'on les fixe, mais trop réelles pour qu'on les ignore.

Le revoilà, ce sentiment étrange d'émerveillement mêlé de peur, si caractéristique d'un premier contact avec quelque chose d'inconnu. Quel dommage que je ne voie rien. Si j'avais su...

Je retourne sur mes pas. Mes mangeurs de cookies me font des grands signes depuis le bar de l'hôtel. Je les ignore soigneusement et je redescends muni d'une lampe de poche.

Ehhhh... Mais c'est gros ces bestioles ! Je peux maintenant les apercevoir, qui essaient d'échapper à ma lampe comme si j'étais un méchant extra-terrestre promenant son rayon de la mort sur les pauvres indigènes apeurés. Sauf un. Le Flash Gordon local. Celui-là n'a pas l'air décidé à se laisser aveugler sans rien dire...il me fait face, la queue menaçante et oscillante.

Et il oscille, en silence, à la manière d'un lanceur de poids qui s'échauffe avant de lancer (c'est bien ma veine : des milliers de kilomètres de désert et je tombe sur le champion olympique !).

Autant dire que même à un mètre, je n'en mène pas large. Nous restons face à face une bonne vingtaine de secondes, puis il s'en va. Il a sûrement eu pitié de ma mine terrorisée. Néanmoins, je suis content : pour la première fois, je confronte ces créatures hideuses (qui pensent très certainement la même chose de moi) ailleurs que devant ma télé. Et puis, ce n'est pas tous les soirs qu'on affronte un scorpion du Sinaï à la lampe de poche !

Je range ma lampe, tel le hussard son épée après avoir glorieusement vaincu l'extrémité d'une bouteille de champagne. Assez d'émotions pour ce soir, au lit.

Le seul problème avec les lits, c'est quand on n'y a pas sommeil (et qu'on s'y trouve seul, mis à part un ou deux lézards sur le mur nu et... lézardé). C'est en général dans ce cas que l'on commence à réfléchir.

D'ailleurs je ne m'étais pas encore posé de questions métaphysiques depuis mon départ.

Les questions métaphysiques deviennent d'autant plus ardues qu'elles concernent plus le physique que le méta.

La question qui me tracasse est très simple : c'est celle que je me posais quatre soirs plus tôt, devant mon balcon... Où aller maintenant ?

Je suis venu voir des scorpions, j'ai vu des scorpions, j'ai affronté ma peur des scorpions... Et alors ?

Pour la première fois, je touche du bout des doigts l'extrémité de mon rêve de liberté, ma soif semble se calmer peu à peu. Mais à peine effleuré, le rêve s'étire par-dessus l'horizon, et me revoilà prêt à faire le tour de la voie lactée à bicyclette. Le tout est de savoir par où commencer.

Par dormir.

Chapitre 1 ½

Clara a froid au coeur. Elle suit le cortège sans le voir, sans comprendre. Elle n'a jamais rien demandé à personne, mais maintenant on la prive de tout. Qui sont ces gens qui lui ont pris tous ceux qu'elle aimait ? Elle les voyait les suivre, les épier... Mais personne ne l'a jamais crue. Maintenant, elle est seule. Tous les siens sont partis. Elle voudrait pouvoir oublier, comme si elle n'avait jamais eu personne... Mais on n'efface pas douze années de sa vie comme ça, surtout les douze premières. Pourquoi l'ont-ils laissée, elle ? Elle voudrait qu'ils viennent, qu'ils l'emmènent rejoindre ses parents, son frère, tous ceux qu'ils ont déjà pris.

A travers son rideau de larmes, elle voit une main. Une main tendue.
C'est l'oncle Gilles. Celui qui vit seul, qui ne parle jamais. Petite, elle en avait peur.
Elle prend cette main.

Clara et l'oncle Gilles partent, sans se retourner.

« Oncle Gilles... »

« Oui ? »

« On peut repasser à la maison ? »

« Non. »

« J'ai plein de choses à moi ! »

« Tu me diras lesquelles, j'irai les chercher. Mais il ne faut pas que tu y retournes. »

Si elle y retourne, ils me tueront, se dit-elle. Ca serait tellement plus simple. Mais maintenant elle a peur. Elle voudrait être en colère, être triste, être grande pour savoir quoi faire, mais elle a juste peur. Peur de gens qu'elle ne connaît pas. Peur du monde face auquel elle est toute seule, hormis cet inconnu qui est son oncle.

Elle aimerait pleurer, pleurer jusqu'à ce que sa douleur s'en aille... Mais elle n'en a pas la force. Elle finit par s'endormir, sans voir les larmes qui coulent également sur les joues blanches de l'oncle Gilles.

Chapitre 2

La nuit porte conseil. Même au début. Je me réveille d'un coup, comme éjecté de mon rêve. Pas désagréable, ce rêve...la charmante brunette qui me guette derrière ses lunettes, l'espèce de mage bizarroïde qui me montre le ciel...ou est-ce une carte ? Elle m'emmène, la brunette aux yeux noisette... Bientôt, elle a disparu et seul le toucher de sa main demeure, qui m'entraîne dans le désert, alors que le Merlin d'opérette est devenu gigantesque, et se mêle aux étoiles. Les étoiles bougent comme dans un jeu vidéo... Je reconnais la grande ourse qui gigote, la petite qui suit, Orion, la Croix du Sud (qu'est-ce qu'elle fait dans l'hémisphère nord ?), une ou deux constellations... Tiens, je la connais celle-là, avec la grosse étoile au milieu... Il me faudrait un bouquin : j'ai toujours sur moi un traité d'astronomie en sept volumes ! Je lâche la main fantôme pour accéder au sommaire, mais pas de chance, je tombe. Du lit.

Et me voilà, à trois heures du matin, en train de regarder une carte du ciel au bord du Sinaï.
La grosse étoile au milieu, c'est Antarès. Ce groupe d'étoiles en longueur, c'est...le scorpion.
Et là, le déclic. Ca coule de source. Après le scorpion, il y a...le sagittaire ! Bon, on fait les déductions qu'on peut... mais c'est une piste. Pour une fois que je m'intéresse à l'astrologie...

Un short, une chemise, je descends. Le réceptionniste ne daigne pas se réveiller. Le scorpion est là-bas, pas très haut. Le sagittaire est au ras de l'horizon, vers le sud-est. Le sud-est...qu'est-ce qu'il y a par-là ? Y a-t-il quelque chose ? Si, Hurghada, la Mer Rouge, l'Arabie Saoudite.

Je rentre satisfait : si je ne sais toujours pas où je vais, au moins j'ai une direction. Est-ce seulement la bonne ? Après tout, bonnes ou mauvaises, il n'y a que des directions et le tout est d'en prendre une.

Chapitre 2 1/2

La maison de l'oncle Gilles est à l'image de ce dernier : frustré et froide. Ce qui serait apparu à Clara comme une antichambre de l'enfer en d'autres circonstances fait maintenant figure de port d'attache, de havre de paix au milieu de la tempête. Elle a besoin de souffler, de penser, de pleurer.

L'oncle Gilles lui-même semble taillé dans le roc. Athlétique et robuste malgré sa cinquantaine bien passée, ses cheveux gris et sa barbe coupés courts rappellent à Clara l'inspecteur de police de la série qu'elle regardait avec ses parents : celui qui ne souriait pas, mais celui qui tapait toujours sur les bandits. Ses yeux bleus ressemblent à deux trous dans un iceberg, à travers lesquels on aperçoit l'eau glacée...

Clara entre dans une chambre au papier rose passé assorti au lit, au premier étage.

« Tu es chez toi. Si tu as faim, demande-moi. Je suis en bas. »

La porte se referme sur Clara, seule pour la première fois.

Elle regarde par la fenêtre, hébétée. Il lui faut plusieurs minutes pour s'apercevoir qu'il y a un petit cadre au-dessus du lit. C'est une photo de ses parents, quand ils étaient jeunes. Elle ne l'avait jamais vue. Elle la regarde, elle les regarde, elle aimerait être projetée vers eux d'un regard... mais au lieu de cela, leur image devient floue.

Enfin, Clara peut pleurer toute sa tristesse. Toute la soirée ? Toute la nuit ? Elle s'endort sans s'en apercevoir. Demain sera un autre jour, elle n'y peut rien. Elle s'en moque.

Cette nuit-là, elle fait des rêves étranges. Elle voit ses parents inondés d'une lumière bleue. Bleue comme les feuilles qui l'entourent. Bleue comme la couleur des yeux du nain qui lui donne une clé, bleue elle aussi. Pourtant, elle ne s'est pas endormie devant « Twin Peaks » ! Grâce à cette clé, elle ouvre une porte qui débouche sur un jardin (vert, cette fois !) où les fleurs forment une figure. Trois grosses bulles et quatre petites. Comme des scarabées qui discuteraient...

A son réveil, elle ne se souvient pas de son rêve, sauf d'un étrange signe géométrique à sept bulles.

Chapitre 3

Mes amis yankees partent en balade, je les entends du fond de mon lit. Grand bien leur fasse ! Une douche, un déjeuner, et je prends le premier bus qui va vaguement dans ma direction.

Cette fois, pas d'américains dans le bus, mais des gens du cru, la djellaba au vent et la mine traduisant un désir peu prononcé d'engager la conversation. Tant mieux, je prends mon bouquin. C'est la suite de « Jurassic Park ». Pas forcément génial, mais sûrement mieux que le film qui en sera tiré, comme d'habitude. « Elle sent comme une respiration. Une langue râpeuse lui lèche le visage. Ce n'est pas le chien du voisin, mais bien un stégosaure qu'elle aperçoit en ouvrant les yeux... » Je ferme les miens, et me laisse aller, bercé par le ronronnement du moteur.

Je suis réveillé non par l'haleine fétide d'un quelconque saurien jurassique, mais par un brouhaha persistant. C'est jour de marché à Hurgada.

La ville est réputée pour ses eaux claires et sa richesse sous-marine. Une veine, moi qui ne supporte pas d'avoir la tête sous l'eau ! Je pose mon sac dans le premier hôtel qui m'a l'air potable, et je me dirige vers le marché. Le mot « bazar » prend ici tout son sens. Paniers, boîtes, théières, tissus, vêtements, oreilles de Mickey... Mais le plus fascinant, c'est le contraste entre ce vacarme d'éclats de voix et l'attitude des marchands, qui dès qu'on a commencé à s'intéresser à un de leurs objets, semblent avoir l'éternité à vous consacrer.

Oasis silencieuse dans cet univers de décibels, une petite échoppe m'attire par sa sobriété, au milieu d'une telle débauche de cuivres et d'épices. Est-ce fermé ? J'entre. Un vieil homme me salue fort poliment en anglais. Il n'est pas seul : une européenne est assise vers le fond, un verre de thé à la main. Jolie. Jolie, mais énervée. De plus en plus. Le vieil homme ne bronche pas. Il lui demande trop cher...elle ne cède pas. Lui non plus. Finalement, elle se lève et sort.

J'aborde le boutiquier... « Excuse me... »

« Je parle français », me répond-il. Tant pis pour mon accent.

« Très bien. Dites, quel est ce livre qui a l'air si intéressant ? »

« Un livre. »

« Euh... Oui. Un livre sur quoi ? »

« Sur mon étagère » dit-il en le rangeant.

« Je...combien coûte-t-il ? »

Il fait une pause, puis se tourne vers moi.

« Si tu ne sais pas ce que c'est, pourquoi veux-tu l'acheter ? »

« Si je ne l'achète pas, je ne le saurai jamais. »

L'ombre d'un sourire traverse son visage : soit il a trouvé ça drôle soit il m'a identifié comme un parfait pigeon. Quoiqu'il en soit, il s'assied et me tend une tasse de thé.

« Prends, la femme ne l'a pas bu. »

Je me brûle la main, puis la bouche...mais l'arrière-goût de thé est excellent. Mon interlocuteur pousse quelques soupirs, puis semble se décider.

« Jeune homme, tu dois savoir que ce livre est d'une grande valeur. Il doit bien avoir trois cent ou quatre cents ans. »

Ben voyons.

« Il était dans les bagages d'une caravane qui a été attaquée par des voleurs, qui sont morts dans le désert. C'est un nomade qui l'a retrouvé et me l'a vendu, il y a plus de cinquante ans. »

C'est tout ce qu'il a trouvé pour justifier le fait qu'il soit à moitié en miettes ?

« Je crois qu'il parle d'un mystère, mais je ne sais pas lequel, et ce n'est pas à moi de le savoir. »

Evidemment, il ne va pas me dire que c'est un livre de cuisine.

Le vieil homme soupire longuement.

« Normalement, je devrais le vendre beaucoup plus. Mais comme je te l'ai dit, il ne m'est pas destiné. Alors je te le laisse pour mille livres. »

Silence.

Gros silence.

« Pardon ? »

« Mille livres. »

« Mais c'est énorme ! »

« Sa valeur est énorme. Moi, je ne te demande que mille livres. »
Mille livres égyptiennes. Plus de trois mille francs. Pour un petit bouquin prêt à tomber en miettes !
« C'est beaucoup pour moi ! Si j'étais riche, je pourrais...mais là... »
« En prenant ce livre, tu peux peut-être devenir riche. Ou peut-être pas. »
Je crois surtout que je deviendrais plus pauvre de trois mille francs. Si je commence à tout claquer, il ne va pas durer longtemps mon voyage ! Et puis je suis dépensier, mais pas à ce point là. Vraiment pas ?...
« Ecoutez, pour cent, même deux cent livres, je pourrais faire un effort, mais mille livres... »
« Je veux bien baisser le prix d'un tapis ou d'un collier, mais pas d'un objet d'aussi grande valeur. De toute façon, si tu n'es pas capable de voir sa valeur, c'est qu'il n'est pas pour toi. »
Il range définitivement le livre et va s'asseoir dans l'arrière-boutique.
Je ressors, étrangement déçu, mais le compte en banque intact.

Deux scarabées bleus, un joli poignard et quatre tasses de thé plus tard, je ressors du souk avec une seule idée en tête : faire un bon repas et une sieste.

« Monsieur, monsieur »

Un gosse d'une douzaine d'années me tire par le tee-shirt.

« Monsieur, tu veux acheter le livre ? »

« Quel livre ? »

« Le livre chez mon grand-père »

J'aperçois la couverture noire usée enveloppée dans un tissu. Pas de doute.

« Et ton grand-père a changé d'avis ? »

Il hésite un peu.

« Non. Pas changé. Tu veux l'acheter ? »

« Mais »

« Grand-père besoin d'argent. Trop de fierté, mais pas assez d'argent. Je l'aime beaucoup. Je lui donnerai l'argent. »

« Eh bien... Combien ? »

« Tu as dit deux cent. Alors deux cent. »

Je suis tellement surpris que je ne marchande même pas.

« Et tu sais d'où il vient, toi, ce livre ? »

« Si grand-père a dit ce livre vieux, alors grand-père a raison. »

« Tu parles bien français. Tu l'as appris à l'école ? »

« Pas l'école. Grand-père m'a appris parler français »

« Et ton grand-père, il ne va rien dire quand il ne verra plus le livre ? »

« Grand-père pas voir. Grand-père aveugle. »

Ah.

Pardon ?

« Mais comment faisait-il pour... »

Plus personne. De toute façon j'en ai marre, je retourne à mon hôtel.

Un examen un peu plus minutieux me révèle que le fameux livre est...en latin ! Si j'avais su que cela me servirait un jour, je n'aurais pas abandonné la langue de Jules César en terminale.

Quoique si, j'aurais sûrement laissé tomber quand même.

Bref, je n'ai pas le courage de lui consacrer ma soirée. Je me goinfre de spaghetti à la tomate typiquement égyptiens au resto de l'hôtel, et je vais admirer le coucher de soleil de mon balcon.

Je ne suis même pas déçu de voir que ma chambre donne du mauvais côté, puisque de toute façon le soleil est déjà couché depuis certainement plus d'une demi-heure.

J'éternue : les murs tremblent. La climatisation est une invention fort agréable, mais j'irais bien dans un pays froid, histoire d'avoir du chauffage.

D'ailleurs je n'ai pas trop envie de m'éterniser dans le coin... Les émirats n'ont pas besoin de moi pour rester unis et je préfère voir le monde se dévoiler que les femmes se voiler.

Demain, je retourne au Caire.

Je fais un rêve étrange où un moine copiste -dont le faciès me rappelle furieusement celui de ma dernière prof de latin - me sert du thé à la menthe en essayant de me vendre pour cent livres de dattes. Je cède lorsqu'il me menace d'un monstrueux plat de spaghetti bouillonnant suspendu au-dessus de ma tête... « Les spaghetti de Damoclès », le péplum qui tient au corps ! Dure à digérer, la cuisine égyptienne...

Dans le bus vers Le Caire, j'essaie de déchiffrer le petit ouvrage. Malheureusement, je ne suis ni latiniste ni Champollion. Les déclinaisons ne sont plus qu'un lointain souvenir dans mon esprit rempli de choses tout aussi inintéressantes, mais en l'occurrence moins utiles. De toute façon, vu l'âge du bouquin, on n'a qu'à dire que tout est au passé.

J'arrive quand même à comprendre qu'on y parle d'un grand homme, le seigneur de Jouelle, et d'une légende - malédiction ou bénédiction, je ne sais pas. On devrait toujours avoir un dictionnaire latin français sur soi !

Sept heures, douze tentatives de sieste et un torticolis plus tard, le bus s'arrête à l'aéroport du Caire. Il fait frais pour la saison : trente-cinq degrés à l'ombre seulement...excellente excuse pour aller se réchauffer en prenant une petite limonade, deux petites limonades, trois grosses limonades, à l'aéroport.

Réhydraté et rafraîchi, c'est le moment idéal pour une sieste.

Loupé. Une voix haletante me fait retomber de mes bulles de limonade.

« Excuse me sir... I'm afraid you might not remember me »

(« Excusez-moi... Je ne suis pas sûre que vous vous souveniez de moi » Bien sûr que si, je n'oublie jamais un joli minois)

« Actually, I do. You were in this antiques shop, at Charm El-Sheikh »

(« Si, vous étiez dans le magasin d'antiquités de Charm El-Sheikh » Et nettement moins souriante là-bas !)

« I went back to the shop, and a kid told me you had the book I wanted. And...well, I'd like to buy it from you. »

(« Le gamin m'a dit que vous aviez le bouquin. Si je ne suis pas arrivé à l'avoir avec le vieux, j'y arriverai peut-être avec vous... » Forcément, il était aveugle...et puis de toute façon, vous ne lui avez pas souri comme à moi maintenant. Arrêtez, ça fait trop mal quand ça s'arrête !)

« Ben...en fait... Well, I... »

« Attendez, vous parlez français ? »

(« Vous avez un bon accent ! »)

« Visiblement, je ne suis pas le seul ! »

(« Vous aussi ? On a dû avoir l'air stupides. »)

« Tant mieux, on va pouvoir s'entendre »

« C'est que comme dans le magasin, vous parliez anglais ? »

« Bien sûr ! Quelle langue croyez-vous qu'il parlait, ce vieux fou...le breton ? »

« Le breton non, mais le français oui. »

« Le salaud ! Il ne me l'a même pas dit ! » Là, j'ai peur de l'avoir vexée...

« Vous auriez peut-être dû lui demander. »

« Vous avez toujours des réponses comme ça ? Ca doit être assez énervant. »

Elle est déjà assez énervée comme ça.

« Donc mon livre vous intéresse ? »

« Oui...il est important pour mes recherches. Je suis ethnologue. »

« Ethnologue ? »

« Exactement. Ce livre est capital pour mon étude sur les peuples du Moyen-Orient. »

Bien sûr. Le Moyen Orient. C'est pour ça qu'il est en Latin. Logique, non ?

« Donc vous voulez que je vous le donne ? »

« Je suis prête à vous l'acheter. Cinq cent livres. »

« Vous y gagnez par rapport au magasin ! »

« Vous avez le sens des affaires »

Qu'elle dise une telle ânerie prouve bien qu'elle cache quelque chose. Mais bon, j'ai une autre idée.

« Je n'ai pas envie de le vendre, et je ne le vendrai pas. »

« Mais pourquoi ? Je... »

« Par contre...par contre, j'ai une proposition à vous faire. Ca va peut-être vous paraître bizarre. »

« Allez-y. »

« Rien de malhonnête, rassurez-vous. Je veux bien vous donner ce livre à deux conditions : vous m'accompagnez jusqu'à ma prochaine destination, et vous me traduisez les passages du livre que je n'ai pas compris. »

« Vous accompagner ! Où ça ? Mais, je veux juste le livre... »

« Vous avez prévu quelque chose pour ce soir ? »

« Euh, non, mais... »

« Eh bien accompagnez-moi ! »

« Ca va pas ! Vous êtes cinglé ? »

Je fais mine de partir.

« Attendez ! »

Silence gêné. Elle réfléchit, soupire, re-réfléchit, re-soupire...

« Vous rentrez en France ? »

« Non »
« Et vous allez où ? »

Excellente question. Tout en prenant l'air malin de celui qui sait mais qui n'en dit pas plus, j'essaie de réfléchir vite.

Et si je faisais comme la dernière fois ? Après le Sagittaire, le Capricorne.

Capricorne, Capri... bôf, c'est fini. Et après le Capricorne ? Les poissons.

Poisson... mérou... Pérou... J'ai déjà vu des moyens idiots de choisir une destination, mais là... Pas grave. De toute façon, un bref coup d'œil au panneau d'affichage m'informe que la destination disponible la plus proche du Pérou est l'Equateur.

Ca ira.

« L'Equateur, ça ira ? »

« C'est idiot. »

C'est vrai.

« Peut-être, mais c'est comme ça. Alors oui ou non ? »

« C'est ridicule. C'est n'importe quoi... »

« Alors, tant pis ! A la prochaine. »

Je m'en vais d'un pas décidé. Ca marche bien au souk ou aux puces, mais je n'ai jamais essayé dans un aéroport. Deux minutes plus tard, alors que je commençais à perdre espoir, ayant même considérablement ralenti mes pas, je la vois arrivée, essoufflée mais -avant tout- l'air furieuse.

« Ok, vous gagnez, je viens avec vous en Equateur, au Pôle Sud, à Pétaouchnock, où vous voulez... Mais après vous me jurez que j'aurai ce bouquin ? » Ses yeux clairs me lancent des éclairs et ses joues sont pourpre de rage, mais elle ne peut rien faire, c'est moi qui ai l'avantage !

« Est-ce que j'ai l'air d'un escroc ? »

« Vous voulez vraiment une réponse ? Ah, et puis...vous payez le billet, bien sûr. »

Ca va vite me coûter cher cette histoire... mais bon, je me ferai toujours avoir par les femmes.

Chapitre 3 ½

Clara ressent différemment le désespoir et la désolation de la veille. Il y a autre chose. Comme si son rêve l'avait tirée de sa torpeur de noirceur et de tristesse. Après tout, il y a tant de choses à faire ! Elle n'a encore rien vu de la vie, cette vie qu'elle aimait tant avant. Ses parents l'ont toujours encouragée à la mordre à pleines dents. Et ce ne sont pas ces étrangers qui vont l'en empêcher.

Et puis tant pis, maintenant qu'elle a tout perdu, elle ne risque plus rien. C'est décidé, Clara n'aura plus jamais peur.

En quelques secondes, Clara se retrouve en train de voler dans les airs, dans les bras de l'oncle Gilles qui a à peine pris le temps de remplir un sac avec quelques affaires. Sans qu'elle comprenne ce qui se passe, elle atterrit dans la voiture.

« Couche-toi. » lui ordonne-t-il.

Dans un bruit apocalyptique, la Renault 19 enfonce la porte de son propre garage. Clara voit deux silhouettes se jeter sur le côté. Puis rien. Puis des coups de feu. Le pare-brise arrière ne parera plus jamais rien. Puis rien. Plus rien. Elle relève la tête.

« Oncle Gilles... C'était quoi ? »

« Rien. Je t'expliquerai. »

« Quand ? »

« Plus tard. Pour l'instant, on va s'éloigner un peu. »

« Tant pis. En tout cas, ça marche. »

« Qu'est-ce qui marche ? »

« J'ai pas eu peur. »

« Moi si. »

D'ailleurs, un individu en noir aussi. Un vol plané au-dessus d'une R19, ça ne laisse pas un bon souvenir.

Chapitre 4

Le problème des films projetés dans les avions, c'est qu'ils ne sont bons que lorsque l'on est trop mal placé pour les regarder sans attraper un torticolis. En l'occurrence, je suis fort bien placé, c'est donc très mauvais signe.

Judith - puisque tel est le nom de ma charmante compagne de voyage - ne dit pas grand-chose. Lorsqu'elle ne dort pas, j'ai l'impression qu'elle n'ose pas m'adresser la parole...elle fait la tête ! Voyons, quand on est une grande fille, on ne boude pas pour un petit tour en Amérique Centrale, non ? Si ? Si, il faut croire que si...

« Vous habitez où ? »

Cette soudaine *glasnost* me fait sursauter.

« A Paris. Près du Père-Lachaise. Et vous ? »

« A Paris aussi. »

« Ca nous fait un point commun »

Ca n'a pas l'air de la réjouir outre mesure...

« Et vous faites quoi dans la vie ? »

« Je vous l'ai dit, je suis ethnologue. Je donne des cours, j'assiste à des conférences, je fais des recherches... »

Un doute me titille l'esprit depuis tout à l'heure.

« Alors vous allez peut-être pouvoir m'aider. Vous devez utiliser pas mal de livres sur le Moyen-Orient. »

« Mais non, c'est idiot ! Qu'est-ce que j'en ferais, je... »

« Vous êtes spécialiste du Moyen-Orient, oui ou non ? Vous ne m'avez pas dit ça tout à l'heure ? »

« Oui, mais tout à l'heure, je... Enfin... Oh et puis vous m'énervez... »

« Bon, écoutez, si on jouait franc jeu maintenant ? De toute façon, je vais finir par vous le donner ce bouquin. Alors soyez fair-play, dites-moi ce que vous faites réellement. »

Ca l'embête !

« Si vous y tenez. En fait, je ne suis pas exactement ethnologue. Disons, que je suis...collectionneuse. »

« Pas de timbres, j'ai l'impression. »

« Non. Je collectionne les objets d'art. J'ai fait des études d'histoire, puis d'architecture. J'ai travaillé pour un musée, puis j'en ai eu assez. Mon père gère des portefeuilles d'actions pour des grandes entreprises. Je l'ai convaincu de financer mes recherches. Comme ça, je trouve des objets d'arts de grande valeur, qui sont un placement sûr pour lui. Plus sûrs que la bourse, en tout cas. »

Joli métier. Ca me plairait sûrement ! En tout cas, je comprends pourquoi elle a accepté de me suivre comme ça. Elle a le temps : c'est papa qui paie...

« Vous devez être heureuse de faire un boulot comme ça, c'est drôlement intéressant ! »

Petit sourire presque blasé.

« C'est ce que je pensais au début. Mais vous savez, courir aux quatre coins du globe... »

Ce « syndrome de Mercator » me hérissé le poil, mais pas autant que « les quatre coins de l'hexagone », spécialité des journalistes de la télévision...

« Vous m'écoutez ? »

« Pardon, je pensais... »

« Faut pas, ça va vous fatiguer. »

« Et alors ? Courir partout dans le monde et ? »

« Chercher des indices à droite à gauche... En fait, on en trouve rarement, et même quand on y arrive, ils coûtent cher ou ils ne mènent à rien. »

« Et vous ne trouvez jamais rien ? »

« Si ! Heureusement ! Sinon ça fait longtemps que j'aurais arrêté... Même si le plus intéressant n'est peut-être pas là. »

« Et il est où ? »

« Découvrir. Des paysages, des gens, des traditions, des univers... Autre chose. C'est enrichissant, c'est exaltant, c'est...fabuleux. »

« J'imagine. Et comment en êtes-vous venue à ce bouquin ? »

« C'est une longue histoire... Disons que je suis sur la piste d'un objet et qu'il contient peut-être des informations importantes. »

« Pourquoi ne pas avoir juste demandé à regarder le livre ? Vous auriez trouvé vos informations sans même avoir à discuter le prix... »

« Je comprends le latin, mais pas au point de traduire deux cent cinquante pages en trois minutes. En plus, il s'agit d'un conte : pas facile d'y trouver les indices, encore moins de séparer le réel de l'inventé... »

« Tout va bien : il nous reste encore neuf heures pour y arriver. »

« Et vous, au fait, vous faites quoi ? »

« D'habitude, ou en ce moment ? »

« Je ne sais pas...les deux. »

« Il y a une semaine, je faisais de l'informatique, maintenant, je me balade. »

« Comme ça, seul, à travers le monde ? Sans but particulier ? »

« Un but ? Non. En fait, si : en trouver un. »

Chapitre 4 1/2

Il fait nuit. Ils roulent depuis dix heures, peut-être douze.

« Oncle Gilles, attention ! Tu dors ! »

« Je sais. Normalement, il faudrait qu'on s'arrête,. »

« Pourquoi on n'a pas pris l'autoroute ? »

« Trop dangereux. On serait déjà... Enfin, je veux dire... »

« T'inquiète pas, de toute façon, j'ai pas peur. Et on va où exactement ? »

« Dans un coin que je connais bien : ils ne viendront pas nous chercher là-bas. »

« Tu devrais t'arrêter. »

« Non, c'est trop dangereux. De toute façon on n'est plus très loin. »

« Alors il faut que tu parles. Raconte-moi, tu faisais quoi avant ? »

« Avant quoi ? »

« Avant cette semaine ? »

A mi-chemin entre rêve et réalité, l'oncle Gilles commence à raconter sa vie. Sa jeunesse en tant que marin, son mariage secret avec une mexicaine, son retour en France, seul. Son difficile retour à une vie « terrestre ». Puis ils arrivent. C'est une petite maison, en pleine montagne. En sortant de la voiture, Clara s'aperçoit que c'est...une gare ! Avec une voie ferrée qui va d'un bout à l'autre de la vallée, comme dans un décor de train électrique.

« On est où ? »

« Ca s'appelle Méailles. »

« Et c'est où ? »

« Loin de tout. Près de rien. En tous cas, rien de dangereux. »

Chapitre 5

Deux heures avant la fin du vol, nous avons une vue à peu près précise du contenu...des cinquante premières pages du livre. Déjà, Judith me confirme qu'il date d'il y a très longtemps : plus de cent cinquante ans. En plus, ce n'est pas vraiment l'édition originale : le texte date de la fin du 16ème siècle !! Après sept heures de déchiffrage acharné, il en ressort une histoire que l'on peut résumer ainsi :

« Il était une fois, quelque part dans un lointain royaume, un gentil roi qui avait sept filles et sept fils. Tous étaient très bons et très honnêtes (bon, ça dégouline un peu...) et le bon roi était bien embêté car il ne savait à qui confier sa succession à la tête du royaume. Ne pouvant désigner quelqu'un, il eut l'idée de mettre ses enfants à l'épreuve, car s'il est vrai que des qualités morales étaient nécessaires pour gérer un royaume, il fallait aussi habileté et intelligence.

Ainsi, ses enfants devraient retrouver un mystérieux collier serti d'une pierre bleue comme le ciel. Pour ce faire, il leur faudrait comprendre et résoudre l'énigme qu'il avait conçue. Celui ou celle qui en trouverait la solution le remplacerait sur le trône. »

S'ensuit une description de la réunion de famille où le roi annonce sa décision, avec moult discours émotionnés, larmes humides, coqs au vins et poulardes farcies. Le conte se termine à la fin du repas, lorsque le roi remet à chacun de ses enfants une série de documents contenant l'énigme: les fameux poèmes qui suivent le conte.

Judith a l'air abattue.

« Sept heures pour comprendre que ce qu'il fallait traduire, c'était la suite ! »

« C'est pas grave, il reste seulement...cent vingt-quatre pages. »

« Cent vingt-quatre pages d'énigmes en latin... Je rêve ! De toute façon, je commence à douter de l'intérêt de les résoudre... »

« Au fait, il ressemble à quoi le fameux objet que vous cherchez ? »

« C'est un collier de pierres bleues. Un bijou très ancien. Les premières traces datent d'il y a dix siècles et le présentent déjà comme un objet antique pour l'époque, en même temps que comme un objet magique et, accessoirement, le plus beau que la Terre ait porté. »

« Rien que ça ? »

« Il y a six pierres bleues, du lapis certainement, mais aussi une autre pierre bleue apparemment inconnue, et paraît-il, la plus belle. »

« Et c'est tout ? »

« Quelques poèmes moyenâgeux l'évoquent. Rien de très sûr ni de bien précis. »

La perspective de passer encore de longues heures avec Judith n'est pas pour me déplaire, mais j'aimerais autant les employer à autre chose qu'à traduire des poèmes énigmatiques en latin. D'ailleurs Judith s'est assoupie, certainement assommée par l'idée de passer tout ce temps avec moi. Il faut dire que je ne suis pas d'une grande aide en ce qui concerne le latin. Non seulement elle doit traduire la totalité du texte, mais il lui faut en plus répondre à mes questions, qui -pour la plupart- ne poseraient aucun problème à n'importe quel élève de seconde ayant normalement suivi les cours au lieu d'aller jouer au flipper au café du coin.

Je la regarde tomber dans les bras de Morphée. Ses cheveux auburn coupés au carré retombent sur un visage pas forcément très fin, mais d'une grande douceur. J'aime particulièrement son nez, dont l'extrémité remonte un peu, comme pour rappeler à quiconque en douterait que sous ses airs d'ange, se cache une grande fierté... et un sacré caractère !

Le livre tombe des mains de Judith sans qu'elle s'en aperçoive, ouvert à l'intérieur du récit final. Je tourne les pages, pour constater que mon latin n'est pas si rouillé que ça, je comprends presque... tout. Etonnant ! En fait, pas tant que ça. Les pages que je consulte sont en français. En vieux français, certes, mais en français. Comment a-t-on pu passer à côté ! ... Ahem ? Ah... Eh bien, euh... « Judith » ? J'hésite à la réveiller... Voyons un peu de quoi il s'agit.

Les quelques poèmes énigmatiques laissent en fait vite la place à un journal de bord.

Gaétan de la Joule, qui semble être l'auteur de ce journal (vu que son nom apparaît en haut de chaque page, à côté de la date), est sur un bateau en route pour les Amériques. (en faisant comme lui, on aurait peut-être eu le temps de traduire toutes les énigmes...voire même d'en faire une version en anglais, une en chinois et une en swahili).

La vie a l'air passionnante sur un bateau de l'époque. On en vient à regretter « La Croisière s'amuse » !!
13 mars : rien.
14 mars : rien.
13 avril : rien.
14 avril : moins que rien.
15 avril : terre! Enfin... En l'an de Grâce 1616, le vaisseau « l'Amarante », battant pavillon français, jette l'ancre près des côtes du Nouveau Monde.

Et là, l'histoire s'anime : rencontres avec les indiens, conflits avec les espagnols... L'or et le sang coulent à flots, mais le vaisseau coule à pic. Gaétan choisit donc de partir vers l'ouest, avec une mission catholique. Mais les missionnaires, tout catholiques qu'ils soient, se montrent d'une rare cruauté envers les malheureux indigènes qui les accueillent pourtant avec bienveillance. Du moins au début.

Tels les pires fous d'Allah en sévice actuellement, ils tuent, pillent, massacrent au nom d'un Dieu dont ils semblent avoir oublié les recommandations. Craignant pour sa personne, Gaétan joue leur jeu, mais essaye d'épargner le maximum de vies à leur insu. Il y parvient tant et si bien que les indigènes, qui les ont traqués et massacrés jusqu'à l'avant-dernier, laissent la vie sauve à Gaétan et lui proposent de s'établir parmi eux. Ce qu'il fait. Il vit ainsi une des périodes les plus fastes de sa vie, à un point tel qu'il en oublie son carnet de bord.

Trois années, une femme et trois enfants et plus tard, son récit reprend dans des conditions beaucoup plus tragiques. Son village est attaqué par des mercenaires espagnols à la recherche d'or. Il doit sa survie à sa couleur de peau, et celle de deux de ses enfants à l'or qu'il a accumulé jusque là.
Pour sa femme et son petit dernier, il est déjà trop tard.

Il se retrouve sans un écu, avec ses deux enfants, quelques vêtements, les pierres bleues et son journal.
Les pierres bleues et son journal.
Pierres bleues.
Pierres bleues.
...

« Ladies and gentlemen, we'll be landing in Quito in fifteen minutes. »
Les pierres bleues...
« Please quit smoking... »
Les pierres bleues du collier...
« ...and fasten your seatbelts... »
Le collier de Judith, du livre, de l'énigme, de...du...

« Judith ! »
Elle dort. Sans savoir !... Merci la chance. Je suis une fois encore admiratif devant la faculté de l'être humain à chercher la complication là où il n'y en a pas...
En tout cas, voilà une bonne occasion de prouver à la charmante créature qui somnole nonchalamment à mes côtés que je peux lui être utile. Certes, un détourneur de majeures en puissance, un maître chanteur potentiel, un fou plus ou moins dangereux, mais qui peut lui être utile. Et qui le sait.
Seulement, elle, elle ne le sait pas encore.
« Judith ! »
« Mmmmm. Papa ? »
« Ma fille, réveille-toi ! A ton âge, je ne dormais pas autant. »
Non seulement ça ne la fait pas rire, mais en plus elle a l'air déçue.
« Vous avez vraiment cru que j'étais votre père ? »
« Non. »
« C'est bien ce que je pensais. Réveillez-vous, on arrive. »
Silence vaseux.
« Vous n'êtes pas contente d'être à Quito ? »
« Je préférerais être dans mon lit. »
Moi aussi, je préférerais être dans son lit !
« J'avais presque oublié qu'on n'avait rien tiré de ce fichu bouquin... »
« Pardon ? »
« Vous êtes sourd ? »
Pas commode, au réveil.

« Non, ce que je voulais dire, c'est que vous, vous n'en avez rien tiré... »
Sourire moqueur.
« Vous avez peut-être traduit quarante-deux poèmes pendant que je dormais, élucidé l'énigme, retrouvé la trace du pendentif que vous aviez justement hérité de votre arrière-grand-mère et que vous avez dans votre poche depuis deux mois. »
Je plonge la main dans ma poche et j'admire pendant deux secondes le regard halluciné qu'elle jette à ma montre (1995, plastique véritable). C'est fou ce qu'on peut s'amuser avec des gens qui dorment encore à moitié !
Enfin, je ne m'amuse pas longtemps. La baffa qui me dévisse la tête est parfaitement authentique.
« Crétin ! »
Elle se lève.
« Vous allez où comme ça ? »
De toute façon, l'avion est plein. Elle fait trois mètres et se rassied, guidée par le bras bienveillant d'une hôtesse qui doit jouer comme pilier dans une équipe de rugby masculine.
« Le talisman a été donné à un certain Gaétan, qui est parti vivre en Amérique où il a eu trois enfants avec une jeune indienne, qui a été tuée par les espagnols... »
« Vous avez vu jouer ça où ? »
« Ici, dans la partie française du livre. »
Elle me l'arrache des mains.
« Tenez, à cette page là. »
Enfin ! J'avais presque oublié qu'elle pouvait sourire.
« Mais oui ! Qu'est-ce qu'on est débiles... »
Merci.
« Par contre, ça s'arrête là. Atacames. C'est où ? »
Le type qui lorgnait depuis le début du voyage sur les jambes de Judith avait une tête à mieux connaître l'Amérique du Sud que nous. Je tente une approche.
« Hola, señor. Perdona, conoce usted una ciudad que se llama Atacames ? »
(Salut vieux, tu ne connais pas un bled qui s'appelle Atacames?)
« Si, si ! »
(Oui, oui !)
Grand sourire niais.
« La conoce ? »
(Tu la connais ?)
« Si, si ! »
(Oui, oui !)
« Y sabe a donde esta ? »
(Et tu sais où elle est ?)
« Si, si ! »
(Plus la peine de traduire.)
« Y donde esta ? »
(Elle est où ?)
« Si, si... Muy linda, muy bonita ! »
(Si si...charmante, très jolie)
Je comprends vite à son regard vissé sur la jupe de Judith qu'il n'a certainement même pas écouté.
Je prends la carte du monde disponible au dos des consignes de sécurité et la place entre ses yeux et leur cible.
« ATACAMES ! DONDE ? »
(Mais elle est où cette...de ville de...)
Son sourire s'efface...ça y est, il réfléchit !
« Atacames ? Si, es aqui. »
Il me désigne un point de la côte ouest, quasiment sur l'Equateur. D'ailleurs, en Equateur. »
« Judith ? »
« Quoi ? »
« Je suis un génie. »
« Mais encore ? »
« Atacames, là où l'on perd la trace de Gaétan. C'est en Equateur. A peine à plus de cent kilomètres de Quito. »
Quelques minutes nous sont nécessaires pour assimiler tout ça.
« Désolée pour la gifla. »
« Désolé pour la montre. »
« C'était idiot. »
« La gifla ? »

« Non, la montre. »
« Vous êtes mignonne quand vous souriez ! »
« Vous voulez une autre baffe ? »
L'avenir proche s'annonce agité.

Chapitre 5 1/2

Cela fait bien quinze jours que Clara et Gilles sont là. La gare est confortable et la vie paisible. Après la pluie des premiers jours, le soleil s'est mis à briller et ils ont commencé à faire des balades dans la montagne. De plus en plus longues, dans des endroits de plus en plus beaux.

Gilles connaît le coin comme sa poche. Et souvent, il s'arrête pour raconter une anecdote datant de l'époque où il venait ici, étant plus jeune.

En quelques jours, Gilles est devenu un nouveau père...ou plutôt un grand-père. Les hommes en noir s'effacent peu à peu. Comme s'ils appartenaient à une autre vie. Un autre film. Maintenant, les personnages sont différents, dans un nouveau décor. Le passé semble irréel. Clara aimerait l'oublier, comme s'efface un mauvais rêve quelques minutes après le réveil.

La vie est calme, rythmée par le bruit de la petite rivière qui coule en bas et les quatre trains par jour. Deux fois par semaine, ils prennent le petit train pour aller faire leurs courses à Annot, le village voisin. Clara est contente de voir un peu de monde, mais elle ne doit rien dire. Et surtout pas parler de leur cachette.

Mais ne rien dire ne suffit pas toujours. Clara ni Gilles sont sans doute les seuls à ne pas remarquer l'homme qui est assis au bar, qui prend un perrier à l'heure du pastis et qui remet dans sa poche une photo de Clara.

Chapitre 6

Il est quatre heures de l'après-midi, heure locale. Il fait moins chaud que je ne l'imaginai ! Il faut dire qu'à 2800 mètres d'altitude, Quito est un peu plus fraîche que la Vallée de la Mort.

Aaah, un bon bain, un lit douillet...

Judith a l'air en forme... « Avant toute chose, allons voir les horaires des bus. »

Ca se voit qu'elle a dormi, elle !

« Ca ne peut pas attendre demain ? »

« Vous êtes fatigué ? Pourtant, vous avez l'habitude de voyager ? »

« Je pense, oui... »

« Ici, on agit d'abord, on pense après. »

Effectivement, dès notre arrivée à la gare routière, on nous apprend que non seulement le voyage vers Atacames se fait par étapes –un premier bus vers l'Ouest, vers Santo Domingo, puis un autre jusqu'à Esmeraldas- mais aussi que le prochain départ est imminent.

« Alors, vous attendez quoi ? Que le bus parte ? »

« Ecoutez, ça ne vous dirait pas de souffler un peu ? Un ou deux jours de plus ou de moins, ça ne va pas changer grand chose...l'histoire remonte à quatre siècles ! On pourrait se prendre quelques jours tranquilles ici et...»

« Non, mais vous croyez qu'on est où ? En lune de miel ? J'espère bien que dans un ou deux jours, nous rentrerons chez nous. Enfin...vous chez vous...et moi chez moi ! Allez, on y va ! »

Je m'engouffre dans le bus. Néanmoins, même si je l'avais loupé, je crois que je n'aurais pas eu de mal à le rattraper...non seulement il va aussi vite que s'il était tiré par des buffles (je sais, il n'y a pas de buffles en Equateur ! C'est pour ça que j'emploie le conditionnel), mais en plus il s'arrête tous le temps ! Et en plus on est tombés sur le seul chauffeur qui connaît par son prénom chaque habitant du pays.

« Salut Pedro ! Ca va ? »

« Ouais, pas mal. Et ta femme ? »

« Laquelle ? »

« Et ton cheval, toujours des ampoules ? »

« Oh, tu sais, ça n'a jamais été une lumière... »

Ma traduction est certainement un brin approximative... Mais bon, c'est l'esprit.

Heureusement, la nuit tombe d'un coup (Sec, le coup ! Plus on est proche de l'équateur, plus c'est rapide. Ca doit être pour ça.). On croise moins de gens, et les occupants du bus sont trop occupés à dormir pour avoir l'idée de s'arrêter. D'ailleurs, le chauffeur aussi, mais les cris de douleur de ce qui reste d'amortisseurs au bus maintiennent son subconscient dans un état suffisant pour rattraper une trajectoire vaguement rectiligne quand l'on s'approche trop du fossé. Anesthésié par l'angoisse et la fatigue, je me laisse glisser dans le sommeil, ne sachant si je vais me réveiller dans un monde meilleur ou tout juste à Santo Domingo..

Quand nous émergeons, tout le monde est déjà descendu. Les premiers rayons du soleil surgissent comme par magie et la place sombre et vide sur laquelle le bus s'est assoupi se transforme aussitôt en un marché bruyant, coloré et désordonné à souhait.

Mon deuxième œil n'est pas ouvert que le premier se voit déjà proposer une demi-douzaine d'objets plus ou moins jolis et invariablement inutiles. Est-ce que j'ai une tête à acheter un sac à main rouge et vert ? Une blague à tabac ? Un couteau cassé ? Une potion magique qui guérit les dents, les cors au pied et la gueule de bois ? J'ai soif, mais pas à ce point.

Judith est déjà debout.

« J'ai faim ! Si on mangeait ? »

Traverser la place centrale de Santo Domingo donne l'impression de traverser un arc-en-ciel. Sauf que les volatiles qu'on trouve dans les arcs-en-ciel sont rarement cuits et servis avec du riz. Le « pollo con arroz » semble faire l'unanimité par ici. De plus, c'est la seule substance que nous ayons identifiée comme consommable sans danger parmi les divers produits présents sur les étalages.

Judith dévore son plat en quinze secondes.

« C'est bon ! »

« Je préfère la cuisine indienne. »

« Celle de Madras ou du Cachemire ? »

« Euh...Londres. »

« Vous avez raison, c'est très bon aussi... »

« Vous êtes allée partout ? »

« J'en donne l'impression ? »
« Parfois, oui. »
« Donc, parfois non ! »
« Pas forcément. »
« Faudrait savoir. »
« C'est pas parce qu'on a une impression parfois que quand on ne l'a pas, on a l'impression inverse... Vous savez, on peut... »
« Stoop ! C'est bon, j'ai compris, je suis pas idiote. »
« Désolé, j'essayais juste de faire la conversation. »
« Et ils sont toujours aussi intéressants, vos sujets de conversation ? »
« Pourquoi ? Ils ne vous plaisent pas mes sujets ? Vous voulez qu'on parle du temps ? Ah...tiens ! Il fait beau aujourd'hui ! Vous croyez ? Il me semble. Mais ne dirait-on pas un nuage là-bas, vers l'horizon ? Mais non, très chère, c'est un volcan en éruption. Ah, j'ai eu peur ! De toute façon, il ne pleut jamais ici, pourquoi voulez-vous qu'il y ait des nuages ? »
Miracle ! Elle rit...

« C'est bien la première fois que je vous fais rire ! Ou en tout cas, volontairement. »
« Faire pleurer est facile, faire rire est plus difficile. »
« L'idéal étant de pleurer de rire. »
« Vous faites de l'esprit, maintenant ? »
« A mes heures. Tiens, en parlant d'heure, quand part le bus pour Esmeraldas ? »

Cette réflexion m'est inspirée par la vision d'un bus qui passe tranquillement à l'autre bout de la place. Je ne sais si c'est l'instinct, la télépathie, le stress ou l'habitude, mais nous nous sommes levés d'un bond, persuadés que c'était le nôtre.

Après avoir piétiné deux ou trois poulets, une trentaine de pieds, reçu autant d'insultes et manqué laisser nos poumons sur place, nous prenons enfin place dans le bus qui, malheureusement -ou heureusement- semble encore plus lent que son prédécesseur.

Epuisé par ces cinq minutes de sport intense, je m'endors comme un bébé.

Je fais un cauchemar étrange où je suis dans un bus qui manque basculer dans le vide une bonne trentaine de fois. Mais j'évite surtout de me réveiller, de peur que la réalité ne soit bien pire.

Chapitre 6 1/2

Tout se passe très vite. Trois hommes surgissent d'une voiture dont l'arrivée a été masquée par le bruit du train. Clara court vers la maison, mais ils sont sur elle. Ils l'agrippent, puis la relâchent aussitôt, à demi assommés par le coup de planche de l'oncle Gilles, qui s'empare d'elle. Ils se barricadent dans la maison.

« Il nous reste une chance »

Gilles observe les agresseurs : il y a plusieurs issues, mais une seule semble facile... Ils ont vite fait de forcer la serrure. Aussitôt rentrés, Gilles fait basculer une poutrelle qui vient bloquer la porte de l'extérieur.

« C'est la cave. Ils sont coincés là pour quelques minutes. Filons par la grande porte. »

En cinq secondes, ils sont devant le volet de fer qui masquait autrefois la salle à manger de la gare. Gilles l'ouvre aussi vite que possible.

« Saleté... »

Un des hommes en noir est devant eux, revolver au poing, un sourire mauvais aux lèvres et le bras en écharpe.

« Tu vas payer pour mon bras cassé »

Et d'un coup, Clara crie, Clara hurle...un hurlement qui contient toute sa haine, toute la révolte, tout le désespoir qu'il est lui est possible de cracher du haut de ses douze printemps. Un hurlement à réveiller les morts et glacer le sang des vivants.

Un hurlement qui permet à Gilles de faire voler l'arme cinq cent mètres plus bas, avant d'assommer l'homme en noir.

« Va dans la baraque verte, là-bas, je te rejoins »

Clara court.

Arrivée à la baraque, elle se retourne et voit la voiture des hommes en noir se diriger lentement vers la rivière, poussée par l'oncle Gilles par un chemin nettement plus court que celui emprunté à l'aller. Un petit coup de poing au passage à l'homme en noir au bras blanc et en quelques enjambées, Gilles est avec elle dans la cabane.

« On prend la voiture ? »

« Ils ont crevé les pneus. »

Un bruit d'explosion retentit...

« Mais maintenant, ils sont à pied. Alors que nous... »

Il enlève une bâche, dévoilant un véhicule étrange, muni de pédales et de chaînes de vélo.

« Vas-y, monte. »

Ils enfourchent les deux selles de l'engin, un vélorail. Dans un crissement digne des pires films d'horreur de série Z, l'engin se met en branle, puis sort de sa cachette.

« Maintenant...on fonce. »

C'est clair. D'autant que l'homme en noir s'est réveillé et doit être en train de libérer ses compères. Des cris...puis des coups de feu...mais eux sont déjà loin.

Et Clara n'a toujours pas peur.

Chapitre 7

Santo Domingo del Colorado est réputé pour son marché (en tout cas parmi les 0,005% de la population qui ont lu un guide sur l'Equateur). Quel bonheur ! Le prochain bus ne part que demain. Enfin un vrai lit, un bon bain.

Une vraie nuit (de six heures, car le bus part à cinq heures), une bonne douche à la place du bain (pas de salle de bain dans la chambre mais une fuite dans le plafond) et un vrai exercice de self-control : passer une nuit dans le même lit que Judith (le seul disponible).

Des crampes un peu partout, je me réveille en sursaut. Six heures ! Nos affaires emballées tant bien que mal (d'ailleurs plutôt mal), nous courons jusqu'au point de départ du bus. Trop tard, évidemment.

La pensée de voir le ciel me tomber sur la tête encore toute une nuit ne me réjouit pas vraiment. Mais Judith visiblement encore moins : elle interroge au moins la moitié de la population locale sur les moyens de transport disponibles. Elle verrait des dromadaires, elle leur demanderait s'ils peuvent nous emmener. Mais il n'y a pas plus de dromadaires que de buffles en Equateur. Et l'animal qui finalement daigne nous emmener doit certainement détenir le record de longévité de la famille des machins-à-à-peu-près-quatre-roues-dont-on-a-enlevé-les-poules-et-qui-fera-une-arme-parfaite-pour-assassiner-deux-touristes-pour-peu-qu'on-arrive-à-le-mettre-en-route.

Notre passage à Esmeraldas est d'une banalité affligeante : tout se passe bien, l'hôtel est désespérément propre...c'est à déguster l'aventurier qui sommeille en moi (ne pas le réveiller, merci) ! Heureusement, alors que j'allais prendre un bain chaud, le tapis de la salle de bains ajoute un peu de piment à la soirée en me faisant entrer dans la baignoire d'une manière plus originale que prévu, la pomme de douche couronnant le tout en tombant sur la seule partie immergée de ma tête. Ainsi, c'est dans une baignoire à peine plus pleine que le reste de la salle de bains que je mets quelques minutes à reprendre mes esprits, ainsi qu'à admirer la taille de la bosse qui orne le dessus de mon crâne, digne de celle de Quasimodo. Je me disais bien que « Esmeraldas », ça me rappelait quelque chose...

Atacames...enfin ! C'est magnifique : une petite ville tout droit sortie des prospectus, avec de grandes plages, des bars pour touristes, des ateliers d'artisans qui fabriquent d'authentiques antiquités, une mer chaude...et un musée. Un musée ? Parfait ! Excellent endroit pour commencer nos recherches.

Malheureusement, pas de trace de notre talisman. Pas une bribe, pas un texte, rien. Le conservateur du musée étant en vacances jusqu'à... « No sé » (sûrement pour longtemps), nous revoilà sans piste !

« Plusieurs siècles après, pas évident. »
« Vous croyez ? Pourtant c'est assez proche, quant on y pense. »
« Tout est relatif »
« Vous avez toujours le mot qu'il faut. »
« Oh, ça va... »

Dans un si bel endroit, il serait criminel de ne pas aller à la plage. Les étendues de sable gris volcanique seraient monotones s'il n'y avait ces petits bars de bambou et de paille hurlant leur salsa favorite (voire son rap ou ses Spice Girls). Mais la plage lasse vite les esprits vagabonds (proverbe breton) et nous nous retrouvons rapidement dans des quartiers un peu en retrait. Le contraste est saisissant : enfants, chiens, cochons et poulets cohabitent au milieu de taudis en bois (tous équipés de télévisions, néanmoins !). Nous n'osons trop traîner dans le coin, des fois que certains regards ne se transforment en menaces de la part...des cochons. La revanche de tous les jambons beurrés consommés jusqu'alors ! Un coup à devenir végétarien...

Nous nous réfugions dans une baraque un peu plus grande, un peu plus accueillante, que les panneaux désignent comme un atelier. Nous surprenons Francisco, petit artisan indien au visage buriné par le soleil et les ans qui - outre picoler copieusement et fumer des trucs bizarres- travaille le corail noir. Fort bien, d'ailleurs, au point que je lui achète un petit coupe-papier. Je sais pertinemment que je ne saurai pas où le mettre, mais bon...c'est là que le mot « souvenir » prend tout son sens. Quand on va chez des amis, on est parfois étonné d'y voir des bibelots bizarres, dont on se dit qu'on n'aurait jamais osé acheter ce genre de trucs autrement qu'avec un masque et sous

une fausse identité...mais il faut penser que derrière chacun d'entre eux se cache une soirée d'amour à Rome, une étreinte sur une plage australienne, une jambe cassée à Tignes, une soirée au camping de Pornichet... Il s'y attache une valeur sentimentale, même si c'est moche et inutile.

Le contact est bon avec Francisco et il nous invite à déjeuner. « Pollo con arroz », comme d'habitude...mais fait maison, c'est tout de suite plus sympathique.

A notre tour de raconter notre histoire. Bizarrement, lorsque entre la poire et le fromage (enfin, entre le riz et le poulet) nous parlons de Gaétan et de ses enfants, il ne dit plus rien. Il avale vite fait ses derniers grains et nous fait signe de le suivre.

Nous entrons dans une petite cabane où une petite fille fait la cuisine. Après un bref échange avec Francisco, elle s'éclipse, pour revenir avec un vieux livre écrit en espagnol.

Nous apprenons qu'il s'agit d'un livre de contes du pays, utilisé pour apprendre à lire aux indiens. Francisco n'a pas eu la chance d'apprendre, mais il se souvient parfaitement des histoires du livre qu'il entendait souvent raconter par ceux qui savaient. Et parmi celles-ci, celle de « Gaetano ».

Gaetano, le gentil « conquistador » repent, qui a épousé une indienne et a eu deux enfants. Gaetano, qui est resté seul avec ses deux bambins. Gaetano qui est resté dans un petit village en bord de mer un peu plus de deux ans. Gaetano qui a appris des rudiments de lecture à des enfants de l'époque. Gaetano qui ne se séparait jamais de son livre, ni d'un petit sac qui -disait-on- contenait des pierres plus précieuses que de l'or. Gaetano qui regardait le soleil se coucher, tous les soirs sous les palmiers.

Gaetano qui en a eu assez.

Gaetano qui a eu vent d'un bateau espagnol nommé « Manzanilla » en partance pour l'Europe.

Gaetano qui est rentré aussi sec.

Point barre, fin de l'histoire.

Eh bien formidable ! Il n'y a plus qu'à repartir dans l'autre sens...

Chapitre 7 1/2

Deux heures plus tard, Gilles et Clara ont atteint l'autre vallée, derrière, en allant vers Digne. Ils arrivent prêt d'une petite gare.

« On s'arrête là. Maintenant il faut continuer à pied. »

L'oncle Gilles pousse le vélorail dans la végétation d'une voie de garage oubliée.

Ils pénètrent dans la gare par une porte ouverte.

« On va dormir là ? » demande Clara.

« Non, c'est un des premiers endroits où ils vont nous chercher... On va prendre du matériel et passer la frontière. »

« Et elle est loin la frontière ? »

« Non, pas vraiment. Mais il va falloir marcher. »

Ils prennent des couvertures, un réchaud à gaz, ainsi qu'une vieille tente trouée.

Ils marchent, sous la lumière irisée de la fin d'après-midi.

« Dis, oncle Gilles, tu crois qu'on va s'en sortir ? »

« Tout dépend. »

« Tout dépend de quoi ? »

« De notre envie de nous en sortir. »

Clara réfléchit. Ce serait tellement plus simple de se laisser aller. D'aller rejoindre ses parents. D'en finir avec les souffrances des jours passés... Mais ce serait laisser gagner les hommes en noir.

« J'ai envie de m'en sortir »

« Moi aussi. Donc, on s'en sortira. »

Le chemin commence à monter.

« Tu n'es pas fatiguée ? »

« Et toi ? »

« Moi, j'ai l'habitude. »

Ils continuent jusque tard dans la soirée. Le soleil est presque entièrement couché quand ils arrivent à une cabane.

« Nous allons dormir là. »

« Il y a des gens qui habitent ici ? »

« Les bergers, lorsqu'ils passent. »

« Ils n'ont pas de maison à eux ? »

« Au contraire, ils en ont beaucoup : celle-là et plein d'autres. Et aussi le plus grand jardin du pays. »

Ils s'installent autour d'un potage en sachet à l'eau de pluie...puis se glissent dans les couches rustiques.

« Oncle Gilles... »

Elle ne lui a encore jamais demandé...

« Qui c'est ces hommes en noir ? »

« Oncle Gilles ? »

« J'ai entendu. Pour l'instant, il vaut mieux que tu ne le saches pas. C'est plus sûr. »

« Et je le saurai quand ? »

« Bien assez tôt. Maintenant dors. »

Clara a à peine le temps de se poser un début de question qu'elle dort déjà.

Chapitre 8

Le voyage de retour est bien plus rapide qu'à l'aller. Et pour cause ! Ne tenant plus en place, Judith a payé un avion-taxi pour nous ramener à Quito au plus vite.

Après une heure de lutte contre les moteurs de l'avion pour trouver le sommeil, je m'avoue vaincu et j'essaie de m'intéresser au petit carnet sur lequel Judith griffonne frénétiquement.

« Vous faites quoi ? »

« Le bilan. »

« Négatif ou positif ? »

« Si traverser un océan et un continent pour apprendre que ce qu'on cherche se trouve là d'où on vient vous semble globalement positif, alors oui, positif. »

« Bon, d'accord. Mais on ne vient pas d'Europe...on est partis d'Egypte ! »

« Vous peut-être. Moi, ça fait six mois que je cours après ce talisman. »

« Désolé. »

« Oh, ce n'est pas votre faute. »

« Et vous allez faire quoi maintenant ? »

« Le seule indice, c'est le nom du navire. Gaetano est parti en 1623. Et où arrivait un bateau espagnol rentrant en Europe, à l'époque ? »

« A Séville ! »

« Ah, tiens, finalement, vous n'êtes pas trop idiot. »

« Donc on va à Séville ? »

« Moi, j'y vais. »

« Comme j'y vais aussi, autant faire route ensemble. »

« Pffff... Vous ne seriez pas un peu collant, des fois ? »

Elle cherche quelque chose à me dire pour me faire changer d'avis. Profitons-en.

« Et si on se tutoyait ? On a partagé le même lit à Santo Domingo... »

« Vous savez, si j'avais eu le choix... »

« Allez, dis-moi « tu » »

« Tu me les brises. »

« Vous êtes franchement désagréable par moments. »

Elle soupire, puis me sourit.

« Je croyais qu'on se tutoyait... »

« Si tu insistes... ».

A peine arrivés à Quito, Judith se précipite sur un téléphone. Je résiste à la tentation d'acheter un journal français...sinon, adieu le dépaysement ! Quoique, finalement, c'est un peu comme ne pas avoir la télé, c'est un peu snob finalement... Oh et puis non, c'est ridicule de dire ça ! On dirait que je cherche des excuses pour mes heures de passivité digestive à regarder un carré plein de pixels me parler de pays lointains où je regrette de ne pas être. Judith me tire de cette interrogation capitale de manière fort délicate en m'arrachant le bras...

« Tu veux toujours venir avec moi ? »

« Euh...oui ! »

« Alors il va falloir courir. L'avion part dans cinq minutes »

Et nous voilà repartis à travers les couloirs, courant après un avion dont je ne sais même pas où il va.

« Madrid »

« Pourquoi Madrid ? »

« Parce qu'il n'y a pas de vols directs de Quito vers Séville. D'autres questions ? »

« On a des billets ? »

« Bien sûr ! J'ai changé mes billets »

« Tes billets ? Quels billets ? »

« Les dollars. »

Judith et moi sommes séparés dans l'avion. De toute façon, je n'ai pas le temps de regarder qui est assis à côté que je dors déjà.

Je fais encore un rêve étrange, où Judith court entre des plateaux-repas radioactifs (on a dû servir à manger pendant mon sommeil) pour arriver avant la fermeture d'une mâchoire de lama gigantesque (mon voisin a certainement mangé ma part) semblant déboucher sur une étrange lumière bleue, avant de plonger dans un lagon bouillonnant, au milieu de dauphins en uniforme blanc et rouge...alors qu'une forte odeur de café règne sur

l'ensemble. Un dauphin me propose du sucre...je comprends alors que c'est l'heure du petit déjeuner et que nous entamons la descente sur Madrid.

Quelques heures plus tard, nous voilà à Séville. Si Gaétan voyait ça ! Je ne sais pas combien de temps il fallait à l'époque pour parcourir ce qui nous a demandé moins de vingt-quatre heures...
En tout cas, il fait beau, la ville est magnifique : elle a subi un sérieux lifting pour l'Expo Universelle de 92 et exhibe fièrement sa beauté retrouvée... et conservée depuis ! De plus, c'est la fin de la Feria, et beaucoup de monde se promène encore en costume traditionnel. Il n'est pas rare de surprendre des femmes en robe à volants s'essayer à des « sevillanas », la version locale du flamenco. Mais nous ne sommes pas là pour faire du tourisme. Judith a pris rendez-vous avec quelqu'un à l'université.
« Alfonso Garcia. C'est l'un des meilleurs spécialistes de l'époque. Si l'information est trouvable, il saura où la dénicher. »

L'homme est grand et sec, tiré à quatre épingles, très courtois. Notre demande semble attiser sa curiosité.
« Mais pourquoi vous intéresser à ce... Gaetano ? »
Judith semble embarrassée...
« Euh... Nous réalisons une étude sur... »
« C'était l'un de mes ancêtres. J'essaie de reconstituer l'histoire de ma famille à travers les siècles. »
« Je comprends. Je vais me renseigner. Repassez me voir dans deux heures. »

Nous mettons à profit de ces deux heures de calme pour prendre quelques tapas, puis aller nous balader dans les environs de l'université. La « Plaza de España » est magnifique, avec ses céramiques représentant les différentes provinces espagnoles. Il fait beau. On est bien. Pourtant Judith est songeuse.
« Quelques chose vous tracasse ? »
« Je croyais qu'on se tutoyait ? »
« Tu as raison. Alors quelque chose *te* tracasse ? »
« C'est bizarre... Tu n'as rien remarqué chez Alfonso Garcia ? »
« A vrai dire, non, rien de spécial. »
« Justement, rien de spécial. Comme si ta réponse l'avait convaincu... »
« Pourquoi, tu penses que... »
« Que deux personnes vont faire des milliers de kilomètres pour retracer leur arbre généalogique ? Ca peut arriver, mais c'est quand même assez rare. Et puis, il semblait surpris que nous lui parlions de Gaetano, comme s'il connaissait ce nom. »
« De toute façon, on devrait en savoir plus rapidement ».

Nous rentrons à nouveau dans le bureau d'Alfonso Garcia. Il nous fait asseoir.
« J'ai trouvé les informations que vous m'avez demandé. Cependant... »
« Cependant ? »
« ...J'aimerais que vous me disiez réellement pourquoi vous vous intéressez à cet homme et à son histoire. »
Nous nous regardons avec Judith. Elle semble hésiter, mais je me lance :
« En fait, c'est un vieux livre qui nous a mis sur les traces de Gaetano : nous avons suivi son parcours jusqu'en Equateur, où nous avons appris qu'il était reparti pour l'Espagne ».
« 1623, le vaisseau Manzanilla touche terre, chargé de trésors et de colons et lourd d'histoires fabuleuses... et macabres. »
« Gaetano est parmi eux ? »
« Oui. Un seul de ses fils a survécu au voyage : Amédéo. Sa beauté métisse et son intelligence en font rapidement une personnalité marquante à la cour d'Espagne. Mais suite à une « affaire » avec une haute dame de la cour, il s'enfuit pour la France où il séduit une jolie veuve et s'installe avec elle, près de Paris. »
« Et son père ? »
« Il se remarie, mais perd les trois enfants que lui donne sa nouvelle femme, puis meurt quelque part en Andalousie. »
Judith semble intriguée...
« Impressionnant ! Mais comment avez-vous pu trouver tout cela si rapidement ? »
Alfonso Garcia esquisse un sourire.
« En fait, ce n'était pas dur... on m'a demandé la même chose il y a trois semaines. »
Effectivement...
« Mais... qui ? »
« Un homme, grand et rasé, et une femme, blonde et très séduisante. Très sûrs d'eux. Ils m'ont offert une somme considérable pour ces renseignements. »

« Mais... Vous auriez du nous le dire, nous n'avons pas forcément les moyens de... »
« Ne vous inquiétez pas. Vous m'inspirez plus confiance qu'eux : vous, vous m'avez dit la vérité, ou en tous cas une partie. Et puis la somme qu'ils m'ont donnée est suffisamment élevée pour qu'on puisse dire qu'ils ont payé pour vous. Tenez, tous les textes que j'ai pu trouver sont dans cette enveloppe. Ce sont des photocopies des originaux et de tous les textes que nous avons pu trouver liés à Gaetano et son fils »
« Señor Garcia, merci du fond du cœur. Comment pouvons-vous vous remercier ? »
« Oh, c'est simple... Je ne sais pas ce que vous cherchez, mais trouvez-le avant les autres. Ils avaient... quelque chose. Quelque chose qui ne m'a pas plu. »
Nous prenons congé, les précieux documents entre nos mains.
« Ah, encore une chose... Prenez contact avec le Professeur Philibert Mathieu, à Paris. Il est à la retraite, mais c'est sans doute le meilleur pour trouver une information concernant le 17^{ème} siècle. Voici son numéro. »

Alors qu'un taxi nous amène à l'aéroport, Judith semble songeuse.

« Tu penses à quoi ? »

Elle me sourit.

« Je t'ai menti, j'habite à Paris, moi aussi... »

« Je m'en doutais. Tu as plus l'accent parisien que celui de la Réunion. »

Je poursuis...

« Tu ne trouves pas ça étonnant, quand même, en une semaine, on a fait trois continents... »

« C'est vrai, avec l'habitude, on ne se rend même plus compte... Et c'est dommage ! »

« Parle pour toi ! Je ne suis pas habitué à passer ma vie dans les avions, Mamzelle l'exploratrice... »

« Oh, tu sais, ça n'est pas ce que je préfère. »

« Et tu préfères quoi ? »

« L'inattendu. »

« Donc en fait, pour toi, ce voyage est génial ! »

Elle esquisse un sourire... qu'elle fait disparaître aussitôt !

« Je m'attendais à pire. »

C'est déjà ça...

Et nous voilà de retour à Paris. Ah, les escalators sous bulles transparentes de Roissy...

Sans doute intriguée par les événements, Judith en oublie d'être désagréable, allant jusqu'à s'intéresser à ma santé : « Tu as l'air bizarre »

Effectivement, j'ai l'air bizarre.

« Oui, tu vois le type tout rouge qui nous fait des signes en gesticulant sur l'escalator qui monte ? »

« Euh... Oui. Et alors ? »

« Eh bien c'est mon patron. »

Chapitre 8 1/2

Pendant deux jours, Clara et l'oncle Gilles marchent sans guère se reposer. S'arrêtant peu et évitant même les bergers. Le troisième jour, ils franchissent une montagne et voient s'ouvrir devant eux une vallée magnifique, où l'on aperçoit une ville ...

« Clara, voici l'Italie »

« L'Italie ? On va manger des pâtes ? »

« Des pâtes et plein d'autres choses. »

Clara jurerait avoir vu l'oncle Gilles sourire.

Ils s'approchent de la ville, mais bifurquent avant d'atteindre la route, empruntant un petit chemin pour arriver à une grande maison. L'oncle Gilles frappe à la porte. Des bruits de pas précèdent l'ouverture de la porte.

Une femme d'âge mûr, mais d'une grande beauté, reste prostrée...

« Bonjour Maria. »

« Gilles... Gilles ! » Elle le serre dans ses bras, en larmes. Le visage de l'oncle Gilles reste impassible, mais le rictus de tension que Clara lui voyait depuis le début semble avoir disparu. Ici, ils doivent être en sécurité.

Maria se penche vers Clara.

« Bonjour toi ! » Elle se tourne vers Gilles. « C'est ta fille ? »

Son français impeccable coloré d'un léger accent italien ajoute à l'étrange rayonnement qui semble émaner d'elle.

« Non, ma nièce. Ses parents sont morts. »

« Ma pauvre petite. On va s'occuper de toi. Vous devez avoir faim ! »

Clara découvre alors le risotto alla milanese, sans doute la meilleure chose qu'elle ait jamais mangé.

Chapitre 9

Me voilà de retour chez moi... Beaucoup plus tôt que prévu ! Les quinze messages d'insultes laissés par mon patron me laissent à penser qu'il ne partage pas totalement mon concept de la liberté. De toute façon, je compte bien repartir très bientôt.

Après une nuit réparatrice, nous avons convenu avec Judith de nous retrouver au Pause Café, bar branché non loin de Bastille, pour faire le point. La chaleur de son accueil est réconfortante :

« Enfin ! »

« Tu es en avance... »

« Non, tu es en retard. Bref... J'ai appelé le Professeur Mathieu, il nous attend dans une demi-heure, chez lui. »

« Ca ne traîne pas ! »

« Il vaut mieux, il m'a dit avoir rendez-vous juste après avec d'autres personnes très pressées également. J'ai dû user de ma voix la plus douce pour qu'il nous reçoive avant. Si ce sont les mêmes qu'à Séville... »

Nous voilà partis pour le Jardin des Plantes. Situé au dernier étage d'un bel immeuble haussmannien, l'appartement du professeur Mathieu est très agréable, avec une grande fenêtre donnant sur la verdure. Notre homme ressemble à un cliché de professeur Tournesol : une barbiche blanche, quelques rares cheveux blancs, un regard vif qu'on sent prêt à s'émerveiller à chaque instant de la beauté du Monde.

« Entrez, entrez. C'est rare que j'aie autant de visite ! C'est amusant comme l'histoire est capricieuse. Endormie pendant des siècles et brûlant d'impatience dès son réveil. Mon vieil ami Alfonso m'a demandé de vous apporter toute l'aide dont vous auriez besoin. »

« C'est très gentil à vous professeur... Nous recherchons des informations sur... »

« Amédéo de la Jouelle, fils de Gaétan. Je sais, je sais. J'ai eu le temps de faire quelques recherches. »

Il ouvre un dossier, dans lequel il met en ordre quelques feuilles volantes...

« Amédéo s'est installé à Paris. Fasciné par les histoires que lui contait son père, il songeait toujours au royaume de son grand-père, même si celui-ci n'existait sans doute plus depuis longtemps, petite enclave toute proche de la frontière espagnole. »

« Le royaume de la Jouelle »

« Oui, tout petit royaume, mais assez riche car bien situé sur la route du Sud, sa neutralité entre France, Navarre et Espagne en ont fait une sorte de refuge pour tous, souvent utilisé pour les négociations.

C'est en 1640 qu'il rend une dernière visite à son père mourant, qui lui donne en guise d'héritage un mystérieux collier. Il lui explique que ce collier avait été l'objet d'un étrange jeu qui devait désigner le successeur sur le trône de son père. »

Judith semble abasourdie...

« Comment savez-vous tout ça ! »

« Laissez-moi continuer, vous allez comprendre... »

J'en étais à... Ah oui, les sœurs de Gaétan. Elles étaient en fait plutôt futées et avaient fini par trouver le talisman en unissant leurs forces. Mais elles savaient bien que leur père ne céderait le royaume qu'à un de ses fils. Alors elles se sont mises d'accord pour le donner à Gaétan, jugeant qu'il était celui qui aurait le plus d'égards pour elles. Touché par l'amour de ses sœurs, mais incapable de profiter de ce qu'il estimait être une injustice envers ses frères, Gaétan ne pouvait se résoudre à accepter cette situation et partit pour les Amériques. »

« Avec le collier. »

« Eh oui. Par contre, je n'ai guère d'infos sur ce qui s'est passé là-bas.

« Son séjour en Equateur, ses enfants... »

« Vous connaissez visiblement mieux cette partie-là que moi... Toujours est-il qu'une fois son père éteint, Amédéo décide de retourner au château familial, qu'il trouve habité par une autre famille noble, sans rapport avec la sienne. Ce n'est d'ailleurs plus un royaume, mais une simple baronnie. On lui apprend que ses oncles se sont entretués pour hériter du royaume, aucun n'ayant le fameux bijou. Aucun n'a survécu et de ses sept tantes, seules Philippine et Alice sont encore en vie. La première étant cloîtrée dans un couvent, il va rendre visite à la seconde, qui refuse d'abord de voir en lui son neveu –son teint mat n'étant pas habituel dans la famille- jusqu'à ce qu'il lui montre le bijou. Elle éclate en sanglots et lui raconte comment la famille s'est détruite après la mort de son père. Ils finissent par sympathiser et Amédéo reviendra plusieurs fois voir sa tante, subvenant à ses besoins jusqu'à ce que ses jours s'achèvent. Ce sont les mémoires qu'Alice écrit tout au long de sa vie qui nous permettent aujourd'hui de savoir tout ça. »

« Et lui, de quoi vit-il ? »

« Ses talents linguistiques, sa grande beauté et les ragots en provenance d'Espagne en font rapidement une compagnie très prisée à la cour, notamment par les dames. Par ailleurs, malgré son jeune âge, son intelligence attire l'attention de Richelieu, qui en échange de sa protection et certainement d'argent, l'utilise pour récupérer - et parfois divulguer- de précieuses informations. Ah, Richelieu et Louis Treize, quelle chance pour la France ! Et quelle tristesse qu'on ne retienne communément de ces grands hommes que ce qu'en décrit Dumas. Mais ainsi va l'histoire, moins forte que les histoires. »

« Et que devient Amédéo ? »

« A la mort de Louis Treize, Amédéo sent le vent tourner et décide de regagner sa terre d'origine, dans le sud-ouest. Il s'établit à Perpignan et se lance dans les affaires. Il négocie avec les marchands étrangers, principalement italiens. On retrouve sa trace en 1659, dans un jugement pour adultère dans lequel il est impliqué. Son associé affirme alors qu'il s'est embarqué dans un navire italien en partance pour l'Afrique. Voilà, vous en savez autant que moi. »

« Autant dire que nous sommes toujours bloqués. »

« Oui, mais plus de trente ans après. »

« Et Amédéo a-t-il eu des enfants ? »

« Difficile à dire. Toutefois, le jugement d'adultère fait état d'une fille. Il s'agit d'Adrienne de Malsigny. Sa mère était la femme du marquis de Malsigny. Peut-être trouverez-vous d'autres informations en cherchant de ce côté-là. »

« Merci professeur. »

« De rien, de rien... Le passé a beaucoup à dire pour peu qu'on prenne la peine de l'écouter. Mais au fait, pourquoi vous intéressez-vous à cette histoire ? »

Nous nous regardons d'un air gêné. Judith se prépare à parler, mais je prends les devants.

« Nous recherchons le collier d'Amédéo. »

Judith me fusille du regard, mais le professeur reste impassible.

« Si je repense à quelque chose, je vous préviendrai. Ce n'est pas que je veuille vous mettre dehors, mais un autre rendez-vous va arriver. »

Judith lui tend une carte de visite. « Voilà où me joindre. »

« Je n'y manquerai pas. Vous aussi, tenez-moi au courant, j'aime bien savoir ce que deviennent mes petits fragments d'histoire. »

Nous ressortons et descendons les escaliers sans un mot.

Plongé dans mes pensées, je sors de l'immeuble sans trop regarder et... »

« Attention ! »

Je n'ai que le temps de voir une jeune femme blonde tomber à terre et son sac à main atterrir un mètre plus loin.

« Pouvez pas faire attention ? » me jette-t-elle furieuse, ses yeux verts me jetant un regard froid et dédaigneux, genre banquise sans les pingouins. Ce qui est dommage, car son visage est d'une beauté remarquable.

Judith ramasse son sac et les quelques articles qui s'y trouvaient, mais une espèce de gorille le lui arrache violemment des mains.

« Ehhh, du calme, je veux juste aider ! »

« Merci, on va se débrouiller. » répond-il d'une voix d'ogre mal léché.

Ils s'engouffrent dans l'immeuble.

« Eh bien, un peu nerveux, ces braves gens. »

« Allons plus loin » Judith a l'air nerveuse aussi.

Nous rentrons dans le Jardin des Plantes et nous asseyons sur un banc. Judith sort alors un objet de sa poche.

« Regarde ce qui est tombé du sac lors de ton coup de foudre de tout à l'heure... »

« Quoi ? Tu es kleptomane ou... »

« Du calme, du calme... Tu m'engueuleras plus tard. Regarde bien... »

« Bah quoi... C'est un porte-cigarettes, et alors ? »

« Regarde mieux... »

« Il est en argent ? »

« Oui, sûrement... Mais regarde encore... Tu es aveugle ou quoi ??? »

« Il y a un dessin... Un... Une constellation ? »

« Peut-être. Mais ça ne te dit rien, ce dessin ? »

« Le... le carnet ! »

« Eh oui ! »

Elle sort le carnet de son sac et l'ouvre à quelques pages de la fin, découvrant un dessin rigoureusement identique.

Chapitre 9 1/2

Cela fait maintenant plusieurs mois que Clara et l'oncle Gilles sont chez Maria. Clara se sent chez elle. Elle a retrouvé un peu de l'amour qui lui manquait. Une nouvelle vie, où elle se sent aimée. Une vie presque confortable, entre la force de l'oncle Gilles et la tendresse maternelle de Maria.

Elle sent un passé lourd entre Maria et Gilles. Chaque discussion est pleine de sous-entendus. Elle est si belle, Maria, avec ses longs cheveux noirs bouclés et ses grands yeux verts. Pourquoi vit-elle toute seule ? Peut-être qu'elle attendait l'oncle Gilles. Ils sont bizarres les hommes... Une femme si belle, si gentille et qui fait si bien à manger !

Mais l'oncle Gilles ne veut toujours pas lui parler des hommes en noir. Clara n'a pas peur d'eux, mais elle a peur d'une chose : perdre ce nouveau bonheur. Même s'il est synonyme de réclusion loin du monde, sans voir personne, sans grand confort, sans jeux, sans cinéma... L'école non plus ne lui manque pas... Elle a plus appris en quelques semaines avec l'oncle Gilles qu'en deux années de collège.

L'oncle Gilles s'est rasé la barbe. Il va désormais régulièrement en ville, sans jamais dire pourquoi ni à elle, ni à Maria. Elle lit dans le regard de Maria toute l'inquiétude du monde à chaque fois qu'il part, mais également un bonheur indicible quand il revient.

Jusqu'à ce qu'un jour, le visage de Maria pâlisce alors qu'elle ouvre la porte...

Chapitre 10

Sept points. Séparés de traits quelque peu différents sur le porte-cigarettes, mais un dessin bien trop semblable pour que sa présence dans le carnet de Gaétan ne soit qu'une coïncidence.

Judith semble perplexe... Elle tourne et retourne le porte-cigarettes avec nervosité. J'essaie de comprendre ce qui lui passe par la tête.

« Mais quel rapport ?... Et pourquoi cherchent-ils la même chose que nous, maintenant, en même temps que nous ? »

« Tais-toi, je réfléchis... »

Comme s'il n'y avait qu'elle qui pouvait réfléchir... Je n'arrête pas ! Mes neurones tournent en boucle, sans trouver la moindre explication. Trop d'équations, trop d'inconnues... Pourquoi maintenant, pourquoi eux...

« Et pourquoi cherches-tu ce... ce talisman ? »

« Mais oui, le talisman ! C'est ça : les sept pierres, réunies dans un talisman. C'est ça qu'il représente, ce dessin. »

« Tu me l'aurais demandé, je te l'aurais dit tout de suite. »

Elle ne relève pas. Je crois d'ailleurs qu'elle ne m'a même pas entendu.

« Tu n'as pas répondu à la question... »

« Quelle question ? »

« Pourquoi chercher ce talisman ? Pourquoi toi, pourquoi maintenant ? »

Ma question n'a même pas l'air de l'effleurer.

« En fait, je n'en sais rien. Comme souvent, c'est mon père qui m'a lancé sur cette piste. Il me donne quelques indices, une ou deux adresses... Et je me lance. Comme toujours, je fonce comme si ma vie en dépendait, sans même connaître le pourquoi du comment. »

« Et tu as une idée dans ce cas-là ? »

« Non, il m'en avait parlé il y a longtemps... Puis il a remis ça sur le tapis il y a moins d'un mois et m'a demandé d'arrêter tout le reste pour partir sur la piste du carnet. D'ailleurs je pense qu'il est temps que je passe le voir. Il pourra peut-être m'aider. »

« D'accord, allons-y. »

« Non, je préfère y aller seule. Mon père n'aime pas savoir des étrangers mêlés à ses affaires. On se retrouve cet après-midi. »

Notre rendez-vous est fixé à seize heures à la terrasse d'un bistrot de l'avenue Daumesnil. Je commande un thé. Deux thés, une glace et une heure plus tard, toujours rien. Puis un serveur prononce mon nom à voix haute. Un appel pour moi.

« Allo ? »

« Allo, ici Judith. J'ai besoin de ton aide. »

« Qu'est-ce qui se passe ? »

« Le professeur, il a été tué. »

« QUOI ? Par quoi ? Où ça ? »

« Aucune idée. Je suis au commissariat du 5^{ème}. »

Vingt minutes plus tard, je rentre dans un bureau où un inspecteur ventripotent au regard fatigué affronte les foudres de Judith avec une certaine lassitude.

« Mais c'est absurde ! Si, je l'avais réellement tué, je n'aurais pas laissé ma carte de visite. »

« Vous avez pu être dérangé... »

« C'est vous qui êtes dérangé ! Vous n'avez aucune preuve... »

« Aucune preuve que ce n'est pas vous... »

« Euh... Ahem... »

Judith redouble d'énergie en me voyant rentrer.

« Demandez-lui ! J'étais avec lui ce matin. »

« Vous étiez ensemble jusqu'à quelle heure ? »

« Onze heures et demi, environ. » lui réponds-je. « Peut-être un peu plus tard ». »

« Ou peut-être un peu plus tôt » me rétorque l'inspecteur. « Le meurtre a eu lieu à onze heures quinze. »

Le téléphone sonne.

« Allo. Ah ? Vraiment ? Compris. »

Il se tourne à nouveau vers Judith.

« Visiblement, vous avez des amis bien placés. Comme je n'ai pas encore de preuve formelle, je vous laisse partir pour l'instant. Mais restez chez vous, on va se revoir très bientôt. »

Judith récupère ses affaires : portefeuille, paquet de mouchoirs, clés, un... tournevis, plusieurs carnets, un porte-monnaie.

« Excusez-moi, il manque quelque chose. Un porte-cigarettes en argent. »

« Ca m'étonnerait. Tout a été mis dans un sac et je l'ai ouvert devant vous. Vous savez, les voleurs se risquent rarement ici. »

« Tant pis, sortons avant qu'ils ne changent d'avis. »

« Je peux te demander un truc ? »

« Oui, quoi ? »

« Qu'est-ce que tu fais avec un tournevis dans ton sac à main ? »

« Tu t'es déjà retrouvé coincé dans un ascenseur avec un type bizarre, dans un immeuble vide ? »

« Non. Parce que toi si ? »

« Non plus, mais si ça m'arrive, ça pourra servir. »

Le porte-cigarettes en argent s'ouvre et la jeune femme blonde en retire une, que son gorille allume aussitôt.

« Ahhh, ça va mieux. Tu as l'adresse ? »

« Oui. Judith Le Bihan. 189 rue de Grenelle. »

« Hmm, joli quartier. »

Chapitre 10 1/2

L'oncle Gilles est presque aussi pâle qu'elle, sauf son bras inondé de sang.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? Qui t'a attaqué ? Un loup ? »

« Pire. Ferme la porte. »

Maria désinfecte la plaie et bande soigneusement le bras de l'oncle Gilles, qui ne bronche pas, malgré la douleur qui accompagne forcément une plaie de cette taille.

L'oncle Gilles a retrouvé des couleurs. Clara s'approche doucement.

« Ils nous ont retrouvés ? »

« Pas encore, mais maintenant, ils savent qu'on n'est pas loin. »

« On va repartir, alors ? »

« Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse. »

Ce soir, Clara n'arrive pas à dormir. Elle entend les pas de l'oncle Gilles dans le salon. Il doit discuter avec Maria. Ce n'est pas bien d'écouter aux portes, mais elle a trop peu sommeil et trop envie de savoir...

« Pourquoi tu ne lui dis pas à cette petite ? Elle a le droit de savoir la vérité. »

« Je sais. Mais il est encore trop tôt. Il est plus sûr pour elle qu'elle ne sache pas. Et puis elle n'est pas assez mûre pour comprendre. »

« Pas assez mûre ? Après ce qu'elle a subi ? Et puis comprendre quoi ? Tu crois que moi non plus, je ne suis pas mûre pour comprendre ? Pourquoi tu ne me dis pas qui sont ces types et pourquoi ils la poursuivent ? »

« Maria, tu m'as toujours dit que tu m'aiderais quoiqu'il arrive, sans poser de questions. »

« Je sais. C'est sûrement une des choses les plus stupides que j'aie dites... Mais je m'y tiendrai. Si tu tiens à supporter tous les ennuis du monde tout seul, fais comme tu veux. Moi, je vais me coucher. »

Clara remonte vite dans sa chambre. Ils vont sans doute bientôt repartir et quitter ce havre de paix. Elle sait que c'est à elle que les hommes en noir en veulent. Elle n'a toujours pas peur, mais elle aimerait comprendre.

Chapitre 11

Rue de Grenelle : le luxe du hall d'entrée ne laisse aucun doute quant au standing de l'immeuble. Les lustres dorés illuminent le tapis rouge comme si on préparait une réception chez l'ambassadeur.

« C'est l'appartement de tes parents ? »

« En un sens. L'immeuble est à eux. Mon père me le « loue » dans le cadre du travail que j'effectue pour lui. »

La clé tourne dans la serrure. Je suis tiré de mon observation admirative des moulures du plafond par une exclamation...

« Les salauds !!! »

L'appartement est retourné de fond en comble.

« Tu aurais pu ranger. »

« C'est pas drôle... »

Non, c'est vrai. Je m'imagine rentrant chez moi et trouvant mes affaires en vrac... Mes précieuses pyramides de papiers si méticuleusement accumulées et triées soudain effondrées, mes t-shirts de couleur mélangés (maniaque, moi ?). Mais là, le contexte est différent : au vu des objets qui ont été laissés, j'ose à peine imaginer ce qui dû être emporté par les cambrioleurs.

Eh bien justement, rien.

Strictement rien. Nada. Nitchevo.

« Tu n'avais pas de billet dans le matelas, de photos compromettantes sous la baignoire, d'actions Eurotunnel dans le micro-ondes ? »

« J'ai des choses de valeur, mais ils n'ont rien pris. J'ai même une petite liasse de dollars de « réserve », qu'ils ont forcément vue et ont laissée. Ils devaient chercher autre chose. »

« Comme le carnet, par exemple. »

« Comme le carnet. »

« On appelle la police ? »

« Hmm... Qui à part toi et mon père savait que je n'étais pas chez moi ? »

« L'inspecteur... »

« Et les gens du commissariat. »

« Effectivement. On n'est jamais trop prudent. Je ne sais plus trop quoi faire... »

« Et si on rangeait ? »

Après deux bonnes heures à trier (ou mettre de côté le plus souvent, dans mon cas, n'étant pas suffisamment érudit pour discerner un artefact abyssinien d'un cadeau 3 Suisses), l'appartement a repris une apparence normale (normale pour l'immeuble, mais carrément au-dessus de ma normalité à moi).

« Et si on mangeait ? »

Judith ne semble pas particulièrement enthousiaste. Alors j'essaie une autre approche.

« Si ça te tente, je peux préparer un petit plat pendant que tu te reposes. »

Je lui arrache un sourire.

« Tu ferais ça ? Tu sais cuisiner ? »

« Un peu. Pour peu qu'on puisse trouver des ingrédients. »

« Le frigo est certainement plein. Mon père paie la gardienne pour qu'elle le remplisse régulièrement. »

« Alors c'est parti. »

Effectivement, il est plein à ras-bord. Tomates, oignons, viande... J'ai de quoi faire une bonne sauce ! Crème fraîche, fromage... et des lasagnes dans le placard ! Il y a même du basilic frais... Quelques coups de couteau plus tard, viande et légumes mijotent tranquillement. En jetant les déchets, je m'aperçois que la poubelle est d'une propreté impressionnante, sauf... un mégot.

« Judith, tu fumes ? »

Pas de réponse...

« Judith ? »

Inquiétant. Je décide de retourner au salon, armé de ce que j'ai pu trouver (un magnifique rouleau à pâtisserie avec encore le code barre dessus). Je m'approche doucement de la pièce obscure, le rouleau prêt à frapper impitoyablement sa proie, pour en faire de la pâte brisée. Je rentre à pas de loup. On ne voit rien. Je tâtonne pour trouver la lumière. C'est bon, j'allume...

J'ai juste le temps d'apercevoir une silhouette se jeter sur moi avec un vase... Je brandis mon rouleau, qui rentre violemment en contact avec l'objet et le transforme en puzzle époque Ming.

« C'est toi ? »

« Je pourrais te dire la même chose... »

« Je t'ai appelée et tu n'a rien dit ! »
« Oui, je dormais. J'ai le droit, non ? Je suis chez moi, je crois. Tu sais combien ça vaut un vase du treizième siècle ? »

« Désolé, comme tu ne répondais pas, j'ai pensé que... »
« C'était une raison pour rentrer comme un voleur, sans rien dire et sans lumière ? »
« Non, mais... Désolé, je pensais bien faire. »
« Arrête de penser... Arrête, arrête !!! »

Elle fond en larmes et... me tombe dans les bras.
Nous restons enlacés deux bonnes minutes, jusqu'à ce qu'elle reprenne son souffle.

« Je suis désolée. J'ai eu peur. »
« Pas autant que moi. Sans rouleau à pâtisserie, j'aurais une fleur de lotus imprimée sur le front. »
« Je suis désolée. »
« Allez, ne t'inquiète pas. En fait, j'étais venu voir si tu fumais. »
« Moi, non... Mais par contre, je crois qu'il y a quelque chose qui le fait à ma place, dans la cuisine. »
« ZUT, ma sauce... »

La sauce est sauvée in extremis. Un peu d'eau, une pincée de sucre pour adoucir, je dépose les couches successives de pâtes, de sauce, de crème et de fromage avec délectation. D'ailleurs un bon cuisinier doit goûter ses plats : j'en mange ainsi une quantité non négligeable, avant de placer le plat au four et de retourner au salon, sans rouleau à pâtisserie cette fois, en espérant que ce n'est pas une erreur.

Il règne dans cet appartement une ambiance agréable. Le parfum de Judith n'y est pas pour rien... C'est fou comme les parfums féminins marquent les lieux qu'elles fréquentent, au point qu'appartements et bureaux semblent vide sans ces notes fleuries, ambrées, entêtantes ou discrètes, qui font que même absentes, on sent leur présence.

Porté par cette douce ambiance, j'observe les estampes qui ornent les murs du couloir : elles semblent très anciennes. Si ce sont des vraies, elles doivent valoir une petite fortune. Aucun cambrioleur digne de ce nom ne serait parti sans les embarquer. Pas de doute, c'était certainement le carnet qu'ils cherchaient. Et ce sont des pros : aucune effraction... Ils ont ouvert et refermé la porte comme s'ils avaient la clé.

Un frôlement me fait sursauter... C'est Judith.

« Tu regardes mes souvenirs d'école ? »
« Si c'est toi qui as fait ça, je suis l'empereur de Chine. »
« Ce sont des estampes du dix-septième siècle. »
« Ca n'intéresse pas les cambrioleurs ? »
« Si, comme à peu près la moitié des objets présents ici. »
« Et le carnet, tu l'as mis où ? »
« Dans ma poche. »
« Tu ne veux pas que je le garde avec moi ? Je suis peut-être moins « repéré ». Un simple informaticien qui part en voyage sur un caprice attire moins l'attention qu'une Indiana Jones en jupons... »
« Demain, je vais voir mon père, je dois le lui montrer. Par contre, je... »
« Quoi ? »
« En fait, s'ils sont venus, ils peuvent revenir. Ca ne te dérangerait pas de rester ici cette nuit ? »
Je fais mon possible pour masquer mon air ravi.
« Bien sûr. Si tu veux, on peut même aller chez moi. »
« Je préfère rester ici, si ça ne te dérange pas. J'ai quelques recherches à faire. »

Judith semble apprécier mes lasagnes. Elle en reprend deux fois ! Deux yaourts plus tard, elle reprend son souffle et me sourit.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »
Son sourire s'élargit.
« Je me disais juste qu'au départ, je me demandais quel type de cinglé tu étais... Et maintenant, tu es là à jouer les papas poule avec moi. »
« Tu me vois ravi d'avoir gravi peu à peu les marches de ton estime. »
« Après des jours à te considérer comme un boulet à traîner de ville en ville... »
Merci, ça fait toujours plaisir...
« ...je me retrouve à te demander de rester. »
« On s'habitue à tout, même aux satyres des souks, aux touristes qui achètent n'importe quel vieux bouquin, aux kidnappeurs du bout du monde... »

S'ensuit un de ces moments où on est tiraillé par l'envie de se pencher vers l'autre, de la serrer dans ses bras et de l'embrasser sauvagement. Certains le font, d'autres se retiennent, par peur du rejet, par manque de confiance, parfois juste par pudeur ou par peur de briser des convenances qui invitent à la retenue. Chose d'autant plus idiote que nous sommes tous seuls, dans un grand appartement, où ma douce compagne d'aventure a visiblement besoin d'être consolée.

Mais on ne se refait pas et comme souvent dans ce cas, je me retrouve seul avec mes regrets, à tenir compagnie au canapé du salon et à me sentir très, très bête.

Chapitre 11 ½

La vie continue chez Maria comme si de rien n'était, sauf une certaine tension entre elle et l'oncle Gilles. Les adultes sont bizarres, se dit Clara, ils s'aiment beaucoup, ils le savent, mais ils font comme si le fait d'être ensemble était très dur à supporter. Le jour où elle deviendra grande, elle essaiera de s'en rappeler pour être plus heureuse.

C'est désormais Maria qui sort souvent et ramène des papiers à l'oncle Gilles.

Un soir, au moment de se mettre à table, Clara sent que quelque chose est différent : l'oncle Gilles va peut-être enfin lui expliquer toute l'histoire.

A la fin du repas, l'oncle Gilles prend la parole.

« Clara, après-demain, on s'en va. »

Ce n'est pas vraiment une surprise, quoique Clara soit déçue de ne toujours pas avoir droit à plus de révélations.

« On va où ? »

« Assez loin. Dans un pays que je connais, où j'ai des amis et où nous serons en sûreté. »

« Et toi Maria, tu viens avec nous ? »

Maria s'apprête à répondre, mais l'oncle Gilles ne lui en laisse pas le temps.

« Maria reste ici. C'est sa maison et autrement, c'est... trop compliqué. »

Clara lit sur le visage triste de Maria que c'est une décision de l'oncle Gilles, qui la visiblement très malheureuse. Mais comme d'habitude, elle ne dit rien.

Clara se demande si plus tard, elle deviendra elle aussi une de ces adultes bizarres...

Chapitre 12

Mes rêves de cette nuit me transportent dans des paysages étranges où des armées de concombres bodybuildés défilent devant notre magnifique jeune femme blonde, qui elle-même brandit un étendard bleu reproduisant l'étrange schéma du carnet. Elle harangue ses troupes (concombres et hareng, tiens, jamais essayé...) : « vous savez ce que nous cherchons... ». La foule concombroidé répond comme un seul homme : « le carnet, le carnet, LE CARNET ! ».

« Le carnet !!! »

J'ouvre une paupière, puis l'autre. Le canapé était confortable, mais un peu court. Je m'aperçois en esquissant un mouvement que j'ai un sérieux torticolis. Judith semble agitée.

« Le carnet, tu l'as vu ? »

« Eh... Oui... Non... Enfin, celui des concombres ? »

« Quoi ? »

« Euh, non, rien, laisse tomber. Tu ne le retrouves plus ? »

« Je ne sais plus trop... J'ai travaillé tard dans mon bureau et ce matin, plus rien. »

Je me lève pour inspecter les lieux, malgré une vision encore un peu floue, due à ce réveil quelque peu brutal. La seule chose étrange que je trouve dans le bureau est une part de tarte aux fraises entamée. Mon expérience du grignotage s'avère ici précieuse...

« Tu as regardé dans le frigo ? »

« Pourquoi ? »

« Rien, une idée »

Je la vois surgir, le carnet à la main...

« Tu es devin ? »

« Non, mais toi, tu es fatiguée. Ca te gêne si je finis la tarte ? »

Le temps qu'elle me réponde, celle-ci est déjà engloutie.

« Non. D'ailleurs, je préférerais des croissants. »

« Tu en as ? »

« Non, mais j'en veux bien. »

Le message est clair.

Mes ablutions matinales accomplies rapidement, me voilà parti pour la boulangerie. Il fait beau ce matin. Pas un temps à rester enfermé dans une voiture, comme semble l'avoir fait le type qui somnole la bouche ouverte dans sa Ford, tout droit sorti d'un mauvais film policier. Y a-t-il un lien avec nous ? Peu importe, mon objectif est de ramener des croissants. J'accomplis cette tâche avec plaisir, anticipant la phase suivante en en mangeant un en cours de route. Lorsque je reviens, le type est réveillé et fait mine de chercher quelque chose dans sa boîte à gants. Peut-être est-ce la clé de chez lui, mais bon, j'en doute...

Le petit déjeuner est plaisant, le soleil inondant le salon et faisant briller de mille feux de jolies sculptures aux formes élégantes pour certaines, surprenantes pour d'autres... Je crois d'ailleurs comprendre pourquoi j'ai rêvé de concombres : l'une d'entre semble représenter une cucurbitacée longiligne sur laquelle des touches seraient posées, comme si l'on avait voulu en faire une trompette. Ca doit être rigolo d'être artiste.

Après avoir avalé trois croissants et un demi-litre de café, Judith semble avoir retrouvé son énergie.

« Au fait, pourquoi voulais-tu savoir si je fumais ? »

« Il y avait un mégot de cigarette dans ta poubelle, hier soir. »

« Un mégot ? Mais c'est absurde ! Personne ne fume ici... Et la concierge n'oserait jamais ! »

« Absurde ou pas, je ne l'ai pas inventé. »

Je récupère le mégot sur le coin d'étagère où je l'ai laissé la veille et le montre à Judith.

« Tu reconnais la marque ? »

« Non, mais je ne suis pas un spécialiste... »

« C'est juste la même marque que celles de l'étui de la blondasse. »

« Tiens, intéressant. »

« Si je la trouve, je l'écorche vive... »

« Et moi je m'occupe de son gorille ? Tu ne préfères pas qu'on inverse ? »

« Au moins, ça prouve que c'est bien le carnet qu'ils cherchent. »

« Ah, d'ailleurs, j'oubliais... J'ai peut-être rêvé, mais il me semble avoir repéré un type dans une voiture, en bas, qui avait l'air d'avoir passé la nuit là. »

« La police ? »

« Peut-être. Ou autre chose. Tu ne préfères pas qu'on aille chez moi ? »

« Si, tu as raison. De toute façon, j'ai fini mes recherches. Je prends mes affaires et on sort par derrière. »

Nous voilà partis pour le onzième arrondissement. A priori, personne ne nous suit. Le métro est bondé, comme toujours à cette heure. Cela ne nous empêche pas d'assister au petit manège habituel : un joueur d'accordéon tellement mauvais qu'on le croirait amputé des deux mains, d'un SDF dont les affaires ont visiblement bien marché la veille et qui n'a pas encore dessoulé, sans oublier un mendiant poète qui fait rimer « mois de mai » avec « Beaujolais »... Heureusement, nous sommes arrivés.

Malgré les apparences, mon appartement ne semble avoir reçu aucune visite involontaire.

« C'est sympa chez toi. »

« Je suis parti un peu vite. Si j'avais su que tu venais, j'aurais rangé. »

« T'inquiète pas. C'est parfait. Bon, il faut qu'on fasse le point. Du côté positif, nous avons joint les deux bouts de l'histoire : nous savons que le carnet a atterri en Afrique avec Amédéo. Deuxième point : nous avons le carnet et il doit y avoir encore des choses à découvrir dedans, puisque nos 'amis' sont prêts à tuer père et mère pour le récupérer. »

« Tu appelles ça un point positif ? »

« On fait avec ce qu'on a. Tu vois d'autres choses ? »

« Du côté négatif, oui... Nous sommes soupçonné de meurtre par la police. Nous ne savons rien de la famille de Malsigny. Nous courons après un talisman sans savoir pourquoi. Et... mon frigo est vide ! »

« Tu n'as qu'à aller faire les courses pendant que je vais voir mon père »

« Tu veux y aller seule ? C'est risqué, tu vas te retrouver coincée entre les policiers et les tueurs à gage qui planquent en bas de chez lui... »

« Tu penses bien qu'on ne va pas se retrouver chez lui... On a quelques points de rendez-vous discrets où on ne risque rien. Mais c'est mignon de t'inquiéter pour moi, ça faisait très longtemps qu'on ne l'avait pas fait... »

Et sans que j'aie le temps de dire ouf, elle me gratifie d'un baiser... Dense, tendre, généreux, ferme, savoureux... Et plein d'autres qualificatifs que je n'ai pas le temps d'inventer avant qu'elle parte.

« Fais attention. »

« T'inquiète pas. Je serai revenue pour midi. »

Chapitre 12 1/2

Clara n'a jamais pris l'avion. Elle n'a pas peur, mais elle est impressionnée par la foule qui se presse dans les couloirs de l'aéroport de Milan.

« Giuseppe di Pietro, Emilia di Pietro. »

Le policier leur rend leurs passeports sans sourciller. Clara ne sait pas comment l'oncle Gilles a pu leur avoir des faux papiers, mais ça ne la surprend pas. Il sait ce qu'il fait.

« Oncle Gilles, c'est par là l'avion pour New York. »

« Oui mais nous on en prend un autre. »

« Mais nos billets ? »

« J'en ai pris d'autres. Il faut être prudents jusqu'au bout. »

« Et on va où ? »

« Chez un vieil ami. »

« Qui habite où ? »

« En Inde. Là-bas, nous serons en sûreté. »

Toujours par prudence, Gilles et Clara se baladent dans les boutiques jusqu'à l'heure de l'embarquement.

« Benvenuto, Signor Ricci ! ».

L'oncle Gilles les a encore fait changer de nom, afin de brouiller les pistes jusqu'au bout. L'avion décolle avec une accélération qui colle Clara au siège.

Non seulement elle n'a pas peur, mais elle ressent une certaine excitation à l'idée de découvrir un nouveau pays. Les seules images qu'elle a de l'Inde sortent du « Livre de la jungle », version Walt Disney. Elle s'endort en pensant aux vertes couleurs de la jungle et aux animaux qui y vivent...

Gilles ne s'endort pas. Il pense à Maria. Est-ce qu'il la reverra un jour ? Y a-t-il une solution ? Il y en aurait bien une, mais... Non, il ne peut pas faire ça.

Chapitre 13

Ah, retrouver les néons du supermarché du coin, mon aimable boulangère qui jette la monnaie dédaigneusement aux clients comme s'ils étaient des pestiférés, le doux bruit du marteau-piqueur qui casse ce même trottoir qui était flambant neuf quand je suis parti (ils ont oublié quelqu'un dessous ?).

Ce midi, je prépare un petit sauté de veau aux olives, histoire de tâter du terroir avant de repartir vers des contrées exotiques... Ca mijote pendant que je range. Onze heures. Midi. Treize heures. Mais elle fait quoi ?

Treize heures trente. Le téléphone sonne enfin... C'est bien Judith. Plutôt anxieuse.

« J'ai vu mon père. J'ai plein de trucs à te dire. Mais avant tout, il va falloir qu'on fasse gaffe... On a affaire à des gens qui ne rigolent pas. D'ailleurs si tu veux arrêter là, je ne t'en voudrai pas. »

« Tu rigoles... On est dans la même galère alors on fonce. Ensemble. »

« Bon. Il va falloir qu'on aille vite. Tu as de quoi noter ? Voilà de quoi j'ai besoin... »

Deux pages de graffitis plus loin, me voilà en train de pianoter furieusement sur mon ordinateur, à la recherche de tout ce que Judith m'a demandé. Je ne comprends pas tout ce que je fais, mais l'important est que je le fasse. J'en oublie presque mon sauté de veau qui s'avère bien mijoté (après cinq heures...).

Judith revient vers seize heures. Elle se blottit dans mes bras comme un bébé et commence à sangloter.

« T'inquiète pas, ça va aller. Tu as mangé ? »

« Non, pas eu le temps. J'ai tellement de trucs à te dire... »

Quelques bouchées de sauté de veau plus tard, Judith retrouve ses couleurs.

« C'est bon!!! »

« Merci. Ca change du poulet avec du riz ! »

« J'ai vu mon père. Il m'a... fait peur. »

« Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

« D'abord, il a essayé de contacter son client, la personne pour laquelle il m'a lancé sur la piste du talisman. Un vieux collectionneur que je connaissais bien. »

« Connaisais ? Tu veux dire... »

« Mort. Tué. Assassiné. Il y a dix jours. Chez lui. »

« Et on sait qui c'est ? »

« A priori non. Ses contacts dans la police n'ont rien su lui dire... C'est d'ailleurs peut-être ça le plus inquiétant. D'après mon père, le sujet les embête. Tu te rappelles le coup du porte-cigarettes qui avait disparu au commissariat ? »

« Tu penses que... »

« Avoir la police plus les tueurs sur le dos, ça fait beaucoup. De plus, mon père n'a pas su me dire qui ils étaient, mais ce ne sont sûrement pas de simples chasseurs d'antiquités. Il pense plutôt à un mouvement, une sorte de secte... Tu as pu faire les recherches ? »

« Oui... J'ai tout imprimé. »

« Tu as lu ? »

« Non, il y en a un peu dans tous les sens. Je t'attendais pour que tu m'expliques ! »

« On va voir ça. Tu as du café ? »

« Oui, j'en fais. J'imagine qu'on va en avoir besoin. Et le carnet, tu l'as laissé à ton père ? »

« Non, mais il en a fait une copie complète. On devrait avoir de ses nouvelles sur ton e-mail. »

« Mon e-mail ? Tu n'as pas peur qu'on nous retrouve ? »

« Pas tout de suite. Mais de toute façon, je pense qu'il va falloir repartir d'ici peu. »

Le café posé au milieu des pages imprimées, nous commençons notre longue soirée de recherche...

Une heure, deux heures...

Minuit passé. Après des heures de recherche peu concluantes, c'est un message du père de Judith qui débloque la situation. Il évoque un mouvement nommé 'PPP', dont on sait très peu de choses. Le mouvement trempe dans

plusieurs affaires au début du siècle, puis se fait complètement oublier dès 1945, sa proximité des mouvements nazis n'ayant pas joué en sa faveur... On les retrouve trente ans plus tard dans une histoire d'œuvres d'art volées lors de l'occupation.

« Mais quel rapport avec le talisman ? »
« Le client de mon père. Roger Sennevières. Il a appartenu à ce mouvement, puis il l'a quitté. »
« On sait pourquoi ? »
« Non, mais mon père pense que s'il lui a demandé de retrouver le talisman, c'est pour qu'eux ne le retrouvent pas. Sennevières semblait angoissé et était prêt à nous offrir une petite fortune pour le retrouver, mais il voulait qu'on aille vite. C'est pour ça que mon père m'a mis sur le coup toutes affaires cessantes. »
« On va essayer de trouver quelque chose sur Internet. »
« Tu sais, je ne pense pas qu'ils soient assez bêtes pour étaler le planning de leurs opérations sur la place publique ! »
« Eux non... Mais peut-être ont-ils quand même laissé des traces. Ennemis, repentis ou autres... Ca ne coûte rien de chercher. Il s'appelait comment le client de ton père ? »
« Sennevières. »
« Une seule réponse. Lisa Sennevières. »
« Tu vois, ça ne mène à rien. »
« Attends un peu, on va quand même creuser. Lisa Sennevières. Son poney. Ses vacances aux Seychelles. »
« Les clients de papa sont rarement au RMI. Mais bon, on ne sait même pas si c'est sa fille... »
« Son blog. »
« Son quoi ? »
« Blog. C'est un journal intime qu'on met sur Internet. »
« Si c'est sur Internet, c'est plus très intime... »
« Certes. Mais pourtant ça marche, il y a des millions de blogs, dont la plupart ne sont lus par personne sauf leur auteur et ses proches. Alors... Tiens, si je cherche le terme PPP... Et voilà ! Vive la technologie... »

17 Octobre – temps gris

Mon père les appelle « le mouvement », mais ils écrivent « PPP » sur leur papier. « Programme de Progrès pour la Planète ». Pour la première fois, il m'en a parlé aujourd'hui. Chaque premier soir du mois, il allait aux rencontres du mouvement et je ne sais pas ce qu'il y faisait. Maman m'a dit qu'il n'en parlait pas car ça n'était pas pour les enfants, mais je suis sûre qu'elle n'en sait rien non plus.

Et hier soir, pour la première fois, il n'y est pas allé. Je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit qu'il n'y retournerait certainement plus parce qu'il avait « une autre chose plus importante à faire ».

18 octobre – soleil

J'ai entendu Papa et Maman discuter ce matin. Maman a peur de quelque chose que Papa doit faire et elle lui demande de ne pas y aller. Papa dit qu'il n'a pas le choix, que ça serait trop grave autrement.

« 19, 20 octobre... Ah, elle reparle du mouvement le 10 décembre. »

10 décembre – temps gris

Papa nous a demandés à Maman et moi de répondre au téléphone et de dire à quiconque demandait s'il était là qu'il était parti en mission pour plusieurs mois. Il nous a expliqué que le « mouvement » n'avait pas apprécié qu'il s'en aille et cherchait à avoir des explications. Il n'avait pas l'air rassuré. Plus tard dans la soirée, j'ai entendu Maman qui s'énervait. Je suis allé écouter. Papa a parlé d'une « catastrophe » s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait. Maman a pleuré. C'est là que Papa lui a parlé de quelque chose de très bizarre : un objet qui aurait une sorte de pouvoir qui pourrait être dangereux. Le mouvement le cherche et Papa ne veut pas qu'il le trouve, sinon ça sera très grave pour tout le monde. »

22 décembre – neige

Maman et moi, on part en Suisse. Papa a dit que ça me ferait du bien d'y passer quelques mois pour les langues... Mais je sais bien que c'est parce que c'est dangereux de rester là et qu'il veut nous protéger. Je n'ai pas envie de partir et de le laisser tout seul ici.

« Et après ? »

« Ca s'arrête là. »

« Pas rassurant, mais au moins on sait à qui on a affaire. »

« Je me demande ce qu'il a de si particulier, ce collier... »

« Aucune idée. Tiens, ce n'est pas un mail de mon père ? Peut-être qu'il va nous apprendre des choses sur le talisman... »

Judith

J'ai retrouvé la trace de la famille de Malsigny. Comme pour Sennevières, mes contacts dans la police ont rencontré une résistance bizarre. Et ce qu'ils ont fini par trouver n'est pas rassurant : trois descendants de la famille sont morts au cours des six derniers mois. Il ne reste plus que deux survivants hypothétiques : une petite fille de douze ans et son oncle.

Chapitre 13 1/2

Le jour se lève à peine quand l'avion arrive à Bombay. Clara admire par le hublot le 'collier de perles' constitué par les lampadaires de Marine Drive, la fameuse avenue qui longe la baie, un peu l'équivalent de la promenade des anglais. Elle repense aux sept étoiles qu'elle a vues dans son rêve. Maintenant, elle est sûre d'avoir déjà vu cette image quelque part...

La sortie de l'avion est un choc pour Clara : en quelques secondes, elle est en sueur... Chaleur et humidité de l'empêchent pas d'ouvrir grand les yeux sur ce pays inconnu... La salle de passage des douanes lui donne l'occasion d'admirer les magnifiques couleurs des saris, si élégamment portés par les femmes indiennes qui attendent leur tour, le passeport à la main. Elle imagine ces femmes dans le métro parisien, comme autant de fleurs qui pousseraient sur le pavé.

« On y va. »
« Paolo Ricci, Chiara Ricci. Your daughter? »
« Si... Yes. »
« Enjoy your stay in India. »

Leurs bagages récupérés, ils plongent dans la foule qui se presse à la sortie.

« Gilles! »
« Darshan... »
« Gilles. Ca fait plus de quinze ans... »
« Dix-sept ans. »
« Et toi, c'est Clara, c'est ça? »
« Oui. Vous c'est Dar..Sar... »
« Darshan. Tu verras, on s'y habitue. Allez, montez dans mon carrosse ! »

Ils s'engouffrent dans une 'Ambassador', voiture beige aux allures de Dauphine échappée des années 60 et à la déco intérieure très... indienne ! La statue rose et souriante de Ganesh, le dieu-éléphant, qui trône paisiblement sur le tableau de bord, apparaît tout de suite sympathique à Clara.

Quelqu'un qui a un éléphant rose qui sourit dans sa voiture est forcément quelqu'un de bien. Elle ne voit pas comment les hommes en noir pourraient la retrouver ici, dans ce pays où tout est couleur et lumière !

Chapitre 14

Le soleil projette dans toute la pièce ses messages en morse, traduction des interstices entre les volets... Judith dort profondément. J'en profite pour m'émerveiller de la douceur de son visage, arrondi sans être large, au nez long sans être pointu, ses deux sourcils bien marqués venant souligner le velouté de ses yeux noisette comme deux écrins de velours... Sauf que là, ils sont fermés. Je passe doucement ma main dans ses cheveux, ce qui semble la sortir légèrement de sa torpeur. Elle sourit sans ouvrir les yeux et se blottit contre moi...

« Hmmm... Quelle heure il est ? »

Je regarde rapidement du côté de ma montre, posée à côté : dix heures trente.

Après tout, on est si bien là tous les deux, on a bien le temps

« Quoi, dix heures trente ??? »

Mes rêves de grasse matinée intime et langoureuse s'évanouissent... Judith se lève telle une furie, me laissant à peine le temps de comprendre qu'il faut que je fasse du café. Fort.

Après avoir battu le record du monde de rapidité de passage dans la salle de bain (et moi celui de lenteur pour faire du café), Judith se rue sur l'ordinateur : un nouveau message de son père est arrivé.

Judith,

J'ai fait appel à un vieil ami d'Interpol qui a accès aux fichiers d'anomalies au passage de frontière : les passagers qui s'enregistrent sans embarquer sur leurs vols, les passeports trouvés et non réclamés, etc. Pas de trace des de Malsigny, mais un incident bizarre s'est produit à l'aéroport de Milan : un homme et une petite fille n'ont pas embarqué sur leur vol pour New York. Ça semble léger comme indice, mais quelques minutes après avoir vu la fiche d'anomalie, il a voulu revenir dessus et ne l'a pas retrouvée. L'incident avait été effacé. C'est en principe totalement impossible... En tous cas, ça ressemble aux méthodes de nos « amis ».

*Il essaie de retrouver leurs profils dans les listes de passagers des autres avions.
Je te tiens au courant.*

Vaya con Dios !

Ton père qui t'aime

Tout ça me semble positif. Néanmoins, je sens Judith anxieuse.

« Quand mon père dit *Vaya con dios*, c'est un code entre nous qui signifie que les communications pourraient être surveillées et que désormais, toutes les phrases contenant une information « vraie » comporteront un mot dans une langue étrangère. Les autres phrases ne servent alors qu'à noyer le poisson. »

« Et ça vous arrive souvent de coder vos messages comme ça ? »

« Pas souvent... Et d'habitude, c'est plus par jeu. Là, il ne rigole plus. »

« Reprends du café. »

Nous cherchons des informations sur le fameux PPP, sans trouver trace de grand-chose, mis à part sur les *Pervers Polymorphes Pyromanes*, un groupe de musique ragga-punk, l'association *Premiers Pas en Poney*, ou encore le *Printemps des Palois Poilus*, dont nous n'avons même pas osé chercher à savoir quelle pouvait être l'activité...

Judith se lève et contemple la vue sur Paris.

« Et qu'est-ce qui t'a poussé à partir comme ça ? »

« Si tu regardes le mur, c'est plutôt ennuyeux. Si tu regardes l'immeuble d'en face, c'est déjà plus varié.

Maintenant, si tu regardes Paris, c'est magnifique ! Je me suis dit que si j'allais voir plus loin, ça ne pouvait être que fabuleux... »

Elle sourit.

« C'est vraiment ce qui t'a fait partir ? »

« Non, en fait, j'ai fait un rêve où un extra-terrestre vert vêtu d'un bleu de travail me disait que la plus charmante des jeunes femmes m'attendait quelque part dans un souk égyptien et que si je passais trop de temps au lit à faire des rêves débiles, j'allais rater l'avion. »

Je l'enlace tendrement et... Un bip signale l'arrivée d'un message. Super, le progrès : même seul chez soi, on peut plus être tranquille...

« C'est mon père !!! »

Hola chica,

J'ai de bonnes nouvelles d'oncle Louis. Sa régata se passe bien et il est en tête. Avec sa niña, ils sont arrivés en tête à l'étape chère à Alexandra et Babu, mais son concurrent a retrouvé les vents porteurs. Les compañeros doivent faire vite pour rester dans la course, demain il sera trop tard.

« C'est normal que je ne comprenne rien ? »

« Oui. Je vais t'expliquer. Attends, je lis jusqu'au bout... »

Hermoso Francesco a la clé. Pour le reste, Papan sera fidèle au poste, as usual. Je sais que tu dois repartir pour New York, alors bon voyage. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches, y mucho mas.

Muchos besos de tu padre.

« Papan. C'est le surnom que j'avais donné à notre guide en Inde. »

« C'est un nom amusant ! »

« Un surnom. Son vrai nom est Dipan Balakrishna. »

« Tu veux dire qu'on va... »

« En Inde ! Et on part aujourd'hui. »

« Mais il faut qu'on trouve un vol ? »

« Attends, je vais décoder. La première phrase ne veut pas dire grand-chose, sauf peut-être que les *de Malsigny* sont encore vivants. Vraisemblablement, il sont en Inde, pays cher à *Alexandra* et *Babu*. »

« Des amis à toi ? »

Judith rigole.

« Non, Alexandra David-Néel a parcouru l'Asie dans tous les sens et je dévorais ses bouquins étant ado, quant à *Babu*, c'est le surnom que les indiens donnent à Gandhi. »

« Il faut avoir avalé une bibliothèque pour les comprendre, vos énigmes !! »

« Non, il faut juste avoir un référentiel commun, comme dans toute communication. »

« Et *hermoso Francesco*, c'était le troisième hallebardier de l'infante Isabelle d'Espagne, ou un poète papou de la fin du XVIIème ? »

« T'es bête... C'est un ami qui s'appelle Francis Lebeau et qui tient un bar à Bastille. Mon père n'a fait que traduire mot à mot : *hermoso* pour *beau* et *Fran*... »

« Oui, là c'est bon, j'avais compris. Et qu'est-ce qu'il vient faire là ? Il n'est ni aventurier, ni libérateur de son pays ? »

« Encore mieux : c'est lui qui a nos billets d'avion. »

« Et New York, c'est pour brouiller les pistes ? Comme la phrase est en français... »

« Bravo, tu as tout compris ! »

« J'ai compris aussi que je n'avais plus qu'à faire mes bagages... Ton père ne nous dit pas combien de temps on a ? »

« Avec mon père, il faut partir du principe qu'on est déjà en retard. »

« Mais mon sac n'est même pas encore défait ! »

« Alors prends-le tel quel, c'est parfait. »

Chapitre 14 1/2

Clara aime l'Inde. Déjà, il fait beau tout le temps, ça change de Paris ! Mais surtout, elle a l'impression de se retrouver dans un pays rempli d'enfants qui auraient oublié de ranger leur chambre... Il règne ici comme une atmosphère de prodigieux bazar, mais de bazar ordonné, où chacun trouve sa place. Dans la rue, les jeunes comme les vieux, les vélos comme les bus, les vaches comme les chiens, tout ce monde cohabite dans une joyeuse cacophonie où le désordre ne gêne personne.

Et puis tout ressemble à un immense jeu. Les marchands ont des balances, les taxis sont jaunes et noirs comme dans une bande dessinée et ressemblent à des petites voitures en métal, les gros camions sont colorés et peints... Tout le monde klaxonne, mais pas parce que les gens sont énervés ! Non, juste pour signaler qu'ils passent. D'ailleurs on retrouve « horn please » (klaxonnez svp) en lettres peintes derrière chaque camion !

Elle découvre aussi la nourriture indienne... Elle n'aurait jamais pensé manger ces drôles de crêpes salées au petit déjeuner qu'on appelle « dosa ». Ça pique un peu mais c'est très bon. Elle raffole aussi du poisson tikka, ces filets tous frais marinés et grillés, qu'elle mange avec des « cheese naan », ces délicieuses galettes molles fourrées au fromage. Et les ananas sont tellement sucrés ! Clara en oublie presque qu'elle n'est pas en vacances.

Mais la détente est de courte durée. Après seulement deux jours sur place, Darshan reçoit un appel d'un cousin : le personnel de l'avion qui les a amenés ici a été questionné au sujet d'un homme et d'une petite fille.

« Tu crois qu'il faut quitter Bombay ? »

« Il n'y a pas vraiment de risque ici, mais il y en aura encore moins chez moi. »

« En combien de temps on peut y être ? »

« Trois ou quatre jours. »

« On part quand ? »

« Demain. »

Darshan remarque l'air anxieux de Clara et lui sourit...

« Ne t'inquiète pas, chez moi c'est très joli. C'est encore mieux qu'ici. »

« Et ça s'appelle comment chez toi ? »

« Ahmedabad. C'est une grande et belle ville. Tu y verras des choses magnifiques. »

« Il y a des éléphants ? »

« Oui, on ira les voir. »

« Et ils sont roses ? »

Darshan éclate de rire.

« Non, ils ne sont pas roses, ils sont gris, comme tous les éléphants. »

Clara ferme les yeux, se demandant pourquoi on représente partout en rose quelque chose qui est gris. Peut-être est-ce un moyen de changer la vie ? Peut-être que si on peint en rose les hommes en noir, ils deviendront souriants et inoffensifs...

Avant de s'endormir, elle adresse une prière au dieu-éléphant rose qui semble si souriant.

« Dieu-éléphant, si tu m'entends, aide-nous, même si je ne sais pas comment on peut nous aider. Toi qui souris tout le temps, tu dois savoir ce qu'il faut faire. »

Chapitre 15

Dans l'avion, alors que Judith dort paisiblement sur mon épaule droite, mon voisin de gauche persiste à vouloir me faire la conversation... Chose qui pourrait éventuellement être agréable s'il parlait un peu mieux anglais et s'il se rendait compte que je ne capte pas forcément toute la quintessence de son discours. Je finis par feindre l'endormissement, ce dont il ne s'aperçoit qu'après dix bonnes minutes de monologue. Cinq minutes après, il commence à ronfler comme une usine de menuiserie, ce qui a pour effet de réveiller Judith et de prévenir tout sommeil dans un rayon de dix mètres.

C'est donc passablement fatigués que nous arrivons à l'aéroport de Bombay. Le passage de la douane est tout sauf une formalité... Nous n'avons pas eu le temps de faire faire nos visas à Paris et même la lettre officielle d'un ami influent du père de Judith met un certain temps à convaincre nos interlocuteurs.

Lorsque nous sortons de l'aéroport, nous avons l'air plus morts que vivants et nous nous tassons tant bien que mal dans l'un des milliers de petits taxis jaunes et noirs qui attendent sagement à la sortie de l'aéroport.

« Taj Hotel. »

La voiture a à peine démarré que je m'endors, me retrouvant bientôt personnage de *Oui-oui et la voiture jaune*, qui parcourt une campagne étrange pleine de vaches broutant au milieu d'arbres branches ployant sous les olives et les tomates (j'ai dû oublier de mettre au frais mon reste de veau aux olives). Oui-oui finit par s'arrêter : nous sommes arrivés devant un grand champ de foire où une banderole indique *Printemps des Palois Poilus*. Un type à la pilosité développée s'approche de la voiture, écarte les touffes de sourcils qui lui cachent les yeux et commence à taper sur la vitre en grommelant des choses incompréhensibles. Il me prend par le col, l'air menaçant...

« Sir, sir... Taj Hotel. »

J'ouvre les yeux... Nous voilà arrivés dans ce qui est considéré comme l'un des plus beaux hôtels du monde. L'air conditionné du hall d'entrée nous réveille d'un coup, nous permettant d'admirer la merveilleuse silhouette du grand moucharabieh du hall, qui représente l'arbre de vie, dont les branches sculptées dans la pierre sont mises en relief par l'éclairage orange.

« C'est magnifique ! »

« C'est l'Inde. Viens, on a des papiers à remplir... »

Après un quart d'heure passé à remplir un formulaire à rallonge, qu'on croirait né de l'union illégitime entre un test de QI et une déclaration d'impôts, nous voilà dans une chambre luxueuse, à la décoration certes exotique, mais très élégante.

« C'est bien ce que je disais, c'est magnifique... »

« Ca peut, au prix où coûtent les chambres. Mon père nous a réservé une nuit ici. Après, à nous de nous débrouiller. »

« Une nuit ? Mais il est déjà presque sept heures du matin... »

« Raison de plus pour nous coucher. A midi, on s'en va. »

Lorsque le réveil sonne, j'ai l'impression que je viens à peine de fermer les yeux... Une bonne douche fraîche et nous sommes repartis avec armes et bagages pour l'autre bout de la ville.

Le taxi nous dépose dans une petite ruelle pleine de monde. Nous rentrons dans une petite cour où Judith frappe à une grande porte bleue.

« Tu as l'air de savoir où tu vas. »

« Oh oui, j'ai passé des semaines ici. »

La porte s'ouvre, un homme âgé en sort, visiblement encore endormi.

« What do you want ? Who... Judith ? »

« PAPAN ! »

Les embrassades durent quelques bonnes minutes, sous les regards intrigués de plusieurs personnes qui observent la scène depuis les fenêtres environnantes. Pour la discrétion, c'est raté...

Papan nous fait rentrer chez lui et sa femme nous sert un délicieux thé aux épices, pendant que Judith raconte son histoire. Je l'écoute avec attention, c'est vrai que c'est assez dingue ce qui nous arrive. Papan ne semble par contre pas particulièrement étonné de la tournure des événements...

« Ahh, Judith, Judith... Je vois que tu es aussi douée que ton père pour te mettre dans des histoires pas possibles. »

Il s'allume une cigarette et semble perdu dans ses pensées.

« Papan, d'après toi, qu'est-ce qu'on peut faire. »

Il ne dit rien, tire une bouffée de sa cigarette, puis semble hésiter longuement avant d'en recracher la fumée...

Puis il nous regard avec un grand sourire.

« Pour l'instant, vous ne pouvez rien faire sans dormir avant. Allez dormir dans la chambre du haut. On en reparle ce soir. »

Judith esquisse un mouvement de réprobation.

« Mais Papan, le temps presse, il faut qu'on les retrouve avant... »

Papan lève la main.

« Judith, Judith, tu n'as pas changé. » Il me fait un clin d'œil... « Ca ne doit pas être simple tout le temps ! »

Avant même qu'elle s'énerve, il reprend la parole...

« Ce qu'il faut faire pour l'instant, c'est me laisser faire. Ca me prendra peut-être du temps, mais si quelque chose est trouvable à Bombay, je le trouverai. Maintenant, allez dormir. »

Je mets un certain temps à m'endormir, l'esprit tiraillé entre l'excitation d'être dans un pays inconnu, le vacarme incessant des klaxons qui monte de la rue, la foultitude d'événements qui ont émaillé les jours précédents, mais également la tendre chaleur de Judith contre moi. Si je ne savais pas vraiment ce que je cherchais, j'étais loin de me douter que je trouverais tout ça...

Chapitre 15 1/2

Clara pensait ne plus jamais avoir peur, mais les routes indiennes ont quelque chose qui dépasse l'entendement. Les indiens ont-ils si peu peur de la mort qu'ils aiment à la frôler de si près à longueur de chemin ?

Valsad, Surat, Bharuch... Le voyage qui mène de Bombay à Ahmedabad est assez monotone, surtout à 50 km/heure en vitesse de pointe. Heureusement, ils s'arrêtent régulièrement pour visiter un temple, se rafraîchir ou... réparer un pneu ! La crevaision semble être un sport courant pour Darshan qui prendre ces péripéties avec beaucoup de calme, comme s'il s'agissait de passer un coup de chiffon sur le pare-brise.

La veille de l'arrivée à Ahmedabad, ils s'arrêtent pour passer la journée à Baroda. L'oncle Gilles n'était pas forcément pour se montrer en public, mais Darshan a insisté, en affirmant que pour passer pour des touristes, ils devaient faire des visites comme des touristes. Clara est persuadée qu'en fait, il a voulu lui faire plaisir et lui changer un peu les idées après tout cette route.

Ils garent la voiture au bord d'un grand parc qui semble parfaitement entretenu. Darshan achète à Clara une bouteille de *Thumb's up*, le cola local, dont elle adore le petit goût étrange, entre le bonbon anglais et l'encens ! Ils longent le parc, qui est en fait aménagé en terrain de golf.

Une balle arrive jusqu'à eux, bientôt suivie d'un homme blanc d'un certain âge plutôt bedonnant, qui trotte derrière.

« Sorry, no luck today. You're English ? »

« No, French. » répond l'oncle Gilles, espérant ainsi avoir la paix.

« Vous êtes Français ? Quelle bonne surprise ! C'est la première fois en six mois que je rencontre des compatriotes. Vous êtes de quel coin ? »

Gilles semble contrarié par la tournure des événements.

« Un petit village inconnu, dans une région déserte au milieu de nulle part. »

L'homme semble un peu désespéré devant tant de chaleur et d'enthousiasme.

« Euh... Ah ? Et... vous jouez au golf ? »

« Non. »

Darshan intervient... « Il faut qu'on y aille, pour arriver avant la nuit. »

« Bon, eh bien, au revoir ! » bredouille le golfeur.

Il les regarde s'éloigner, puis sort son téléphone portable.

« Monsieur le consul ? Oui, à propos de ce que vous évoquiez dans votre e-mail de ce matin, l'homme et la petite fille, oui, j'ai peut-être une info qui va vous intéresser... ».

De l'autre côté du parc, ils visitent un vrai palais de Maharadjah. C'est grandiose ! Un peu comme Versailles en version exotique. De grandioses fontaines entourées de statues de marbre, des armures, des tigres empaillés aux allures menaçantes, des dorures, des tableaux, des meubles somptueux... C'est comme dans les films, songe Clara.

« Darshan, pourquoi il n'y a personne ici ? »

« Parce que dans la journée, le palais est ouvert au public. »

« Et ils sont où les gens qui y habitent ? »

« Ils sont dans l'autre partie du palais, la plus grande. »

« Plus grande que celle qu'on vient de voir ? »

« Eh oui, les maharadjahs sont souvent encore très riches. Quand leur rente de situation leur a été retirée, ils avaient souvent largement de quoi vivre comme des rois juste en plaçant leur immense fortune. Certains n'ont pas su gérer la situation et ont tout perdu, mais beaucoup sont restés richissimes. »

« Mais pourquoi ils ouvrent leurs palais s'ils n'ont pas besoin d'argent ? »

« Je ne sais pas. Peut-être qu'ils ont envie de partager un peu de leur richesse avec les autres. Ou juste de la montrer. Ou peut-être qu'on les a obligés ! En Inde, tout est possible. »

Clara s'approche d'un tigre empaillé et le regarde dans les yeux, fascinée. Elle fait un bond lorsque le bruit du téléphone portable de Darshan résonne dans l'immense pièce.

Darshan décroche rapidement et reste quelques minutes à discuter, avant de raccrocher, l'air ennuyé.

« A Bombay, il y a quelqu'un qui vous cherche. »

Le semblant de détente qui s'était installé peu à peu sur le visage de l'oncle Gilles disparaît instantanément.

Chapitre 16

Je me suis tellement habitué au bruit incessant de la rue, que le calme de la nuit qui tombe finit par me réveiller. Calme relatif, mais qui me permet d'entendre des discussions dans la pièce du bas. Judith dort comme un bébé. Je rejoins la pièce principale où Papan est concentré sur son téléphone.

« Bien dormi, mon ami ? »

« Très bien ! Je me sens rajeuni de 10 ans. »

« L'Inde a ce genre d'effet sur les étrangers. Ils se sentent plus jeunes, plus vieux, plus intelligents, plus tristes, plus joyeux... Moi je pense qu'ils découvrent juste ce qu'ils ont réellement dans la tête. Et parfois ça les rend fous. »

« Donc en fait, je dois être fondamentalement jeune ! »

« Si tu veux. Pour l'instant, tu es fondamentalement à la recherche de deux personnes. Et j'ai du neuf. Ils sont bien passés à Bombay. »

« Ce qui veut dire... »

« Qu'ils sont partis. Il y a trois jours. »

« Où ça ? »

« Je ne sais pas. Par contre, je sais avec qui. Darshan Chandra, un guide touristique que j'ai déjà rencontré. »

« Et on ne peut pas le joindre ? »

« Non, mais j'ai ma petite idée. On m'a dit qu'il habitait à Ahmedabad, une grande ville au Nord, assez loin des sentiers touristiques. A sa place, si j'avais dû les cacher, je les aurais emmenés là-bas. »

« Comment en être sûr ? »

« En téléphonant chez lui. Je vais demander à sa femme en disant que j'ai un travail pour lui. S'il arrive bientôt, elle me dira quand le rappeler. »

S'ensuit une longue conversation téléphonique en hindi. Ou en gujarati ? En tous cas, je n'y comprends rien. Lorsque Papan raccroche, il arbore un petit sourire.

« Ils seront là-bas demain. Il n'y a qu'un problème... »

« Lequel ? »

« Elle m'a dit que j'étais le deuxième de la journée à vouloir proposer du travail à son mari. D'autres ont peut-être eu la même idée... »

« En même temps, ils n'ont pas beaucoup d'avance sur nous. »

« Raison de plus pour ne pas prendre de retard. Il nous reste une heure. »

« Avant quoi ? »

« Avant le départ du train. Va réveiller Judith. »

Judith a du mal à émerger de son réveil en sursaut et seule la bosse qu'elle se fait en rentrant dans le taxi arrive à lui arracher une parole.

Quand nous arrivons devant la gare de Bombay, nous comprenons que ce n'est peut-être pas le centre du monde, mais du moins celui de la ville... Nous pourrions être impressionnés par l'architecture victorienne de cette gare (qui s'appelle d'ailleurs gare Victoria), mais nous le sommes surtout par l'armée de porteurs en chasuble rouge qui se pressent autour des taxis pour s'approprier le premier client qui passe. En l'occurrence, nous sommes obligés de courir derrière le nôtre qui, bien que tout petit, file tel un farfadet dans la foule indienne installée dans le grand hall du bâtiment. Ça pourrait être amusant de le laisser filer devant et de voir dans quel train il nous conduit !

Mais peut-être que la moitié de la ville est au courant de notre histoire ! Soit presque dix millions de personnes... Papan a déjà pris les devants, conscient du fait qu'il ne nous reste que huit minutes avant le départ du train.

Je ne saurai sans doute jamais quand, où ni comment il a fait pour nous dégouter des billets en première classe climatisée en si peu de temps ! Mais peu importe, nous voilà tous les trois dans une sorte de compartiment assez joli, agrémenté de rideaux bleus, où souffle un air suffisamment conditionné pour nous faire croire qu'on est dans le transsibérien. En Inde, des t-shirts suffisent, mais si vous prenez le train, apportez une polaire !

Judith et Papan passent en revue leurs souvenirs communs. bercé par leurs paroles qui se changent peu à peu en images de temples, sites splendides, dieux et déesses, mais surtout engourdi par le froid glacial, le rêve se mêle à

la réalité et le sommeil prend le dessus en moins de temps qu'il n'en faut pour énumérer les 10 incarnations de Vishnou.

Ce sont les haut-parleurs de la gare d'Ahmedabad qui nous tirent de notre torpeur, à six heures quarante précises. Nous commençons réellement à nous activer lorsque nous réalisons que le train repart !!! Nous nous jetons littéralement hors du train avec armes et bagages, sous le regard intrigué de pas mal de badauds, surpris de nous voir jaillir par la portière comme des diables hors de leur boîte.

Tout comme à Bombay, beaucoup de monde attend dans la gare, dormant, mangeant, discutant tranquillement assis ou allongés sur le sol. J'imagine qu'ils attendent un train, ou peut-être pas. En Inde, lorsqu'on part en voyage, il y a des jours et des heures pour partir afin de ne pas attirer le mauvais sort. Si l'on doit partir à une période jugée défavorable, la ruse commune consiste à se diriger dans une direction en sortant de chez soi, puis à changer de direction ensuite, pour « tromper » le mauvais sort. Ca peut paraître bizarre, mais un indien trouvera certainement tout aussi bizarre qu'en France, on ne passe pas sous une échelle.

Nous nous frayons un chemin vers la sortie où nous embarquons dans des rickshaws, sortes d'hybrides entre la mobylette et la Fiat 500, où peuvent s'asseoir deux ou trois passagers (voire cinq ou six, d'après ce qu'on voit sur la route !) qui nous amènent à notre hôtel.

Après les (longues) formalités d'usage, on nous confie enfin les clés de nos chambres. Judith et moi avons une magnifique suite d'où nous pouvons admirer d'un côté le grand « Nehru Bridge » qui surplombe la rivière, de l'autre la mosquée Sidi Saiyad, principal monument de la ville.

« Dormez un peu, on se retrouve à neuf heures trente pour le petit déjeuner. » nous dit Papan, pour notre plus grand soulagement.

Chapitre 16 1/2

L'arrivée dans la famille de Darshan est une fête pour ses deux enfants qui l'attendaient avec impatience. Clara et Gilles attendent patiemment que prennent fin les effusions, mais également les palabres : Darshan et sa femme ne semblent pas totalement d'accord sur un sujet et celle-ci semble plutôt remontée...

Pendant ce temps, les enfants de Darshan regardent ces nouveaux arrivants avec les yeux ronds de la curiosité. Clara s'approche d'eux en souriant et essaie de communiquer. Par gestes, principalement. Après dix minutes de ce qui semble avoir été d'âpres négociations, Darshan les invite à s'asseoir.

« Désolé, mais il y a eu un petit problème avec ma femme. Deux personnes ont appelé pour proposer du travail. Et quand je lui ai dit que c'était sûrement un prétexte, elle m'a accusé d'être paresseux et de ne pas vouloir travailler. »

« Et tu lui as dit ? »

« La vérité. Et ça l'a mise encore plus en colère ! Elle a peur pour les enfants. Mais bon, je lui ai promis que vous iriez habiter ailleurs. »

« Et je parie que tu sais où. »

« Oui, une maison qu'on loue parfois à des touristes. Elle est vide pour l'instant. Nous irons après manger. »

En principe, les hommes et les femmes mangent séparément, mais une exception est faite pour Clara. Par contre, elle est surprise de la vitesse à laquelle les assiettes sont débarrassées à peine la dernière bouchée terminée...

Darshan remarque son étonnement et lui explique...

« Ici, une assiette sale est considérée comme impure, alors dès qu'elle ne sert plus, il faut la retirer le plus vite possible de devant son invité. En France, un repas dure longtemps : on y parle beaucoup, on prend le temps, on attend entre chaque plat... Ici, lorsqu'on invite des amis à dîner, on parle et on prend le temps avant le repas. Le repas dure peu de temps et a lieu en toute fin de soirée, juste avant de partir. »

Il regarde l'oncle Gilles d'un air entendu.

« C'est d'ailleurs ça qui nous a sauvés, là-bas... »

L'oncle Gilles ne semble pas apprécier cette évocation...

« Tu sais, je pense qu'on a assez de problèmes maintenant sans réveiller ceux du passé... »

Intriguée par cette soudaine agressivité, Clara essaie d'en savoir plus...

« Quels problèmes ? C'était où ? »

Gilles ne répond pas et finit son assiette d'un air sombre.

Une fois le repas achevé, ils récupèrent leurs sacs et partent, à pied cette fois, laissant là l'Ambassador qui les transportait jusqu'alors.

« J'ai emprunté le téléphone de ma femme. Le mien n'est plus très sûr... »

« Et qu'est-ce qu'on va faire là-bas ? » s'enquiert Gilles, visiblement toujours inquiet.

« Déjà vous serez en sécurité. De mon côté, je vais appeler quelques amis sûrs pour essayer de comprendre qui est après vous. Et pourquoi ils sont plusieurs. »

« Plusieurs ? Tu veux dire que les deux personnes qui ont appelé n'étaient pas les mêmes ? »

« Non. D'après ma femme, la première fois, c'était quelqu'un du sud, avec un accent prononcé, mais la seconde, c'était un type qui parlait bien notre langue. »

« Quelle langue ? » dit Clara. « Le Français ? »

Darshan sourit.

« Non, le gudjarati. Tu sais, en Inde il y a dix-huit langues et plus de mille cinq cent dialectes. Même les indiens ont du mal à se comprendre entre eux... »

« Mais pourtant c'est le même pays ! »

« Oui et non... C'est quasiment un continent ! »

Clara regarde les gens dans la rue... Elle est partagée entre le sentiment d'être étrangère à cet univers -au point qu'elle a presque l'impression d'être au cinéma- et une étrange sensation d'être tellement loin de tout que la seule chose qui l'unit à tous ces gens est une profonde humanité... Ils sont tous humains, comme elle... Et ils ne la connaissant pas, ils n'ont aucune raison de lui vouloir du mal, de la haïr... Et elle se sent étrangement en sécurité. Elle pense à des gens qui parlaient en français dans l'avion... « L'Inde rend fou » disait une dame d'un certain âge. « Moi, j'étais déjà folle, alors j'ai juste été séduite ».

Ces sentiments bizarres qu'elle éprouve sont-ils le début de cette folie ? Ou est-ce juste la fatigue du voyage ?

Pendant qu'ils avancent sous le soleil déjà brûlant d'avril, Darshan appelle, discute, s'énerve, rigole... ça n'est qu'après une bonne douzaine de coups de fil qu'il leur donne quelques informations.

« Je n'y comprends rien. Tout a l'air compliqué... C'est bizarre ! »

L'oncle Gilles masque mal un rictus de lassitude...

« Et donc, que fait-on maintenant ? »

Darshan a l'air gêné.

« J'ai un ami assez haut placé qui me doit un service. A priori, il a des informations, mais il ne veut pas en parler au téléphone. Il m'a proposé un rendez-vous demain matin. »

« Tu as confiance ? »

« Je ne le connais pas si bien que ça, mais c'est le seul qui semble avoir des informations. »

« Donc on n'a pas le choix. »

« J'ai peu que non. »

« Alors on verra ce qu'il a à nous dire. »

Après avoir pris une glace, ils reviennent tranquillement chez Darshan où sa femme les attend, inquiète.

« Clara, Darshan et moi allons faire une course. J'ai des choses à acheter. »

« Je peux venir avec vous ? »

« Non, c'est interdit aux enfants. »

Résignée, Clara se plonge dans la lecture d'un magazine indien. Elle trouve l'écriture jolie, même si elle n'y comprend rien.

Chapitre 17

Le téléphone sonne au fond de mon sommeil. J'ai horreur de ça ! Deux secondes pour comprendre que c'est le téléphone, deux autres pour estimer où il est, une pour le décrocher...

« Allo ? »

Pas de réponse.

« Allo ? Hello? Who's speaking? »

Mon interlocuteur a raccroché.

Je sens bouger Judith. « C'était quoi ? »

« Il n'a rien dit. Une erreur peut-être... »

C'est quand même bizarre.

Même si je me rendors, mon sommeil est agité.

Sept pierres bleues tournent autour de moi, comme des ovnis qui semblent me surveiller. On dirait qu'elles dansent, au rythme d'une musique qui se rapproche, qui se rapproche. Qui est là, tout de cuir vêtue, avec un poste radio sur l'épaule ? La jeune blonde... Elle sourit. Elle enlève ses lunettes. Ses yeux !!! C'est un démon, le diable en personne... Elle hurle quelque chose et les pierres me foncent dessus. Je cours, je cours, je cours... JE tombe !!! Du lit...

« Tu fais quoi exactement ? » me demande Judith.

« Hmm... J'essaie de prendre du recul en laissant mon esprit me parler à travers mes rêves. »

« Ah oui ? Et il te dit quoi, ton esprit ? »

« Qu'il est temps de nous lever. Regarde, il fait jour. »

Nous retrouvons Papan devant un copieux petit déjeuner. Nous nous régalons de *dosas*, crêpes au légumes épicées, de fruits frais et de jus de *sweet lime*, entre la douceur de l'orange et un suave arrière-goût de citron.

« Prenez des forces, la journée s'annonce chargée. » nous conseille Papan.

« Tu as du nouveau ? » demande Judith.

« Non, mais justement, c'est quand on ne sait pas ce qui va arriver qu'il faut prendre des forces ! »

Son téléphone sonne. La discussion qui s'ensuit semble houleuse. Papan laisse échapper ce qui ressemble à un juron, car tout le personnel de la salle à manger se retourne.

« Mauvaise nouvelle ? »

« On nous donne rendez-vous dans deux heures au baoli de *Dada Hari Wav*. »

« Qui ça « on » ? »

« C'est bien ça le problème, je ne sais pas. Et l'homme que j'ai eu au téléphone non plus, on l'a juste payé pour m'appeler. »

Je vais certainement poser une question bête, mais tant pis...

« C'est quoi un baoli ? »

Papan met de côté sa mauvaise humeur pour m'expliquer : « Il y a plus de cinq siècles, les caravanes qui arrivaient de l'ouest passaient par Ahmedabad. Or il faisait souvent chaud et les voyageurs devaient pouvoir se rafraîchir en arrivant. Alors le roi de l'époque eût l'idée de construire des sortes de puits, somptueusement décorés, allant chercher la fraîcheur plusieurs dizaines de mètres sous terre. Ainsi, par un escalier, les caravaniers descendaient se rafraîchir en arrivant. Ce sont des lieux magiques. »

Judith a l'air sceptique... « Et un endroit parfait pour une embuscade. »

Mais oui, c'est une bonne idée ! Je la saisis au vol...

« Justement, tendons une embuscade. L'arroseur arrosé. Allons-y une heure en avance et préparons le terrain.

Papan, il faudrait qu'on trouve quelques accessoires sur le chemin. »

Chapitre 17 1/2

Clara se réveille. Elle regarde sa montre. Elle ne peut s'empêcher de penser à son père, qui la lui a offerte pour ses onze ans. « Maintenant, tu es une grande fille, Clara. Tu as le droit d'avoir l'heure, comme nous. » Ca la rend triste, mais ça renforce sa détermination.

Elle sait que l'oncle Gilles et Darshan vont aller seuls au rendez-vous... Mais elle les suivra. Elle veut voir, elle veut savoir. Le rendez-vous est à onze heures. Elle a une demi-heure pour se préparer.

Elle comprend qu'ils sont déjà partis. Clara fulmine. En même temps, elle n'avait pas à le savoir, mais elle ne peut s'empêcher d'en vouloir à l'oncle Gilles, d'en vouloir à Darshan, d'en vouloir à la terre entière de ne pas lui faire confiance...

Clara ira quand même. Le rendez-vous a lieu à *Dada Hari wav*. Elle regarde sur l'un des vieux guides qui traînent dans le bureau de Darshan. Ca n'est pas très loin. Elle sort sans se faire repérer par la maîtresse de maison.

Gilles et Darshan sont sur place. Ils sont arrivés bien en avance, pour inspecter les lieux. Ils pénètrent lentement dans le baoli. CA ressemble à l'entrée d'un temple souterrain... Les murs sont ornés de sculptures d'une grande finesse, représentant des scènes du *Mahabarata* ou du *Ramayana*, les deux textes sacrés de l'hindouisme.

Au fur et à mesure qu'ils descendent, l'air se fait plus frais, la lumière plus rare, le lieu prend des allures fantomatiques de palais abandonné, hanté par les seules chauves-souris, dont on devine la présence par leurs petits couinements stridents.

Ils ne sont pas seuls. Gilles sent une présence. Il le sait. Il ne s'est jamais trompé. Ca lui a sauvé la vie dans l'armée. Il fait signe à Darshan de continuer à descendre, pendant qu'il escalade un pan de mur et se faufile par un balconnet dans l'une des salles qui surplombent le fond du baoli.

Soudain, on entend un coup violent, puis la silhouette d'un homme apparaît au balcon, un couteau sous la gorge, alors que retentit la voix menaçante de l'oncle Gilles : « Montrez-vous tous, sinon je l'égorge comme un poulet. ».

Chapitre 18

C'est fou comme on trouve ce qu'on veut facilement ici !

On a l'impression qu'un magasin vend des casseroles, deux mots de Papan et ce sont des dizaines de couteaux qui sortent de nulle part.

Là, on ne voit que des corbeilles d'offrandes en devanture, fleurs, bonbons en sucre, décorations, mais le tenancier nous amène des kilos de pétards de tous formats... Nous voilà équipés !

La découverte du baoli est un choc : quelle beauté ! La lumière disparaît peu à peu au fur et à mesure de notre descente et les figures bienveillantes qui ornent les murs sans laisser le moindre espace libre finissent par prendre des postures inquiétantes, l'obscurité et l'imagination aidant... Un vol de chauve-souris fait hurler Judith et rire Papan.

Le fond du baoli est sombre, mais éclairé par un puits de lumière, dans un style qui conviendrait parfaitement à un film d'horreur. C'est un lieu hors du temps, dans tous les sens du terme, car il y fait agréablement frais !

« Au travail. Papan, il faut poser des pétards ici, ici et ici. Judith, tire trois câbles tout autour. »

Nous mettons en place un réseau de pétards élaboré tout autour de la galerie circulaire qui surplombe le fond du baoli. Mon idée est de pouvoir faire diversion si besoin est. J'ai également prévu une fusée éclairante et demandé à des enfants qui jouaient en haut de prévenir la police si jamais ils voyaient la fusée.

Une demi-heure avant le rendez-vous, le dispositif est prêt. Je vérifie les câbles une dernière fois, quand j'entends des pas. Deux hommes descendent. Un indien et un européen. Nous nous dissimulons derrière les parois de la galerie. Ils descendent. Mon cœur bat la chamade ! Ils arrivent en bas. Mais ils ne sont plus... qu'un ! Où est l'autre ?

Je n'ai pas le temps de paniquer, une main vigoureuse me saisit le bras et je me retrouve penché sur le balcon qui surplombe le baoli, incapable de bouger, un couteau sous la gorge.

« Sortez tous, sinon je l'égorge comme un poulet. » rugit mon agresseur.

Papan sort, peu rassuré.

« Me voilà. »

« La femme aussi. »

Papan proteste... « Mais nous ne sommes que deux. »

« Vous êtes trois, dont une qui met du Chanel numéro Cinq. Alors maintenant vous sortez tous sinon je commence à couper des tranches. »

Je me sens très bête, d'autant que si j'ai bien en main les fils permettant de déclencher les pétards, je n'ai pas le briquet. Je me demande même si je ne l'ai pas laissé à l'hôtel... Quel crétin !!!

Judith finit par se montrer. « Voilà, voilà ! » Mais elle bout... « C'est l'autre pétasse blonde qui vous a payé pour nous tuer ? Je peux vous donner le double ou le triple. Donnez votre prix. »

Mon agresseur ne répond pas.

Judith insiste. « Dites-nous combien vous voulez, vous l'aurez. Mais si vous lui faites quoi que ce soit, je vous arrache les yeux avec les... »

« LA FERME ! » Je sens l'étreinte se renforcer. « C'est vous qui nous avez donné rendez-vous ici ? »

Papan et Judith se regardent. Papan prend la parole.

« Non, c'est vous ! Vous m'avez dit onze heures au téléphone. »

Un ange passe.

« Alors, QUI nous a donné rendez-vous ? » demande Judith.

Une voix raisonne dans le baoli : « Si ce n'est pas vous, ça doit être moi. »

Une rafale de pistolet-mitrailleur retentit et tout le monde sa couche.

« Relevez-vous, pour l'instant on tire en l'air. »

Notre amie blonde descend tranquillement les marches, accompagnées de son gorille et de deux autres individus habillés de noir de la tête aux pieds, dont un qui a le bras en écharpe et regarde l'oncle Gilles d'un air assassin.

« Un, deux, trois, quatre, cinq... » Elle a l'air fâchée. « Où est la petite ? »

« Quelle petite ? » réplique Gilles.

« Je n'aime pas qu'on se fiche de moi. Tu sais très bien de quoi je parle. Si vous faites ce qu'on vous dit, alors on s'arrangera et personne ne sera blessé. »

Judith fulmine. « C'est ça, prends-nous pour des idiots, pétasse... »

Visiblement, ça ne lui a pas plus. Elle lui assène une gifle mémorable. « Ca c'est pour la pétasse. »

Puis une autre... « Et ça parce que j'en avais envie. »

J'en profite pour chuchoter à mon ex-agresseur : « Vous avez un briquet ? »

« Oui pourquoi ? »

« Passez-le moi. »

Je récupère le briquet et allume la mèche que je serrais dans ma main depuis dix minutes.

Je le préviens : « Préparez-vous, ça va faire du bruit. »

« Compris. »

Notre amie blonde revient à la charge... « Bon, je vais être plus claire. Si la petite ne sort pas de sa cachette dans les dix secondes, j'en tue un au hasard. Dix, neuf, huit... »

Une explosion retentit, suivi de plusieurs, plus petites. Gilles profite de la surprise et bondit sur le gorille. Judith a tôt fait de sauter sur la blonde. Je me retrouve accroché au fusil du type au bras en écharpe. Même avec un seul bras, il est sur le point de prendre le dessus... Mais je me rappelle d'un vieux conseil tactique utilisé pour les jeux vidéos : « utilise le terrain ». Je le laisse me pousser un peu, encore un peu, puis je le tire en arrière et le voilà qui bascule en bas des escaliers. Pas près d'être guéri, son bras ! J'ai gagné un fusil au passage, que j'utilise pour assommer son acolyte. Voyant Judith en difficulté dans son corps à corps, je décide d'agir et je tire un coup en l'air. Tout le monde s'immobilise.

Pendant quelques secondes, le calme revient, mais il y a comme un étrange crissement...

Judith bondit « ATTENTION ! »

Je n'ai que le temps de plonger, un énorme morceau de plafond manque de m'écraser. Quelle idée de tirer en l'air !

Dans la surprise, deux de nos agresseurs ont disparu.

La blonde nous nargue : « Profitez bien des dernières minutes qui vous restent à vivre. Quand les autres arriveront, vous allez regretter d'être venus au monde. »

Gilles s'approche d'elle, une fureur terrible dans les yeux. Il dégainé son couteau.

On la sent beaucoup moins fière d'un seul coup.

« Pour vous, les dernières minutes pourraient se compter en secondes. »

Darshan intervient « Non, Gilles, ça ne servirait à rien. Amenons-la à la police. »

Gilles semble se calmer. « Je vais épargner votre misérable vie, mais ce n'est pas à la police que je vais vous emmener, mais dans un endroit où vous pourrez tranquillement nous raconter ce que vous savez. »

Papan intervient « Il y a du monde qui arrive. Les deux autres... »

Gilles assomme la blonde d'un violent coup de poing. « Planquons-nous ! »

Nous remontons deux étages au-dessus, en passant par les côtés.

Ce ne sont pas deux mais cinq hommes qui descendent, tout de noir vêtus. Ils découvrent la jeune femme gisant sur le sol, ainsi que l'homme au bras en écharpe, inanimé lui aussi.

« On remonte, sans faire de bruit » nous ordonne Gilles.

Un niveau. Deux niveaux. Un cri retentit depuis le bas, puis une rafale de pistolet.

« ON FONCE ! » hurle Gilles. Avalant les marches quatre à quatre, nous sortons du baoli et courons rejoindre la grande rue. Les deux rickshaws qui stationnaient ne comprennent pas trop ce qui se passe, mais suffisamment pour nous permettre de nous éloigner rapidement des lieux.

Nous nous arrêtons devant une maison.

Gilles ne nous laisse pas le temps de souffler. « Ils vont venir ici. Il faut partir tout de suite. » Il s'adresse à Darshan : « Je vais chercher Clara. »

Judith a à peine le temps de demander à Darshan des éclaircissements que Gilles ressort de la maison, l'air furieux.

« Elle n'est pas là. »

S'ensuit un dialogue houleux entre Darshan et sa femme, puis il ressort...

« Personne n'est entré ! »

« Donc c'est elle qui est partie. »

Darshan s'étonne « Partie ? Mais pour aller où ? »

Le regard de Gilles traduit à la fois une certaine résignation et une grande angoisse... « C'est clair. Elle est allée au baoli. »

Une phrase me traverse l'esprit... Si elle n'est pas au lit, elle est au baoli ! Mais je me garde bien de la partager avec les autres, je n'ai pas envie de me retrouver avec un couteau sous la gorge une nouvelle fois.

Chapitre 19

Nous avons à peine le temps de nous demander quoi faire qu'une voix retentit : « Oncle Gilles ! »
« Clara ! »

Clara se précipite dans ses bras.
Un homme s'avance à sa suite, lui-même accompagné de deux hommes.

« Bonjour Messieurs, Mademoiselle. »
Gilles esquisse un mouvement de protection et se place devant Clara, tout en sortant son couteau.
Les deux hommes sortent chacun un revolver.

« Du calme, du calme ! Il n'y a que des amis ici... » répond l'homme, demandant d'un geste à ses gorilles de ranger leur armes.

Clara intervient : « C'est vrai, il m'a aidée. Il m'a sauvée des hommes en noir. »
C'est au tour de Darshan de s'avancer vers le mystérieux homme et de lui serrer la main.
« C'est bon, je le connais, c'est avec lui que j'avais rendez-vous. »

Judith intervient : « Qui êtes-vous ? »
« Mon nom est Niraj Parikh. J'avais rendez-vous avec mon ami Darshan, mais quand je suis arrivé, j'ai trouvé cette jeune fille aux prises avec des hommes armés. D'habitude, je n'aime pas prendre des risques, mais j'ai une dette envers Darshan et également une dette envers l'un de vos compatriotes. »
« Et ceux qui nous ont attaqués, où sont-ils ? »
« Disparus. Enfuis. Mais ne vous inquiétez pas, tant que vous êtes avec moi, vous ne risquez rien. Je vous propose de vous mettre à l'abri dans ma maison pour aussi longtemps que vous le jugerez nécessaire. »

Papan et Darshan entament une conversation semble-t-il assez animée avec notre « nouvel ami ».
J'avoue que j'aimerais bien être au courant de ce qui se passe, mais ils ont l'air bien trop concentrés sur leur joute verbale pour qu'on puisse y prendre part...

Après cinq minutes, Papan nous explique la situation : ils n'ont pas confiance, mais on n'a pas trop le choix. Il vaut mieux aller chez lui. Papan vient avec nous, pendant ce temps, Darshan se renseigne et nous tient au courant.

Une fois nos bagages récupérés à l'hôtel, les deux heures de route qui conduisent chez Parikh permettent à Gilles de nous conter l'histoire de sa fuite de France à travers les Alpes, l'Italie, pour finalement se retrouver ici. Il élude soigneusement toute question sur les « hommes en noir » et affirme ne connaître personne se nommant « de Malsigny ». Mais je commence à connaître Judith et sa moue boudeuse montre qu'elle n'en restera pas là.

Nous racontons notre histoire à notre tour, sous l'œil impassible mais néanmoins attentif de Gilles. Pendant ce temps, la petite Clara dort, ans doute épuisée par ces épreuves. J'imagine, la pauvre !

La nuit est sur le point de tomber lorsque arrivons devant une maison qui ressemble en fait plutôt à un petit château, avec un garde sikh enturbanné et à peu avenant à l'entrée. Notre hôte nous encourage à nous mettre à l'aise et à nous reposer un peu en attendant le dîner.

Les chambres sont immenses, au point que Judith et moi n'en occupons instinctivement qu'une petite partie, entassant nos sacs au pied du lit, comme si nous avions peur que d'autres personnes viennent partager les lieux, qui pourraient facilement contenir six ou sept chambres d'hôtel « normal ».

Judith se blottit contre moi et reste un long moment sans parler.
C'est quand elle voit que je m'endors qu'elle entame la conversation.
« Tu en pense quoi de ce Niraj Parikh ? »
« Instinctivement, je trouve qu'il a des airs de mafieux en puissance... Mais bon, c'est peut-être une réaction idiote. Après tout, il nous rend plutôt service pour l'instant. »
« Hmm... Tu devrais écouter plus souvent ton instinct. Le mien me dit la même chose. Tu ne trouves pas ça bizarre, toi, un type qui sort de nulle part pour tout arranger, comme par miracle ? »
« C'est vrai... Il faut qu'on soit méfiants. Mais d'après toi, quel est le rapport entre leur histoire et la nôtre ? Pourquoi ces types leur en veulent ? »
Judith se redresse d'un coup et sort de la pièce.

« Judith, tu vas où ? »

Elle ne me répond pas. Après tout, elle sait ce qu'elle fait. Je vais me passer un peu d'eau sur la figure. Après dix minutes, je me décide à sortir de là. Cette maison est immense... De quel côté aller ? J'arrive sur une petite terrasse d'où on aperçoit l'horizon : des montagnes, plutôt sèches... Pas vraiment un coin de paradis tropical ! Le jardin a pourtant l'air accueillant, avec une jolie fontaine au centre. J'y fais quelques pas. Les bancs en pierre et la finesse des sculptures, comme celle des décorations qui ornent les murs, témoignent d'un passé fastueux. Ce devait être la maison de campagne d'un maharajah ou quelque chose comme ça.

Au centre du jardin, un escalier descend sur un autre jardin qui... Ah... Visiblement, je n'ai pas le droit d'aller plus loin. A moins que je n'aie envie de faire une partie de catch avec un type de deux mètres de haut et large comme un rhinocéros.

« Dinner at eight. » m'indique-t-il avec l'amabilité d'une porte de prison tchéchène, en s'interposant clairement entre moi et l'escalier.

Je prend sagement le chemin de ma chambre, quand je croise Judith, qui trépigne.

« Viens, rentrons. »

A peine la porte refermée, Judith arbore un sourire jusqu'aux oreilles qui en dit long sur les informations qu'elles a obtenues...

« J'avais raison. Comme Gilles dormait, j'ai discuté avec la petite Clara. J'ai commencé par lui demander son nom, puis celui de sa mère, mais c'est en remontant encore que j'ai trouvé que sa grand-mère s'appelait... Caroline de Malsigny. »

« Tu veux dire... Qu'on a bien retrouvé la trace du talisman ! »

« Oui, mais elle ne l'a pas. En fait, elle ne connaît pas spécialement de talisman, ni de bijou quel qu'il soit... »

« Et elle t'a dit pour les hommes en noir ? »

« Non, elle ne sait rien. Son oncle Gilles n'a jamais voulu lui dire quoi que ce soit. »

« Et tu la crois. »

« Oui. Mais j'aimerais bien comprendre le rôle de son oncle Gilles. »

« Il n'a pas l'air prédisposé à nous le dire... »

On frappe à la porte. Papan rentre.

« J'ai du neuf. Darshan m'a appelé et m'a expliqué qui était Parikh : un riche industriel qui a fait fortune dans le textile, mais qui n'a pas une très bonne réputation auprès de ses travailleurs. Chez vous, il serait sûrement en prison ! Mais ici, c'est un chef d'entreprise respecté, qui connaît beaucoup de monde. »

« Rien d'autre ? Pas de liens mafieux ? Crime organisé ? »

« Pas spécialement. En tous cas, rien d'évident selon Darshan. De mon côté, j'ai appelé quelques amis, mais je n'ai rien appris de plus. Par contre, j'ai eu d'autres informations plus inquiétantes... »

« C'est à dire ? »

« La femme blonde et les hommes qui nous ont attaqués au baoli d'Ahmedabad, il semblerait qu'ils soient liés à une sorte de secte... »

« Le PPP ? Peut-être que Parikh... »

« Non, je ne pense pas. Il est hindouiste et semble plutôt très croyant. De plus, il a des gardes sikh, que je ne vois pas au service d'une secte. »

Judith s'allonge sur le lit et laisse échapper un long soupir.

« Donc il faut qu'on lui fasse confiance. »

Papan a un petit rictus d'impuissance. « Je n'ai rien de mieux à vous proposer. »

« Il faudrait quand même qu'on arrive à savoir qui est Gilles et à lui faire dire ce qu'il sait. »

Je repense à notre premier contact, dans le baoli... Et je me tâte le cou avec soulagement. « Si jamais vous prévoyez d'utiliser la manière forte pour le faire parler, j'aimerais autant ne pas être dans le coup. »

Papan sourit. « Je pense qu'il va falloir être plus subtil que ça. Il faut qu'il nous fasse suffisamment confiance. »

Je m'énerve presque. « Confiance ? Je ne sais pas ce qu'il lui faut. On est clairement du même côté, non ? »

Je me calme un peu et je poursuis : « En tous cas, même si nous sommes invités ici, on n'est pas libres d'aller et venir comme on veut. Si j'étais descendu dans le deuxième jardin, j'en saurais certainement déjà beaucoup plus sur la vie après la mort. »

A peine ma phrase terminée, on frappe à la porte. La silhouette gracile de mon ami du jardin bloque toute vision au-delà de l'encablure de la porte –pourtant large. D'un geste ample mais ferme, il nous indique le chemin de la salle à manger.

J'espère juste qu'il ne s'énervera pas si je ne finis pas ma soupe...

Chapitre 20

Le dîner est excellent. Nous dégustons une succulente soupe de tomate à la cardamome et un byriani de poulet à se rouler par terre. Ce n'est qu'à la fin du repas que la conversation reprend, sous l'impulsion de notre hôte...

« Vous savez, je comprends que cela puisse vous paraître étrange, mais je veux réellement vous aider. »

Judith semble agacée... « Et comme ça, vous aidez souvent les gens que vous ne connaissez pas ? Surtout quand ils sont poursuivis par des tueurs ? C'est bon pour votre karma, c'est ça ? »

Parikh masque un rictus d'énervement par un large sourire.

« Je comprends, je comprends. Mais je vais vous expliquer, vous allez comprendre. »

« Vous savez, je n'ai jamais connu mes parents. C'est ma grand-mère qui m'a élevé et quand elle est morte, j'avais dix ans et je n'avais plus rien. »

Clara sent soudain un pincement au cœur, comme si d'un coup cette histoire lui rappelait qu'elle aussi n'avait plus rien.

« Je ramassais les ordures à Calcutta et je récupérais ce que je pouvais. Parfois, quand je n'avais pas le choix, je volais un peu à manger. Mais je promettais à Shiva que je me rattraperais un jour, que pour chaque acte mauvais que j'avais accomplis, il y en aurait dix bons. Dans cette vie ou dans la suivante. Mais un jour, alors que j'avais volé des bananes sur le chariot d'un marchand, j'ai été rattrapé par son frère qui m'a battu, battu... J'étais quasiment mort quand un occidental qui passait par là m'a secouru et m'a emmené en rickshaw jusqu'à sa maison.

C'était un français, Alexandre. Chez lui, tout le monde l'appelait Docteur car il savait soigner. Et c'était vrai : il a soigné ma jambe cassée et m'a gardé chez lui pendant deux mois. Une fois rétabli, il m'a expliqué que je pouvais partir, mais que si je souhaitais rester, il pouvait me trouver un travail auprès d'un ami qui fabriquait des vêtements. Je suis parti, trop fier pour accepter, mais au bout de trois mois, je suis revenu. Après tout, peut-être que Shiva me donnait l'occasion de tenir ma promesse. J'ai donc commencé à coudre des tissus, puis fabriquer des vêtements.

Quand je vivais dans la rue, je passais beaucoup de temps à regarder les gens, en essayant de deviner leur métier d'après leur allure et leurs vêtements. Rapidement, j'ai prouvé que je n'étais pas mauvais pour fabriquer les vêtements, mais aussi que je pouvais en imaginer de nouveaux. On m'a laissé créer de nouveaux modèles. Puis d'autres.

Un jour, on est venu me demander si je voulais travailler pour une autre fabrique. J'ai refusé, par respect pour celui qui m'avait sauvé... Mais bientôt, on m'a dit que mon sauveur était reparti en France et que sa maison avait été vendue. J'ai fini par accepter de travailler ailleurs et peu à peu, j'ai créé mes modèles, j'ai appris à d'autres à créer, puis j'ai eu des responsabilités... Aujourd'hui, nous avons rachetés tous nos concurrents dans la région et l'entreprise est à moi. Mais le jour où j'ai eu les moyens de remercier celui qui m'avait sauvé, il était trop tard : il était mort, sans héritier auprès de qui je pouvais rembourser ma dette.

C'est pourquoi, je cherche une occasion d'aider quelqu'un dans une situation désespérée. Quand j'ai appris pour vous et j'ai su que vous étiez français, j'ai tout de suite compris que Shiva me donnait une chance. C'est pourquoi je bénis ce jour et je me mets à votre entière disposition pour vous aider, quel que soit ce dont vous ayez besoin. Vous êtes en sécurité ici, mais vous pouvez partir si vous voulez. Sachez juste que je veux vous aider, quel que soit ce que vous cherchez. Si vous le souhaitez, mon jet privé peut partir pour la France dès demain matin. Ou pour n'importe où, c'est vous qui décidez. »

Nous remontons dans nos chambres, mi-rassurés, mi-perplexes.

Judith reste un peu en retrait et discute avec Gilles. La conversation semble animée, je me prépare à intervenir quand Papan me prend par le bras : « Non, laisse-la faire. Elle sait ce qu'elle fait. »

Puisqu'il le dit...

Je rentre dans ma chambre et fais un brin de toilette, guettant le moment où Judith reviendrait. Ce qu'elle fait après quelques minutes.

« Alors, tu as appris quelque chose ? »

« Il en sait beaucoup, beaucoup plus qu'il ne veut en dire. Mais il me dit que c'est dangereux, qu'on ne doit pas savoir. »

« Et pour le talisman, tu lui as demandé ? »

« Il a verdi quand j'ai affirmé que je savais qu'il était un « de Malsigny »... Il a prétendu ne rien savoir d'un quelconque talisman, mais il mentait, c'était clair, ça se lisait sur son visage. Comme si tout en lui voulait céder et tout raconter, mais une force sourde et invisible l'en empêchait, comme si le sujet était tabou. »
« Donc qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »
« On dort. La nuit porte conseil. »

En quelques minutes, nous dormons du sommeil du juste. Et c'est avec beaucoup de mal que je m'extrahis de mon sommeil pour répondre aux fraplements insistants à la porte.

« Qui est-ce ? »
« C'est Gilles, Il faut que je vous parle. »

La porte s'ouvre et Gilles rentre, l'air décidé et ennuyé à la fois.

Judith enfle une veste. « Vous vous êtes décidé ? »
Gilles répond, comme à contrecœur... « Je n'ai pas confiance en Parikh. Je n'ai pas confiance en grand-monde, d'ailleurs. Mais s'il m'arrive quelque chose, je ne pourrai plus rien faire pour Clara. Je pense que vous faire confiance est un calcul raisonnable. »

« Tout commence il y a vingt ans. J'avais parcouru le monde, fait des petits boulots à droite à gauche, puis je m'étais engagé dans l'armée, avec l'intention d'y faire carrière. J'ai passé du temps dans la marine, puis je me suis retrouvé dans des opérations délicates, en Afrique, puis à la tête d'un camp d'entraînement en Guyane. C'était dur, mais j'aimais bien repousser mes limites physiques comme psychologiques. »

« Un jour, on m'a demandé de mener une expédition au domicile d'un homme sensé être dangereux pour la sûreté de l'état. Je devais ramener des documents. Par hasard, j'y ai jeté un œil et mon sang s'est glacé : on y parlait du « dossier de Malsigny ». J'ai cru à un test et j'ai fait comme si de rien n'était. Mais les missions étranges se sont multipliées et l'ai appris que l'homme chez qui nous avons récupéré les papiers avait été tué dans un accident de voiture. Je ne crois pas au hasard et j'ai mené ma petite enquête : la cause de l'accident était en fait le commandant de mon unité. »

Il allume une cigarette indienne, les « biddies » à l'odeur épicée, avant de reprendre.

« J'ai découvert que le commandant appartenait à une espèce de mouvement, un peu comme la franc-maçonnerie, mais en plus secret. Ne pouvant en savoir plus et n'ayant plus confiance en lui, j'ai pris une année sabbatique. Deux, en fait. Je suis allé vivre au Mexique où j'avis une amie. Je l'ai épousée, mais ça n'a pas marché. JE suis alors revenu en métropole, où on m'a réintégré dans l'armée. J'ai travaillé dans un bureau pendant des mois, puis j'ai été convoqué par un colonel d'un autre corps d'armée. Tard le soir, dans un sous-sol. Ça ne me plaisait pas et j'avais raison. On m'a questionné comme un espion... J'ai d'abord cru qu'on m'accusait de trahison ou quelque chose du genre, mais j'ai vite compris que ça n'avait aucun rapport avec moi, mais juste avec mon nom. »

« Vous voulez dire qu'ils vous interrogeaient juste parce que vous vous appeliez de Malsigny ? »
« Oui, clairement. Ils voulaient tout savoir sur ma famille, nos ancêtres... et ont fini par me parler d'un bijou. »
« Un collier à sept pierres ? » dit Judith, emportée par son enthousiasme.

Gilles eut un brusque mouvement de surprise.

« C'est ce qu'ils cherchent... Nous le savons. C'est en suivant la piste de ce collier que nous nous sommes retrouvés impliqués dans cette histoire. »

« Je ne sais pas pourquoi ils cherchent ce foutu collier... Mais à l'époque, je n'avais aucune idée de ce que c'était, je ne l'avais jamais vu. Visiblement, ils ne me croyaient pas, mais ils savaient qu'ils ne tireraient rien de moi : après tout, j'étais bien mieux formé qu'eux aux techniques d'interrogatoire. Ils se fatigueraient les premiers. »

« Et ils vous ont relâché ? »

« Oui. Mais j'ai eu peur, alors j'ai demandé à ma sœur de me dire si elle savait quelque chose sur ce collier. Elle m'a dit que non au départ, puis elle m'a rappelé, plusieurs semaines après. Elle avait peur. »

« Ils l'avaient contactée ? »

« Oui. Et menacée. Elle devait donner le collier, sinon c'est toute sa famille qui était en danger. »

« Elle a refusé ? »

« Bien sûr. Elle m'a expliqué que ce collier était un bijou qui était dans la famille depuis des siècles et qu'il avait des propriétés spéciales, comme une sorte de pouvoir magnétique. »

« Un pouvoir ? »

« Oui, mais elle ne savait pas lequel. Personne n'a osé le porter depuis longtemps. Elle pense que c'est ce pouvoir que les autres recherchent. »

« Et vous savez où est ce collier ? »

« Si ça ne vous dérange pas, je préfère être le seul à savoir. C'est un secret lourd à porter et il doit rester dans la famille. C'est notre assurance-vie à Clara et moi. »

Judith tourne en rond et réfléchit.

« Il faut qu'on retourne en France, qu'on trouve ce talisman. »

Gilles se lève d'un bon.

« Mais c'est exactement ce qu'ils veulent ! »

« Bien sûr, mais si nous prenons l'initiative, nous aurons un coup d'avance. Et puis nous n'allons pas rester ici des années ! »

J'avoue avoir du mal à voir où Judith veut en venir.

« Et tu proposes quoi pour prendre un coup d'avance ? »

« J'ai ma petite idée. » nous dit-elle en me lançant un clin d'œil.

Chapitre 21

Le retour vers la France est nettement plus confortable que l'aller. Il faut dire que le jet privé de Parikh ressemble plus à une suite au Ritz qu'à la classe économique d'Air India.

Parikh a tenu à nous accompagner « pour accomplir son devoir jusqu'au bout ». Judith, d'abord méfiante et agressive avec lui, est maintenant douce et aimable. Jouer le jeu fait partie de son plan... mais j'en suis presque jaloux ! Je me change les idées avec la console de jeux vidéo qui équipe mon siège et me rappelle mon adolescence. Après avoir affronté des guerriers, des gorilles, des brontosaures et un hot-dog géant, on nous annonce la descente sur Genève. Ca tombe bien, j'ai horriblement mal au doigt à force d'appuyer sur le bouton de la manette. Ca m'apprendra à faire deux heures de jeux vidéo sans échauffement !

Le choix de Genève n'est pas un hasard : le responsable des douanes est un ami personnel de Parikh et l'endroit où l'on va est tout proche de la Suisse.

Il fait déjà nuit sur Genève et les formalités sont expédiées avec en plus un paquet de chocolats Suisses en guise de bienvenue. Ah, le pouvoir... En fait, le pouvoir fait grossir, si on en croit le volumineux gabarit de Parikh. Mais n'oublions pas que dans bien des cultures, l'embonpoint est un signe extérieur de richesse et donc de réussite sociale... Il n'y a que dans nos sociétés occidentales que l'on prend pour modèle des mannequins anorexiques. Je regarde Judith et ses courbes si féminines : ni trop ni trop peu, elle est parfaite selon mes critères personnels.

Nous nous installons dans une luxueuse chambre d'hôtel. Il est tard et visiblement, Judith n'a pas envie de discuter. Je la sens étrangement distante depuis hier. Le fait d'avoir deux lits séparés n'arrange rien.

Je m'assied sur le rebord de son lit et tente d'engager la discussion avec subtilité....
« Ces lits sont assez grands pour deux. Tu n'as pas peur d'avoir froid ? »

Ca ne semble pas la faire rire.

« Désolée, mais j'ai besoin de me reposer. Et toi aussi d'ailleurs. Demain sera une journée chargée. »

Je ne vois pas ce que ça change : toutes nos journées sont chargées depuis qu'on se connaît. Allez, je me lance...
« Tu sais, je crois que je tiens à toi. »

Elle soupire.

« Moi aussi je tiens à toi, mais bon... En fait, quand on y pense, ça ne fait pas longtemps qu'on se connaît, mine de rien. Et puis il ne faudrait pas que le côté romantique de ces dernières semaines nous fasse idéaliser la réalité. »

Mais je n'idéalise rien du tout... Ca n'est tout de même pas de ma faute si pour une fois, la réalité est idéale !!

« Pour ma part, je n'ai pas l'impression d'idéaliser quoi que ce soit. Je vois une personne à côté de moi à qui je tiens beaucoup et j'ai juste envie de profiter de ce moment. »

« Moi aussi, mais tu vois, il se passe tellement de choses, j'aimerais qu'on prenne un peu plus de temps. »

Un peu plus de temps pour quoi ? Ca fait des semaines qu'on est ensemble... C'est peut-être ça : elle a besoin d'air. Mais on peut difficilement faire autrement ! Et puis quand une femme dit qu'elle a besoin d'air, c'est souvent trop tard. C'est aussi à moi de le comprendre.

« Judith, je... »

Elle dort. Ou bien si elle fait semblant, c'est très bien imité...

Je me couche à mon tour, la gorge un peu serrée. Mais la fatigue prend vite le dessus et je tombe dans les bras de Morphée après seulement quelques secondes à me demander pourquoi il est toujours aussi compliqué d'être heureux. A quoi bon être heureux si dans le même temps on est pétrifié par la peur que ça s'arrête ?

J'ai trop joué aux jeux vidéo... Je passe le plus clair de mes rêves à me battre contre des hot-dogs géants, des cheeseburgers de l'espace, avant d'être attaqué par une horde d'insectes qui sortent d'une boîte de chocolats suisses (je n'aurais pas dû en manger la moitié hier soir).

Heureusement, la cavalerie arrive sous la forme de chameaux ailés montés par des éléphants portant l'uniforme de la douane suisse, qui aspirent les chocolats mutants avec leur trompe, sur une musique tonitruante.

Peu à peu, j'émerge de mon sommeil. Je comprends mieux la fin de mon cauchemar : la radio hurle du Wagner. Judith sort de la douche, le teint frais et rose comme si elle postulait pour le rôle principal d'une publicité pour la crème fraîche.

« Bien dormi ? »

« J'ai fait des rêves bizarres. Et toi ? »

« Comme un bébé. La salle de bains est libre. Dépêche-toi, on part dans vingt minutes. »

Chapitre 22

Nous partons vers la France dans deux grosses voitures blanches qui n'ont rien de très discret, mais au moins, sont très confortables. Judith semble soucieuse. J'essaie d'engager la conversation...

« Judith, tu as eu des nouvelles de ton... »

Elle met son doigt sur sa bouche et me fait un clin d'œil. C'est bon signe, mais ça prouve qu'elle se méfie de Parikh plus que jamais. Même s'il n'est pas dans cette voiture, les deux hommes qui sont à l'avant pourraient nous écouter.

Nous traversons de forts jolis paysages de pâturages et de petites montagnes. On se croirait dans un décor de train électrique ! Les vaches tout droit sorties d'une pub Milka nous regardent passer parmi les petits villages aux jolis clochers comtois. Pontarlier, Baume-les-dames, après deux heures trente de route à vive allure, nous arrivons enfin à destination : la ville de Mandeuve, point-clé pour la suite des opérations.

Mandeuve est une petite ville qui –comme presque toute la région- vit autour des usines Peugeot. C'est aussi une ville de naissance de Gilles et de sa sœur. Les de Malsigny y ont une maison depuis des générations qui est devenue une maison de campagne lorsque tous sont montés sur Paris vingt ans plus tôt.

Gilles fait arrêter les voitures devant la maison et s'empresse d'aller sonner chez la voisine qui part dans des élans d'enthousiasme en le voyant.

Il revient un trousseau de clés à la main.

« Emilienne est une vieille amie. Elle veille sur notre maison depuis vingt ans. »

Parikh s'avance vers nous d'un air solennel.

« Mes chers amis, on vient de m'appeler, j'ai une affaire urgente à régler, il faut que je reprenne l'avion rapidement. J'espère avoir pu vous aider et je vous souhaite tout le bonheur que vous méritez. N'hésitez pas à me contacter en cas de besoin. »

Après des remerciements mi-sincères, mi-gênés, nous regardons les deux voitures s'éloigner.

Judith me semble soucieuse.

« Ca va Judith ? »

« Mouais... C'est bizarre qu'il reparte maintenant, j'aurais juré qu'il était de mèche avec les autres. »

« Peut-être que non, tu sais, il ne faut pas voir le mal partout. »

« Je sens qu'il y a quelque chose qui cloche. Je ne sais pas quoi. »

De toute façon, nous le saurons tôt ou tard.

Nous rentrons dans la maison. C'est une grande bâtisse aux murs de pierre épais et robustes. L'odeur qui y règne est un mélange de renfermé, d'humidité et de bois fumé...

Gilles remonte le chauffage, réglé au minimum pour éviter que les froids hivers franc-comtois n'endommagent les canalisations. Même si nous sommes en mai, il fait encore frais.

Nous faisons un feu dans l'immense cheminée.

Judith tourne en rond comme un poisson dans son bocal.

Gilles la regarde d'un œil amusé.

« Patience, je suis sûr que nous n'aurons pas longtemps à attendre... »

« Oui, je sais, je sais. Mais bon, c'est stressant. »

J'essaie d'apporter ma pierre à l'édifice.

« Vous avez été vérifier si... »

Judith me saute dessus, non pour m'embrasser comme je le crois dans un premier temps, mais pour m'empêcher d'en dire plus.

Elle est furieuse et me fait d'étranges signes pour me faire comprendre qu'elle veut danser la salsa... Qu'elle a envie de me manger l'oreille... Qu'elle va me donner des baffes... Ah... Ok, que la maison est truffée de micros.

Pour m'occuper, je vais préparer une soupe avec l'aide de Clara, très intéressée par le fait d'apprendre à faire à manger comme sa maman. Emilienne nous a apporté un cageot de légumes de son jardin et un demi jambon fumé. De quoi faire une petite potée comtoise : chou, pommes de terre, jambon... L'odeur de cuisine remplit bientôt la maison et semble chasser les fantômes du passé.

Pendant le déjeuner, tout le monde retrouve le sourire, même si personne n'ose parler de peur de divulguer quelque chose d'important à ceux qui nous écoutent.

Nous entamons à peine une sieste digestive lorsque quelque chose se passe enfin.

Un bruit dans la cuisine. Alors que tout le monde est là... Gilles se lève d'un bond, mais Judith l'arrête net et lui fait signe de se rasseoir. Ca fait bizarre de voir un militaire endurci ainsi dirigé par une jeune femme. C'est qu'elle a du tempérament !

Trente secondes après, nous entendons un sinistre cliquetis. Gilles comprend le premier : quatre pistolets armés sont braqués sur nous et une vieille connaissance fait son entrée. Notre amie blonde est de retour...

Chapitre 23

« Bonjour à tous, ça faisait longtemps ! Il fait plus frais qu'en Inde ici... »
« Que voulez-vous ? » demande Gilles, d'une voix qui cache mal une certaine tension.
« Ce que je veux ? Un petit pot de beurre et une galette pour ma grand-mère... D'APRES VOUS, JE VEUX QUOI ? Un verre de rouge ? Vos portefeuilles ? Ce magnifique pot de chambre ? »
D'un geste violent, elle envoie balader un vase qui s'écrase au sol.

Clara est furieuse. « C'était le vase préféré de ma grand-mère ! »
« ET ALORS ? Je ne t'ai pas demandé si elle faisait du vélo. La ferme ou je fais pareil avec ta tête. »

Le regard de Gilles a changé. On n'y lit plus la crainte, mais la haine, l'envie de tuer. Un regard à glacer le sang, ou à réjouir le chef de commando qui le lit dans les yeux de ses hommes. On le sent partagé entre l'envie de bondir sur elle et la raison qui lui dit d'être patient, d'attendre encore...

La blonde reprend...
« Vous savez ce que je veux et vous avez cinq minutes pour me le donner. »

Gilles respire et s'adresse à elle.
« J'ai un marché à vous proposer. »
« Un marché ? Ben voyons, un marché... Vous vous croyez au souk ??? Vous pensez que... »
La voix de Gilles l'interrompt comme un coup de tonnerre...
« C'est VOUS qui allez m'écouter. Sans moi, vous ne trouverez JAMAIS ce bijou et ceux qui vous emploient ne seront pas contents. Alors soit vous coopérez, soit nous y passons tous, vous la première : même avec deux balles dans le buffet, j'ai encore le temps de vous dévisser la tête et d'en arracher les yeux. »

Déstabilisée, elle hésite une seconde puis tire un coup en l'air, de fureur, ce qui a pour effet de faire tomber le lustre juste à côté d'elle...

Elle hurle « ON SE CALME !!! », ce qui tient plus de la méthode coué que d'autre chose, car tout le monde est immobile, pétrifié par la tension.
« Allez-y, c'est quoi votre fichu marché ? »
Gilles reprend son souffle.
« Je sais où il est votre maudit bijou et j'en ai marre de courir. Si vous nous laissez tranquilles, il est à vous. Mais je veux être sûr que vous ne nous ferez de mal à personne ici. »

La blonde semble hésiter.
Gilles en profite et renchérit d'un air menaçant...
« Et si jamais vous manquez à votre parole, ce que j'ai dit sur votre tête est toujours valable. »
« Ca va, ça va, j'ai compris... C'est d'accord. »

Tout le monde respire.
« Maintenant, montrez-moi où il est. »
« A la cave, venez avec moi. »
« Je ne vous coirs pas ! On a déjà fouillé cette maison. »
« Eh bien vous avez mal fouillé. Allons-y »

J'aperçois un échange de regards furtif entre Gilles et Judith. Pour l'instant, tout se passe comme prévu.

Ils descendent avec deux des hommes de main. Les deux autres restent avec nous. Je reconnais l'homme au bras cassé qui maintenant a un plâtre à chaque bras. Il me dévisage avec hargne.

Je tente une petite blague histoire de détendre l'atmosphère.
« Et pour manger, vous faites comment ? »
Le coup de crosse que je me prends prouve qu'il n'a pas le sens de l'humour.
Mon regard croise celui de Judith, que je sens presque autant touché par le coup que je le suis moi-même. Son regard me remplit d'espoir. Peut-être tient-elle encore à moi ? Cette douce pensée me fait oublier toute douleur.

La blonde et Gilles finissent par remonter avec un vieux coffre en métal qui semble terriblement lourd.

« Ouvrez-le ! » hurle la blonde à Gilles.
Ce dernier essaie, mais ne peut pas.
« Impossible, il y a un verrou. Une serrure à combinaison. »
« Poussez-vous ! »
Elle tire à trois reprises sur la serrure, qui semble à peine déformée par les balles.
« C'est pas vrai... C'est du titane ou quoi ? »

Soudain, Clara intervient.
« Attendez, je crois que je sais. »
Elle s'approche.
« Ma mère me chantait toujours une comptine...

*Petit lapin court dans les prés
Méchant chasseur a beau viser
Il n'arrive pas à le tuer
Car ses lunettes se sont brisées*

*Moralité :
Chasseur sans lunettes
Mange des coquillettes »*

Après quelques secondes de réflexion, la blonde semble sur le point de s'énerver à nouveau...
« Et alors ? »
« Maman me disait que le plus important était la morale de l'histoire et qu'il fallait que je m'en souvienne car un jour j'en aurais besoin. »

Judith prend la parole...
« C'est peut-être un code ! *Chasseur sans lunettes* : si on prend la longueur des mots, ça fait huit, quatre et huit. »
La blonde poursuit...
« *Mange des coquillettes* : 5 3 12... Ca ne colle pas ! »
« 12, ça fait 1 puis 2... Essayons ! »

Gilles fait la combinaison. Ca marche !!! Le coffre s'ouvre et Gilles en sort une très belle boîte en marqueterie.
La blonde la lui arrache des mains. Elle l'ouvre et en sort un bijou magnifique : les sept diamants brillent d'un éclat mystérieux.
« Enfin, je l'ai... »
Elle le met autour de son cou.
« Ca y est, je le sens. Je sens son pouvoir. »

Gilles se recule légèrement... Mais la blonde pointe son arme sur lui.
« Eeehhh là, vous allez où ? »
« Moi je ne sais pas, mais vous, il est temps que vous partiez. Vous avez ce que vous cherchiez, maintenant, laissez-nous tranquilles. »
« C'est exact, j'ai ce que je voulais. Mais donc maintenant, je n'ai plus besoin de vous. Et qui a besoin d'un vieux militaire sur le retour ? »
Gilles semble soudain inquiet...

« Je vois déjà les titres dans les journaux de demain... *Fait divers sanglant : échange de coups de feu entre un ancien militaire et des cambrioleurs. La maison prend feu, on retrouve quatre corps carbonisés. La polémique relancée sur le permis de port d'armes.* »

« Mais quel intérêt avez-vous à nous tuer ? Vous avez votre bijou ! »
« Bien sûr, mais vous savez que nous l'avons, donc vous êtes potentiellement dangereux. Et je suis désolée, mais mes consignes sont très strictes. Il ne doit y avoir aucune trace.

Ca n'était pas prévu comme ça, mais nous avons anticipé. La police doit arriver d'un instant à l'autre : un micro a été posé qui permet au père de Judith de suivre devant prévenir la police en cas

« Au fait, si vous attendez de l'aide, n'y comptez pas trop. Nous avons coupé les lignes téléphoniques et mis en place un brouilleur de fréquences : téléphones et autres tentatives de communication sont systématiquement brouillés. Bon, c'est pas que je m'ennuie, mais je dois ramener ce bijou à ses nouveaux propriétaires. IL est temps de nous dire adieu. »

Judith essaie de gagner du temps.

« Mais attendez, il y a peut-être moyen de s'arranger... »

« Ne vous inquiétez pas, je m'occupe de toute. Nous avons tout ce qu'il faut pour que votre maison ressemble bientôt à un magnifique brasier. Mais d'abord, il nous faut vous tuer afin de rendre la chose crédible. »

C'est Clara qui intervient...

« Si vous nous tuez, expliquez-nous d'abord qui veut ce bijou. Et pourquoi... »

« Si ça t'amuse de savoir pourquoi tu vas mourir... En fait, notre mouvement poursuit un but supérieur. »

Gilles murmure...

« Tous les dictateurs et tous les fous disent ça. »

La blonde hausse le ton...

« Un but supérieur... d'ordre et de progrès. Le monde est noyauté par le laxisme, la lâcheté, la mollesse... Le PPP va mettre en place un ordre nouveau. Mais pour ça, il doit agir à couvert, dans le plus grand secret. Depuis plusieurs décennies, nous plaçons nos pions un peu partout dans le monde... Mais nous savons que notre réussite viendra d'un objet capable de nous aider. C'est l'existence de cet objet qui rend nos projets possibles, qui motive notre action depuis si longtemps. Cet objet, c'est celui que je porte en ce moment. »

Ca me semble tellement étrange que j'interviens...

« Mais en quoi ce collier va-t-il vous aider ? En quoi est-il si puissant ? »

« Je ne sais pas. Ca n'est pas à moi de le savoir... Je crois qu'aujourd'hui, plus personne ne le sait. Mais nous avons la preuve qu'il est l'arme absolue dont nous avons besoin. »

« Pauvres fous... » dit froidement Gilles.

« Ca suffit ! De toute façon, d'ici deux minutes, vous n'aurez plus toutes ces questions à vous poser. D'ailleurs, vous allez être le premier à visiter un monde meilleur. »

« Laissez-le moi ! » s'exclame l'homme aux deux bras cassés. Il s'avance d'une allure de playmobil qui serait risible si le moment n'était pas si grave. Gilles le regarde droit dans les yeux. Le revolver est armé. Le coût retentit.

« OONNCCCLE GIIIIIIILLES !!!!! » explose Clara.

Mais ce n'est pas Gilles qui tombe, mais l'homme aux deux bras cassés, qui est maintenant complètement hors service. Les trois autres hommes s'écroulent en même temps dans un dernier mouvement d'un mouvement synchrone étonnamment élégant. La blonde se couche et abat deux hommes, puis un troisième, avant de tomber sous une rafale de pistolet mitrailleur... Quel carnage ! Heureusement, aucun d'entre nous n'est touché.

Soudain, un autre homme entre.

« Parikh ! Vous êtes revenu... » s'écrie Judith.

« Oui ma jolie. Mais pour tout vous dire, je n'étais pas vraiment parti. J'attendais juste que ces bouffons viennent vous rendre visite afin de me débarrasser plus facilement de ces misérables parasites. »

Gilles semble comprendre.

« Vous êtes homme à apprécier les jolies choses, Parikh. Comme un beau collier, par exemple... »

Parikh sourit.

« Vous au moins, vous me comprenez. »

Il s'approche de la blonde et lui arrache le collier.

« L'important est juste que vous ne me sous-estimiez pas. »

Il jette le collier à terre et en écrase les pierres du talon de sa chaussure.

« Mais vous êtes fou !!! Vous réalisez ce que vous venez de faire ? » s'exclame Judith.

« Allons, allons ma jeune amie... Ne me prenez pas pour un idiot. Je sais reconnaître une vraie antiquité d'un bijou fait sur mesure pour avoir l'air vieux. C'est une très belle imitation, mais ça n'a pas plusieurs siècles. Quelques années tout au plus. Alors maintenant il va falloir me dire où est le vrai collier. »

Chapitre 24

La voix de Parikh se fait plus menaçante.
« J'attends. »

Judith essaie de balbutier quelque chose... « Mais vous êtes fou, on n'a aucune idée de... »
« Mademoiselle, je ne vous demande rien. Vous et votre ami ne m'êtes d'aucune utilité alors merci de ne pas interférer si vous ne souhaitez pas finir comme votre amie blonde. »

Il se tourne vers Gilles.
« Je sais que vous n'êtes pas pressé, mais moi si. Alors pour aller vite, je pense que nous allons prendre la jeune fille que voici et tester sa résistance à la douleur. »

Il s'adresse alors à un de ses hommes qui sort un couteau à cran d'arrêt alors qu'un autre s'empare de Clara.

« Arrêtez ! Si vous la touchez, je... »
« Vous faites quoi ? Vous me tuez ? Vous nous tuez ? Nous sommes nombreux, bien armés et mes hommes sont mieux entraînés que ces bouffons habillés en noir. La vraie question est par quoi commencer : un doigt ou une oreille ? »

« Vous êtes des monstres !!! » s'exclame Judith.
« Merci, vous êtes trop gentille. Tout compte fait, je pense que nous allons commencer par les doigts, c'est plus raffiné. L'oreille, ça saigne trop. Et les doigts, ça fait beaucoup plus mal. »

« D'accord, vous gagnez. Je vais vous montrer. »
Gilles a l'air abattu.
« Mais ça n'est pas dans cette maison. »

Parikh esquisse un geste de méfiance.
« C'est où ? Je vous préviens, nous y allons tous et si vous essayez quoi que ce soit, je ne m'arrêterai pas aux doigts. »
« C'est tout prêt d'ici. Dans les ruines gallo-romaines. »

Mandeure est une ancienne grande cité gallo-romaine qui s'appelait *Epomanduodurum*. On y trouve de nombreux vestiges, dont un amphithéâtre très bien conservé.

Deux minutes de voiture et nous nous retrouvons devant l'entrée des ruines en bordure de la ville.

Gilles marche d'un pas lourd et résigné. Nous avons tous les mains liées derrière le dos. On croirait une procession de condamnés que l'on change de prison.
« C'est par là. »

Clara jette un regard sévère à Parikh.
« Dire que je croyais à votre histoire. Elle était belle ! Elle faisait de vous quelqu'un de bien. »
Parikh éclate de rire.
« Bien sûr ! Le problème est que vous autres occidentaux avez perdu l'habitude de raconter des histoires. Et maintenant, vous ne savez plus reconnaître une fable quand vous l'écoutez. »

Nous enjambons des barrières et rentrons dans une sorte de couloir où nous butons sur les pierres jonchant le sol. Soudain, Gilles s'arrête.
« Ici, sous cette dalle, il y a un passage. »
Il faut deux hommes pour pousser la dalle : un escalier s'enfonce dans les entrailles de la terre.
« Passez devant » ordonne Parikh.

Gilles descend le premier, suivi de Parikh, puis c'est à notre tour. La puissante lampe tenue par Parikh révèle une petite salle. Elle semble vide, mais dans un coin, traînent quelques caisses remplies de matériel électronique.

Intrigué, Parikh demande à Gilles de quoi il s'agit...

« C'est du matériel électronique. Au départ, nous venions ici avec ma sœur pour discuter et échanger nos secrets. Elle m'aidait à séduire ses copines et je lui donnais des informations sur mes amis. Je ne sais pas ce qu'elle en faisait, je crois qu'elle était juste curieuse... et contente de m'aider. »

« Et alors ? » s'impatience Parikh.

« Et alors après, elle a commencé à s'intéresser à l'électronique. Et à l'acoustique. C'est comme ça qu'elle est devenue si douée... Elle avait besoin d'un endroit où faire des tests sans que ça dérange les voisins. Alors elle venait ici et je l'accompagnais pour qu'on puisse bouger la dalle. C'était amusant. Avec les bruits bizarres que ça faisait, il y a eu des rumeurs de fantômes dans les ruines. On l'appelait le *fantôme qui pleure*. »

« Quel rapport avec le collier ? »

« C'est tout simple. Avant de mourir, ma sœur a juste eu le temps de me faire passer un message : le collier, est porté par le *fantôme qui pleure*. J'en ai donc conclu qu'il était ici. Quelque part. »

Les hommes de Parikh vident les cartons, mais n'y trouvent que des cartes électroniques, des composants, un vieux fer à souder et deux batteries de voiture certainement à plat depuis longtemps.

Parikh semble être à court de patience.

« Bon, maintenant il va falloir faire quelque chose. Je suis sûr que vous en savez plus !!! »

A l'air que prend Gilles, j'en doute.

« Je ne sais rien de plus. Je ne suis ni devin ni archéologue. »

Le mot archéologue semble réveiller en Judith son sens aigu de l'énigme ...

« Attendez... Y a-t-il quelque chose que vous faisiez ici ? Un geste ? Une mimique ? Une sorte de rituel que vous étiez seuls à connaître ? »

« Un rituel ? Non, pas spécialement. En fait, la seule chose que nous faisons était d'écrire sur une grande pierre les initiales des camarades sur lesquels nous échangeions des informations. Un peu comme des marchands, pour garder une trace de l'échange. »

Le visage de Judith s'illumine.

« Et où est cette pierre ? »

« Là, au fond. »

La lampe éclaire une grande pierre plate.

Judith l'examine avec attention.

« Et y a-t-il quelque chose de nouveau sur cette dalle par rapport à l'époque ? »

« Je n'en sais rien, c'était il y a plus de vingt ans... »

« Je suis sûr que vous allez vous rappeler. » dit Parikh d'un air menaçant.

Gilles regarde avec attention.

« Vox pueri, vox dei. »

« La voix de l'enfant est la voix de Dieu. » Merci, pour une fois, j'avais compris.

« L'enfant. »

« Clara ! » murmure Gilles.

Clara s'approche.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Je crois comprendre...

« Clara, dis quelque chose. » lui demande-je avec insistance.

« Dire quoi ? »

« Je ne sais pas, une comptine que ta maman t'aurait apprise, une chanson, je ne sais pas quoi.

« Mais je n'en connais pas... Je ne me rappelle plus... »

Mais pourquoi chercher compliqué.

« Clara, quel est ton prénom ? »

« De quoi ? Pourquoi tu me demandes ça ? »

« Juste une idée... Dis-moi ton prénom. »

« Clara. Je m'appelle Clara. »

A ce moment, un bruit se fait entendre et une pierre tombe du mur, sur le pied de Parikh.
Derrière cette pierre, un coffret.

« Prenez-le » insiste Parikh, visiblement énervé d'avoir reçu une pierre sur le pied.
Judith extrait la boîte et l'ouvre.

Ce qui en sort est certainement l'objet le plus beau que j'aie jamais vu.
Le collier de Gaétan.
Six pierres en lapis et une aux reflets mystérieux, qu'on croirait presque liquide dans sa pureté et sa profondeur.

« Magnifique ! » s'écrie Parikh. Mais soudain, il semble se méfier. Il le tend à Clara.
« Mets-le. »
« Mais pourquoi... »
« METS-LE, JE TE DIS ! » Je n'ai pas confiance.

Judith s'interpose.
« Attendez ! Ca n'est qu'une enfant. Je préfère courir le risque à sa place. »
Parikh réfléchit.
« Si vous voulez. Allez-y. »

Judith enfile le collier avec précaution. Soudain, sa respiration s'arrête... Dix bonnes secondes qui me semblent durer des heures. Puis elle respire, essoufflée. Elle nous regarde d'un air effaré, halluciné... avant de se tourner vers Parikh, puis de le fixer, de le fixer, puis de s'avancer vers lui.

D'un seul coup, il prend un air apeuré.
« Non, non, tu ne peux pas faire ça... Non, ça n'est pas vrai... Noon noon... » Et il s'effondre sur le sol, se tordant comme un ver.
« Ca n'est pas vrai... Pas vrai... » et poursuit ses lamentations en gudjarati.
Captivés par ce spectacle, les deux hommes de main ne voient pas arriver Gilles qui en saisit un à la gorge et le projette sur l'autre, qui tire et abat son confrère, ce qui laisse le temps à Gilles de l'assommer.

Je me tourne vers Judith...
« Judith, ça va ??? »
Elle tourne la tête vers moi et me regarde, puis me sourit. Une larme coule de son œil.
« Ca ne peut pas aller mieux. »

Attiré par le bruit, un autre homme de main s'engouffre dans la pièce, rapidement maîtrisé par Gilles.
S'ensuit une série de coups de feu à l'extérieur. Puis des bruits de pas... Plusieurs hommes.
Gilles a saisi le pistolet mitrailleur d'un des hommes de Parikh et tient en joue le nouvel arrivant.

« Ne tirez pas ! »
« Papa ! » s'écrie Judith.

Gilles abaisse son arme, rassuré.
« Le père de Judith rentre, suivi de trois policiers équipés de gilets pare-balles.

Elle le serre dans ses bras, puis se met à pleurer.
« Papa, tu sais, ça fait longtemps que je t'ai pardonné. »
« Judith, ma petite Judith. »

Soudain, elle s'écroule.
Je comprends tout de suite. « Le collier... Il faut lui enlever le collier. »
Personne ne semblant avoir compris, je le fais moi-même et lui retire le précieux bijou avant de la prendre dans mes bras.
« Judith, ça va ? »

Elle revient à elle.
« Oui... Du moins je crois. J'ai soif. J'ai faim. » C'est bon signe.
« Ca, ça peut s'arranger. »

Chapitre 25

La blonde est revenue, elle me court après. Elle n'est pas la seule, deux, quatre, dix playmobils gigantesques me poursuivent. Je cours après un bus, je l'attrape. Sauvé ! Le bus est étrangement vide et roule vite, très vite. Le chauffeur se retourne doucement, arborant un large sourire... Parikh !

« Parikh ! »

Judith vient s'asseoir sur le lit. Une bonne odeur de café règne dans le cadre familial de mon studio parisien.

« Ne t'inquiète pas, il est rentré en Inde. Je pense qu'il va se retirer dans un monastère. »

« Un monastère, mais comment tu sais ça ?... »

Elle baisse les yeux.

« C'est le collier ? C'est ça ? »

Elle se lève sans rien dire.

« Le petit déjeuner est prêt. Il y a du café et des croissants chauds. Tu viens ? »

« Avec plaisir. »

Je me jette sur les malheureux croissants en engloutissant une tasse de l'excellent café préparé par Judith.

Soudain, le téléphone sonne. Je me précipite pour répondre, mais avec un demi croissant dans la bouche, je décide de laisser ce privilège à Judith.

« Allo ? Oui Gilles. C'est vrai ? Parfait. Oui, on passera vous voir, c'est promis. Bonne route ! »

Elle raccroche.

« C'était Gilles. »

Je m'en serais douté...

« Et ils vont bien ? »

« Oui, ils partent passer l'été chez une amie en Italie, puis ils vont s'installer dans l'arrière-pays niçois. Ils veulent à tout prix qu'on passe les voir dès qu'ils sont installés. »

Je la regarde en souriant.

Elle me renvoie mon sourire.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

« J'aime quand tu parle de *nous*. »

Elle se blottit contre moi.

J'en profite pour régler son compte au passé...

« Tu sais, dans l'hôtel à Genève, j'ai eu peur que ça s'arrête. »

Elle me serre plus fort.

« Je ne savais plus où j'en étais. J'avais peur, peur de tout perdre, peur de trop miser sur toi, peur d'être déçue. »

« Et maintenant ? »

Elle relève la tête et semble réfléchir. Puis elle me regarde...

« Dans les ruines, quand j'ai mis le collier, c'était étrange. Je pouvais voir ce que chacun ressentait. Pour Parikh, j'ai tout de suite remarqué quelque chose qu'il voulait cacher. Un morceau de son passé qu'il refusait de voir. Je l'ai forcé à regarder son passé en face, ça l'a terrorisé, mais en même temps, ça l'a libéré. »

« Tu veux dire que non seulement tu pouvais voir ce que pensaient les gens, mais aussi agir sur leurs pensées ? »

« Pas forcément leurs pensées, plutôt leurs sentiments. Comme si cette pierre bleue amplifiait démesurément ce qu'on peut ressentir chez quelqu'un. Et comme si elle permettait d'envoyer des messages, de l'aider à y voir clair. »

« Impressionnant. Je comprends mieux pourquoi le PPP voulait mettre la main dessus. Ils auraient pu trouver la faille dans chaque homme, quel que soit son rang et son pouvoir, le manipuler à leur guise et jouir d'un pouvoir sans partage. »

« Je ne sais pas. Lorsque je le portais, je n'avais envie que d'une chose : aider les autres. C'est le hasard qui a fait s'écrouler Parikh. A ce moment-là, je ne voulais que l'aider. Peut-être que la pierre influe aussi sur le comportement de celui qui la porte. »

« Et ce que tu as dit à ton père, c'était lié à ce que tu avais lu dans son esprit ? »

« Oui. J'ai enfin compris pourquoi il était comme ça. Pourquoi il avait agi d'une manière qui me semblait anormale, voire injuste. C'était pour moi, pour me protéger. Et pour se faire pardonner le départ de ma mère. »
Son visage s'assombrit l'ombre d'une seconde, mais son sourire reprend le dessus.
« Et où est le collier maintenant ? »
« En lieu sûr d'après ce m'a dit Gilles. Clara l'aura pour ses dix-huit ans. »
« Et qu'en fera-t-elle ? »
« Je pense qu'il faut qu'elle le porte. Je crois qu'elle en est digne et je suis sûre qu'elle saura en faire bon usage. »

Une question me traverse l'esprit, mais je me garde de la poser. Judith me regarde, comme si elle avait saisi ma pensée au vol.

« Mais il y a une chose que je n'oublierai jamais parmi tout ce que j'ai ressenti grâce au collier. »

« Laquelle ? »

« J'ai ressenti un amour, immense, pur, inconditionnel, sans la moindre zone d'ombre, de doute, d'hésitation. Cet amour, il était en toi et il m'était destiné. Et c'était la chose la plus belle que j'avais jamais vue. Etre l'objet d'un si beau sentiment était la plus belle chose qui me soit jamais arrivée. J'étais submergée par l'émotion. »

A ce moment, c'est à mon tour d'être submergé et de la serrer dans mes bras, pour ne pas qu'elle voie à quel point moi aussi je suis bouleversé. Réflexe de pudeur inutile car elle sait à quel point je tiens à elle, à quel point je suis heureux.

Alors que le soleil brille sur Paris, je sens un petit souffle d'air passer dans les cheveux de Judith et rafraîchir mes yeux humides.

« Tu vois, je te l'avais dit. Il suffisait de m'écouter. Tu as fait ce que tu souhaitais et tu ne le regrettes pas. N'oublie jamais d'écouter ce que te dit ton cœur, qu'il te parle à travers un collier, un ami ou à travers un petit vent de printemps. »